Les Temps Modernes

9e année REVUE MENSUELLE n° 95

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Octobre 1953

TM

Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle

paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur

JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort pour fait de collaboration ni des indignes nationaux

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française	1.100 fr.	2.100 fr.
Étranger	1.300 fr.	2.500 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

LILI PLEURE [1]

— Clos le volet, ma fille et le soleil de biais sur le divan fané de notre intimité,
Clos le volet, chérie, la chaleur est si lourde, et moi ta vieille maman je laisserai ma jupe.
Que dis-tu de mon jupon, Lili ?
Voyons Lili que se passe-t-il ?
Elle se retourne brusquement sur le divan penché dans le soleil brisé, allumé à l'interstice du volet.
Viens près de moi, n'as-tu pas toujours tout dit à ta maman, n'ai-je pas été une bonne maman pour toi ma Lili ?
Tu sais bien que nous sommes habituées à tout nous dire.
Toi et moi. Tu sais bien que je te dis tout de moi... Toi et moi nous sommes plus que mère et fille, tu le sais.
Dis-moi tout de toi, Lili.
Pas de secret entre nous.
Pas de secret, dit la Mère Charlotte.
Elle s'allonge en jupon sur le divan oblique et doré de poussière.
Pourquoi pleures-tu ?
C'est la sieste et dans les chambres closes, dans l'angle des rayons du ciel, reposent les pensionnaires de ma pension.
Tu peux parler, personne n'entendra.
Si tu as des secrets, tu peux les dire.
Qui nous écouterait ?
Ils sont allongés en travers sur les lits dans un rayon qui les croise.
Leurs vieux alpagas noirs et leurs coutils rayés sur mes belles couvertures.

1. Extraits d'un roman à paraître; copyright by. Ed. Gallimard.

Tous mes volets clos.
Le jardin tout autour pour enfermer notre sommeil.
Et les rayons dardés dans les fentes de mes volets tirés sur la fraîcheur de mes chambres cirées.
— Je sais Lili pourquoi tu pleures.
Je sais.
Tu n'as pas besoin de parler.
Peu me chaut.
Grand bien te fasse.
Si cela te plaît.
Tais-toi donc.
Ne parle pas je t'en prie.
Ce n'est plus la peine.
Car j'ai compris.
J'ai deviné.
Les mères devinent.
Ne le savais-tu pas ?
Et moi je suis une mère, comme une autre.
Les enfants n'ont pas besoin de parler à leur mère.
Les mères sont très intelligentes quand il s'agit de leur enfant.
L'esprit lent des mères comprend vite.
Et tellement bien.
Je comprends tellement bien.
J'ai l'intelligence de ta vie.
Plus que je ne puis le dire.
Je n'ai pas de mot pour dire ce que je vois dans le cœur de ma fille.
Je lis comme dans un livre ouvert, ton cœur, ma fille.
Je fais de la radiographie paternelle.
Et ton cœur nu bat pour moi, sous tes côtes.
Ne baisse pas les yeux.
Ne retiens pas ce sanglot.
Ne te détourne pas pour soupirer.
Car tout est clair pour moi.
Et même si tu te détournes, je te vois de face.
Parce que je suis ta mère.
Ta mère Charlotte.
Naturellement, il s'agit de ce garçon.
C'est une histoire de garçon.
Comme de juste.

Comme il fallait s'y attendre.
Non, je n'élèverai pas la voix.
Je n'éveillerai pas les pensionnaires de ma pension par des éclats.
Nous règlerons en silence nos histoires de famille.
Mais écoute-moi bien Lili, et la mère Charlotte soulève un peu sa tête, sur ses bras relevés qui lui servent d'oreiller ;
— Lili, écoute-moi bien, je ne veux pas entendre parler de ce garçon.
N'es-tu pas heureuse avec moi ?
Tu as bien le temps de te marier. Tu es trop jeune.
Que te faut-il de plus ?
N'as-tu pas un jardin, une maison, des volets clos, où la seule poussière est celle du soleil allumé, et des pensionnaires dans une pension ?
Que deviendrais-je sans toi Lili ?
— Ah ! dit Lili, ma petite Maman, je le sais bien.
— M'abandonnerais-tu Lili moi ta mère, qui ai tant fait pour toi ?
Lili, nous ne nous sommes jamais séparées toi et moi.
M'abandonneras-tu Lili ?
Je me souviens de ton enfance.
Tes rubans et tes robes du dimanche.
Je nouais toujours tes cheveux avec un grand taffetas blanc.
Je t'avais acheté un manteau de peluche, tu étais belle Lili avec ce manteau.
Tu avais l'air d'une petite fille riche.
Les distributions des prix.
Tu étais toujours plus jolie et mieux que les autres enfants.
Ton baptême et ta première communion.
J'ai tout fait très bien.
Ne t'ai-je pas fait une belle fête pour ta communion Lili ?
T'en souviens-tu ?
Il faisait beau.
Et ton certificat d'études.
Je m'arrêterai de parler dit la mère Charlotte car je revois dans mon souvenir le jour de ta communion et celui de ton certificat.
Il faisait beau.
(et j'étais heureuse).

Te souviens-tu Lili des cadeaux que je te faisais à Noël ?
Et toi chérie, tu me brodais des napperons.
— Oh ! maman, soupire Lili.
Sur le divan fané, la mère abandonnée.
Et Lili dans la bergère, près de la cheminée.
— Ma fille dit la mère Charlotte, approche-toi.
Lili s'agenouille près du lit, la tête pesante sur le tissu fleuri, le tissu passé, le tissu froissé.
Elles s'embrassent.

Entends-les. Ils bougent.
Une porte a claqué.
Natuellement, ils font claquer mes portes.
Ça leur est bien égal d'abîmer mes portes.
Ta sieste est finie, les volets remplacés, le soleil abondant dans les chambres embrasées.
Des bruits de voix.
On vient.
Que me veulent-ils ?
Au jardin mes œillets réveillés.
Mes portes ouvertes.
Et la lumière que réverbèrent les murs.
Les courants d'air.

Les appels.
— Levons-nous Lili, la sieste est terminée, descendons.
L'escalier frais.
Le hall carrelé.
La porte de fer forgé.
La lanterne vénitienne.
Et dehors, la chaleur étalée sur l'allée du jardin.
L'oasis de la charmille dans le feu de l'été.
— Maman, dit Lili, peux-tu me donner l'argent dont tu m'as parlé ?
— Tu n'y penses pas Lili, j'attends le tapissier. Plus tard.
Que fais-tu tantôt ?
— Je crois bien dit Lili que je vais écosser des petits pois.
— Quant à moi, dit la mère, je vais chez Léa.
Elle prend son chapeau de grosse paille et garni de ruban à la patère de bois sculpté.

— A ce soir Lili.
Elle part dans la Provence ensoleillée.
Lili la suit du regard, les yeux mouillés.

. . . .

La porte est fermée au verrou. Les stores sont tirés.
Le jeune homme est assis sur la chaise entre l'armoire et la cheminée.
Lili à genoux près de lui.
Ils pleurent ensemble.
C'est vraiment un beau jeune homme. S'il riait au lieu de pleurer, ce serait un très beau jeune homme.
Il dit :
— Tu ne m'aimes pas.
— Comment oses-tu parler ainsi, dit Lili, ne t'ai-je pas donné les preuves de mon amour tant de fois ?
Puis elle s'interrompt parce qu'elle s'aperçoit qu'elle récite « Princesse et prostituée ».
C'est un très beau jeune homme.
— Tu sais bien, dit-il, que ma fortune est à tes pieds, et mon amour et ma jeunesse et ma vie.

— Oh ! dit Lili, je sais mon chou chéri que tu m'as tout donné et je suis si malheureuse.
Puisque tu m'aimes essaie de comprendre ce que je t'ai expliqué.
Comment pourrai-je l'abandonner ? Je ne pourrai jamais laisser ma mère. C'est quelque chose que je ne pourrai jamais faire.
Aujourd'hui encore, dans l'or du beau temps, nous nous souvenions ensemble du jour de ma communion et du jour de mon certificat.
Les cadeaux qu'elle me faisait à Noël, ma grande poupée, ma corbeille à ouvrage.
Et tout cela est si vrai dit Lili
Vrai.
— Ce n'est pas vrai, crie le jeune homme.
Ce qui est vrai, crie le jeune homme, c'est que tu es ma femme, que je t'aime, que tu m'aimes, que tu es belle, que tu es jeune, que tes yeux, ta taille, tes cheveux, ton

foulard multicolore sont à moi.

Et il se penche sur elle. Sauvagement.

— Ah ! dit Marthe, au comptoir de son hôtel, et haussant les épaules, si j'avais été aimée comme elle l'est, je n'aurais pas fait d'histoire. Non, je n'aurais pas fait d'histoire.

Il se penche sauvagement.

Tous deux s'étreignent, s'unissent, se cherchent, se trouvent, s'attachent, se perdent, se retrouvent.

— J'ai bien fait, dit Marthe, de baisser les stores.

— Naturellement, dit Lili.

— Tu ne vas pas briser ma vie ainsi, pleure le jeune homme. Nous avons tous une mère, et nous ne brisons pas notre vie pour cela.

— Pour moi, dit Lili, c'est différent.

On frappe. Il est l'heure. Bien passée, souffle Marthe, par le trou de la serrure.

C'est l'heure des aubergines et des tomates, et je dois les porter à ma mère.

J'ai mis quelques raisins mûrs, dit Marthe, et deux ou trois feuilles vertes par-dessus le marché. Pour la décoration.

Dans le panier d'osier, jauni par le temps.

— Nous allons nous quitter, maintenant.

Le jeune homme soupire et se tourne.

Les femmes désapprouvent.

Le jeune homme s'éloigne. Les femmes s'activent près des tables, tournant le dos pour ne pas voir l'amour qui éclate et qui se dit adieu.

Il est parti.

Lili demeure appuyée contre la porte vitrée essayant de distinguer dans la nuit la silhouette qui s'efface.

Comme au cinéma.

C'est ainsi dit Lili.

Je suis partie et je suis revenue.

Je suis allée et j'ai fait demi-tour.

J'ai tenté et j'ai échoué.

J'ai essayé mais peine perdue.

Et me voici de retour.

Bonjour !

Avec mon sac à fermeture éclair.

— Bonjour maman.

— Voici ma fille revenue, dit la mère Charlotte.
Ma fille perdue.
Ma fille retrouvée.
Ma fille qui s'enfuit avec son sac à fermeture éclair.
Voici ma fille menteuse.
Ma fille qui me trompe.
Qui, sans sourciller me compte des sornettes.
Et des mensonges.
Plus gros qu'elle.
— Elle m'a laissée, dit la mère Charlotte.
Elle m'avait laissée.
Elle était partie.
Et qu'ai-je fait au nom du ciel pour être abandonnée de ma fille ?
Me fallait-il cette punition ?
Si mes bras pouvaient s'allonger jusqu'à toucher l'azur pour ébranler ces nuées.
Car je l'aimais tant (ma fille).
Elle m'a déçue.
J'ai une déception d'amour. Et de quel amour !
Je l'aime encore, naturellement, je l'aime tout autant.
Et ce nouveau parfum de la déception pour augmenter le poids de cet amour.
Elle était tout pour moi.
Je ne vivais que par elle.
Je ne voyais qu'elle.
Ne croyez pas que je regarde les pensionnaires de ma pension.
C'est à peine si je les vois. Je mélangerais bien leurs vieux visages. Je me tromperais de bouche et d'oreilles ou de menton et je mettrais bien trois oreilles là où il n'en faut qu'une.
Mais le visage de ma fille !
Je vis avec ce visage en face de moi dans la vie.
Je connais si bien le visage de mon amour de fille.
Je l'ai vu grandir, se former, s'élargir.
J'ai guetté un à un.
Les plis de ce visage.
Les mille visages de ma fille.
Mais toujours les mêmes lèvres gonflées, les mêmes yeux dorés, le même nez droit, et cette verrue à peine visible près

de l'oreille. Ton menton creux.
(Avec lequel je jouais, quand tu étais bébé).
Habituée à toi comme un paysage familier, connu depuis toujours.
Sans secret, sans mystère.
Le nombre de jours importe peu à vrai dire. L'important est la minute précise du départ.
Cette minute où le départ lui a paru possible.
Moi qui avais refusé de me remarier pour elle.
Il est vrai que je n'avais pas besoin d'un autre amour.
Celui-là régnait sur ma vie.
— Oui, je pardonnerai. Naturellement je pardonnerai.
Oui j'oublierai. Naturellement j'oublierai.
J'oublierai ma colère, mes larmes, mes plaintes, mes amertumes, mes lamentations, mes espoirs, mon désespoir, et le travail que j'ai dû faire seule. (Elle m'a laissée avec tout le travail).
Quand ta tante a téléphoné que tu n'étais pas chez elle.
J'oublierai que, dans un moment, ma fille ne m'a pas aimée et qu'elle m'a quittée.
Rupture.
Pardon.
Nous recommencerons tout.
Comme si de rien n'était.
Et entre nous nos petites phrases habituelles.
Nos petites phrases d'amour.
— La mayonnaise est prise, maman.
— Merci Lili, habille-toi, ne reste pas si tard en robe de chambre.
— Je vais au marché.
— Prends-tu le sac vert aujourd'hui ?
— Le plombier doit venir tantôt.

— Ah ! non ! ça ne passera pas comme ça, oui ma fille nous aurons une explication.
Viens dans ma chambre et plus vite que ça s'il te plaît.
Fermons la porte à clef.
Que personne ne nous dérange.
Le moment est mal venu pour qui voudrait nous déranger.
On sonne.

Ne réponds pas je t'en prie.
Laissons sonner.
Qu'il sonne.
Peu nous importe.
Ce qui importe ma fille.
Mauvaise fille.
Fille de rien.
Coureuse.
Gourgandine.
Fille des rues.
Mal tournée.
Folle.
Pour un garçon.
Fille sans intelligence.
Et ta mère ?
Ta mère Charlotte ?
Un garçon qu'on n'a jamais vu.
De qui on ne sait rien.
Pas même son nom.
— Je sais son nom, dit Lili.
— Moi, je ne le savais pas.
Laisse la sonnette aller.
Ne réponds pas.
Cela couvrira nos voix.
Nous dirons que nous n'avons rien entendu.
Laisse donc.
Pas d'importance.
Car ce qui importe, c'est ce qui va se passer dans cette chambre. Entre nous.
Ton visage,
(retrouvé, reconnu, revenu)
en face du mien.
Et une mère peut bien gifler le visage de sa fille qui a vingt ans et qui vient de faire une fugue.
Ce visage qui m'appartient et que je connais tant, je peux le toucher de la main.
Je peux le gifler (il est à moi).
Ainsi, je sais avec la peau de mes mains que l'ayant cru perdu (à jamais, pour toujours, sans revoir), il m'est réapparu.

Le bonheur de donner une gifle, ma fille déserteuse, tu me l'apprendras aujourd'hui.
— Et qu'est-ce que je vais dire aux pensionnaires de ma pension au sujet de ma fille qui fait des fugues ?
Tu pleures ! parce que je t'ai donné une gifle !
Les enfants pleurent toujours pour une gifle.
Pleure donc !
Je ne m'arrêterai pas à tes larmes.
Je vais enfin répondre à cette sonnerie qui m'agace.
Et dis-moi que tu ne recommenceras plus.
Non, tu ne recommenceras plus ?
Tu me le promets ?
C'est bien fini ?
Tu dis que tu ne mangeras pas ce soir ?
Que tu ne descends pas ce soir ?
Je vais donc dresser la table, seule encore.
Ce ne sont pas les parents qui sont fatigués maintenant, ce sont les enfants. Comme tu voudras.
Et cette sonnerie que je vais faire taire.

. . . .

Je ne suis pas partie avec celui que j'aimais.
Je suis partie avec celui que je n'aime pas.
J'étais malheureuse.
Et je suis encore malheureuse.
Elle pleure.
Parce que c'est ainsi.
Je n'ai pas de chance.
Tout va de travers.
Je ne sais pas comment font ceux qui sont heureux.
J'ai voulu faire quelque chose.
J'en avais assez. Assez.

ASSEZ

Et je suis partie.
J'ai changé de maître.
Je ne dirai pas que j'étais malheureuse. Il doit croire que je l'ai suivi par amour.

Je ne dirai pas à ma mère que j'étais malheureuse avec elle.
Elle ne comprendrait pas. Elle serait peinée.
Je ne dirai pas que je suis encore malheureuse.
Je ne le dirai pas à lui.
Je ne l'avouerai pas à elle.

MALHEUREUSE

— N'étais-tu pas heureuse avec moi ? crie la mère Charlotte.
Est-ce que tu n'avais pas tout ?
Elle avait tout.
Et c'est pourquoi tandis que Elise et Marthe devisent, appuyées à la porte de l'hôtel, elles voient de loin la mère Charlotte, revenant de la gendarmerie.
Elle va d'un côté à l'autre de la rue.
— On dirait qu'elle a bu.
Elle roule en quête de la silhouette perdue.
— Et pourquoi n'aurais-je pas bu ?
Elle parle à haute voix, dans la rue au visage fermé par la chaleur de l'été.
— J'avais soif, tout le monde a soif par cette chaleur.
Et j'ai bien le droit de boire quand j'ai soif.
Tout le monde le fait.
Pour une fois je ferai comme les autres.
— On dirait bien qu'elle a bu, dit Marthe.
Allons, rentrons, je ne veux pas lui parler.
Et c'est pourquoi cette mère Charlotte poursuit sa route désolée, à la recherche d'une silhouette évaporée.
Heureusement les pensionnaires de ma pension sont bons, ils comprennent ma situation. Des amis. Heureusement ça ne peut pas aller mal de partout. Ce vêtement de vie n'a pas que des trous.

J'ai voulu faire ma vie, crie Lili.
J'ai bien le droit de faire ma vie.
Tout le monde fait sa vie.
Pour une fois, je ferai comme tout le monde.
Est-ce que tu n'as pas fait ta vie ?
Qui n'a pas fait sa vie ?

Je ferai tout de même ma vie.
Elle peut bien faire sa vie.
Quelle fasse sa vie.
Et faire ma vie : c'est partir avec un homme.
Ma vie est faite.
Elle a fait sa vie.
— Et comment vit-elle maintenant ? crie la mère Charlotte.
L'avez-vous vue ?
Donnez-moi des nouvelles.
Si vous la voyez, parlez-lui de moi.
Et parlez-moi d'elle.

Cette vie te plaît, dit la mère, tu es heureuse.
— Oui, dit Lili, je vais au cinéma tous les dimanches et nous prenons l'apéritif avec des amis.
Je ne lui dirai pas que l'après-midi il joue à la belotte et délaisse la maison.
— Je suis heureuse, dit Lili.
Je ne lui dirai pas que dans la solitude de la maison je bats les cartes, anxieuse de connaître l'avenir et souhaitant un changement dans ma vie.
Et le rêvant. Et l'espérant. Je ne sais quel changement.
N'importe quel changement. Pourvu que ce soit un changement.
— Je suis heureuse dit Lili, sur le bord de la grand-route bordée de platanes, on sera heureux plus tard. L'auberge est à un bon endroit.
Et maintenant, nous nous verrons, maman.
— Si vous allez au cinéma souvent, dit la mère Charlotte, ce n'est pas une manière de travailler et votre affaire n'ira pas loin.
Je ne vais pas au cinéma et si tu te souviens Lili, nous n'allions jamais au cinéma quand tu n'étais pas encore partie.
C'est pourquoi mes affaires sont en bonne voie.
Et prendre l'apéritif, ça n'a jamais enrichi personne.
Mais si c'est ainsi que tu veux vivre, que tu es heureuse, si c'est pour cela que tu m'as quittée, fille infidèle, si tu as épousé le cinéma, les apéritifs, les sorties, n'en parlons plus.

Et tu sais bien Lili que je t'ai pardonnée.
Parce qu'une mère pardonne toujours à sa fille.
Je te pardonne.

Car cette Lili est tout de même venue.
Elle n'est pas venue par le beau dimanche préparé.
Et l'église proche pour nous chanter la messe.
Elle n'est pas venue dans le décor de cérémonie et dans l'odeur de fête.
Ma fille aux œufs mimosas, pourquoi n'es-tu pas venue ce jour-là ?

Elle est arrivée en semaine.
Un jour ordinaire.
Un mardi peut-être.
Vers trois heures. Peut-être trois heures moins dix.
Personne ne l'a entendue entrer.
Le portique n'avait fait aucun bruit.
Ni les graviers de l'allée que foulaient hâtivement les souples sandales.

Comme un pauvre.
La salle était vide.
La maison muette.
Les fleurs et les parures emportées et fanées.
A son balcon de volubilis, la mère Charlotte s'est appuyée.
— C'est toi Lili, dit-elle, monte, je descends.
Le rouge au front, les yeux sombres, toutes deux, elles se sont rencontrées à mi-chemin sur le large escalier pour un timide baiser.
Pourquoi n'es-tu pas venue dimanche ? dit la mère, j'avais tout préparé.
Elle ne sait pas, cette mère Charlotte, que le bonheur ne vient pas comme on voudrait.
Et cette fois encore c'est le bonheur décalé. Le bonheur sans décor. Le bonheur tout seul. Le bonheur tout de même.
— Le bonheur de nous revoir, dit Lili, est-ce que ça ne compte pas ?
— Je ne sais pas pourquoi, dit la mère Charlotte j'ai besoin

d'un décor au bonheur, d'une mise en scène réglée par moi-même.
Comme si je ne pouvais pas accepter le bonheur tel que.
Il faut toujours que je m'en mêle.
En somme, je pensais plus aux œufs mimosas qu'à ma fille.
Qu'est-ce que ce manteau que tu portes ?
Il te va mal.
Est-ce lui qui l'a choisi ?
Et tu lui plais dans ce manteau ?
Il n'a pas beaucoup de goût.
Ton chapeau ne te va pas.
Et tes chaussures sont bon marché.
Où les as-tu achetées ?
A Prisunic ?
— Nous ne sommes pas très riches, dit Lili, nous sommes jeunes, nous ne faisons que commencer.
— Tu ne trouves pas que j'ai vieilli, dit la mère Charlotte, j'ai bien vieilli.
— Maintenant dit Lili, nous allons être heureux, tu vas rajeunir.
La mère Charlotte rit un peu.
Puis,
— Je m'en vais, mon mari est au garage. Il n'y a personne au café.
Il t'a empêchée de venir, dimanche.
— Que vas-tu penser là ? dit la fille. Je te l'ai déjà dit, les anciens patrons que nous attendions samedi soir, sont arrivés dimanche matin.
— Ah ! dit la mère Charlotte, il en serait bien capable puisqu'il m'a enlevé ma fille.
— Il me comprend dit Lili, il sait ce qu'est une mère, il n'est pas du tout opposé à ce que nous nous voyions. Au contraire.
C'est pour me faire plaisir qu'il est venu habiter ici.
Ma petite maman.
— Oh ! dit la mère Charlotte, secouant les épaules, à quoi bon les mots.
Tu m'as quittée. Tu es heureuse sans moi. Tu n'as plus besoin de moi.
Elle n'a plus besoin de moi.
J'ai un remplaçant.

Puisque les filles divorcent avec leur mère maintenant.
J'ai repoussé le mariage à cause de toi quand tu étais jeune, Lili.
L'amour que j'avais pour toi ne laissait pas de place pour un autre amour.
Et je n'avais pas la nostalgie d'un autre amour.
C'était toi la remplaçante.

. . . .

— Parlez plus distinctement dit la mère Charlotte, je ne comprends rien à ce que vous dites.
Il ne sait pas parler français.
Il n'est même pas Français.
— Reprends du poulet (Lili), puisque tu es enfin venue jusque chez moi. Sers-toi bien, maman. Tu es chez ta fille.
— Je suis chez ma fille, mais je n'ai pas faim, crie la mère Charlotte.
Si tu crois que j'ai faim, tu te trompes.
Est-ce que tu n'as pas vu comment mange ton mari ?
Regarde-le un peu, je t'en prie, Lili. L'amour t'aveugle.
Où a-t-il été élevé pour se conduire ainsi à table ?
Il prend les os à pleines mains.
— A quoi servent les fourchettes ? dit la mère Charlotte, dans le silence de la table.
Orchestré par le tintement des couverts, le vin que l'on verse, les bouches en mouvement.
L'homme arrête de mastiquer, il n'a pas compris sur le moment, il jette un coup d'œil à Lili.
— Ce poulet dit Lili, pour arranger les choses, est très difficile à découper.
L'homme a compris maintenant.
La mère Charlotte mange sa viande à petits gestes.
— A la pension dit-elle, on a de bonnes manières.
Et je t'ai toujours appris les bonnes manières, Lili.
N'oubliez pas que vous avez épousé une jeune fille de famille.
L'homme ne mange plus. Il se tait.
— Mange, crie Lili.
— Si tu crois que j'ai faim, dit le mari de Lili, tu te trompes.
Il repousse son assiette.
Mais il ne parle pas à la mère Charlotte.

— On ne parle pas beaucoup dans votre pays, dit la mère Charlotte.

L'homme se tait toujours. Il ne parlera pas.

La mère Charlotte est la mère de Lili. Lili est sa femme.

Il aime Lili donc il respecte la mère Charlotte.

Il sait ce que c'est : une mère.

Et devant son assiette repoussée, il se souvient de sa mère, vision lointaine dans l'espace et le temps, sa mère que ces deux femmes ne connaissent pas.. De bons yeux frippés par l'amour et les années.

Il retient un soupir. Il fallait la quitter. Les enfants font leur vie. Les mères restent sur le seuil des maisons pour les regarder partir. C'est la destinée. Néanmoins, les enfants n'oublient pas les mères. (Et les mères n'oublient pas les enfants.)

Quand il a fini de penser à sa mère, il porte son regard sur la mère Charlotte, il a envie d'être bon pour la mère Charlotte. Et, comme dans un geste maladroit elle laisse glisser sa fourchette, il se hâte de la relever.

— Ce n'est pas la peine d'être aimable, crie la mère Charlotte, je n'ai nul besoin de vos amabilités.

Il a pris ma fille, et maintenant il veut faire l'aimable.

De la galanterie, s'il vous plaît.

Je n'ai pas besoin de ses galanteries, crie la mère Charlotte.

— Dans son pays, dit Marthe, il paraît que les hommes sont excessivement courtois.

— Naturellement, vous Marthe, vous le défendez. Il vous plaît.

On vous connaît. Vous êtes l'avocat de tous les hommes.

Ne prenez pas un air offensé, vous pourriez être ma fille.

Je peux vous parler librement. Ne venez pas mettre le nez dans le ménage de Lili.

Ta mère n'est plus à prendre avec des pincettes, crie Marthe. et elle rejoint Lili à la cuisine.

Elle devient de plus en plus inabordable.

— Tu penses, dit Lili, et elle essuie une larme du revers de sa main, tandis qu'une autre larme glisse sur les assiettes.

Elle lave quelques assiettes à dessert et des verres, il en manque pour terminer le repas.

Elise, son mari, le bébé, et Marthe sont venues pour le dernier dessert, la liqueur, le café.

— Tu penses, dit Lili, et elle a les mains occupées à essuyer les assiettes avec un torchon tout frais sorti de l'armoire.

Tu penses, elle ne peut cacher son visage grimaçant, elle ne peut sécher ses pleurs, elle offre son visage tordu et son chagrin à Marthe qui la regarde, consternée.

— Tu penses, et elle hausse les épaules, tournant son torchon sur la porcelaine brillante.

Je m'étais tant réjouie de ce repas.

Je croyais.

J'étais si heureuse.

Je pensais : enfin elle se fait une raison.

J'avais tout préparé pour qu'elle soit contente.

Je ne sais pas comment faire (elle crie à voix basse).

Je ne sais pas comment nous pourrons faire.

Les bras ballants, le torchon dans une main.

Il n'y a rien à faire.

— Allons, dit Marthe, ne te rends pas malade et elle prend le torchon pour terminer le travail.

Tandis que Lili se détourne car le mari d'Elise entre à la cuisine pour rincer un petit lapin de caoutchouc que le bébé a lancé par terre.

— Je suis tout de même venue, dit la mère Charlotte à Elise qui se trouve assise près d'elle.

On pardonne toujours à sa fille.

On finit par s'habituer.

Toutes les mères passent par là, dit la mère Charlotte.

— Bien sûr, bien sûr, chantonne Elise et elle s'allonge vers la table pour replacer son verre à liqueur où miroite un reste de cassis.

Et nous sommes si heureux pour Lili. Très heureux.

On s'aime dans les familles. Les désaccords finissent toujours par s'arranger.

— Mais oui, mais oui, rit doucement la mère Charlotte.

Elle tend son verre au mari de Lili.

— Encore un peu de cette délicieuse liqueur de cassis mon gendre, dit-elle.

Marthe et Lili reviennent ensemble, apportant le café et les tasses.

— Venez avec nous, dit la mère Charlotte, enjouée, que faites-vous par là ? Sont-elles bavardes ! Des faiseuses de roman. Versez donc un peu de liqueur, mon gendre.
Viens, Lili, près de moi.
Tu boiras ta liqueur près de moi.
Elle approche une chaise et tandis que Lili goutte le cassis la mère Charlotte l'enserre de son bras.
Sourires. Enjouement. Détente.
Le berger passe à ce moment sur la route. On le voit passer lentement devant les fenêtres ouvertes fleuries de géraniums et de cactus.
Lili se détache brusquement de l'étreinte de sa mère et, penchée au-dessus des fleurs, elle le hèle du geste et de la voix.
Le berger se détourne de la route pour entrer dans la maison.
On lui avance un siège.
Il boira la liqueur avec nous.
— Il ne vous manque plus qu'un enfant dit quelqu'un.
— Comme celui-ci, ajoute Elise.
— S'il y avait un petit enfant ! dit la mère Charlotte d'une voix grave.
— Vous serez folle de lui, crie Maurice, le mari d'Elise.
— C'est certain, répond, souriante, la mère Charlotte.
(Et le visage empourpré par les liqueurs et la fin de repas).
Naturellement je serai une grand-mère folle.
Je serai la grand-mère folle de son petit enfant.
Tout ce qu'elle fait pour son petit-enfant, elle en est folle, voilà ce qu'on dira de moi.
On n'a jamais vu pareille grand-mère.
Elle est folle du petit.
— Je voudrais une petite fille dit Lili, je l'appellerai Claude.
Son mari la regarde souriant et bienveillant.
Il sait que Lili ne peut plus avoir d'enfant depuis sa maladie.
Lili aussi le sait, néanmoins, elle répète tendrement :
— Une petite fille Claude, une petite rousse.
— J'aime beaucoup Claude, dit Marthe, c'est un joli nom.
On lance des noms de fille, comme des bouquets de fleurs, au-dessus des verres miroitants, des carafes à liqueur.
Marinette, Ghislaine, Nadine, Verveine, Corinne, Juliette.
On se récrie, on s'amuse.

Et Lili excitée s'empare du bébé d'Elise qu'elle embrasse avec effusion et qu'elle amuse comme s'il était sien.
(Je sais bien que je n'aurai pas d'enfant mais laissez-moi m'amuser.)
Je les aime tous les deux, crie Lili à Marthe, qui paraît ne pas entendre.
On pourait être si heureux ensemble.
Je voudrais tant que nous nous accordions.
Que nous soyons tranquilles.
Moi, dit Lili, je suis pour la paix.
— On ne peut même pas avoir la paix dans la famille, répond Marthe.
Quand ce n'est pas une chose, c'est une autre et ne crois pas que tu es la seule.
Je les aime tous les deux crie Lili.
Naturellement je les aime tous les deux. Je me suis attachée à mon mari.
— Ta mère ! crie Marthe.
— Maman m'aime, dit Lili, c'est parce qu'elle m'aime.
Je ne peux pas lui en vouloir. Je la comprends.
— Et tu vas vivre toute ta vie ne sachant quel parti prendre entre ta mère et ton mari.
Nous en reparlerons un jour.
Lili de mauvaise humeur crie :
— Avec toi il n'y a pas moyen de parler et elle ajoute un peu méchante : tout cela parce qu'Henri t'a abandonnée.
Marthe ne répond pas, elle tourne le dos, elle est blessée.
Elle sort dans la cour par la porte de derrière sans regarder Lili.
Lili reste seule puis elle sort à son tour sur la place.
Derrière elle, la salle de l'hôtel, vide, laide, commune, triste, poussiéreuse, pauvre, morte.
Comme les petites fâcheries de femmes.
Fâcheries.
Dans ma nouvelle maison.
Elle aurait ce qu'elle n'aura jamais avec ce garçon.
Et les repas de famille s'achèvent
sur un clou
sur une épingle
sur un mot.

Tout le repas basculé d'un coup.
La nappe à la diable et les plats renversés.
On ne s'y attendait pas.
On croyait que c'était un repas baptême, communion, noce, crémaillère, pardon, retour, recommencement.
On avait cru dans cette mangeaille.
C'est par les formules culinaires que nous exprimons nos affections familiales, nos liens légitimes.
Tout avait si bien marché.
Le soleil n'avait plus envie de se coucher,
et dorait la route en ruban qui promène les familles calmes d'après dîner.

Mais il y avait un clou.
Un clou tout neuf.
Enfoncé dans un mur tout neuf.
— Je serais vous, dit le mari de Lili, je n'aurais pas planté ce clou ici mais plus loin.
Le cœur de la mère Charlotte a éclaté, renversant les vases de fleurs et retournant la nappe chargée.
— Je le savais.
Je le pensais.
J'en étais sûre.
Je l'avais deviné.
Je l'avais dit.
Il se croit chez lui.
Il se figure qu'il est chez lui.
C'est pour la dot qu'il a épousé la fille.
Il ne faut pas être bachelier pour le comprendre.
Ma belle villa blanche et provençale.
qui éclate au soleil.
Il la croyait sienne.
Naturellement. Pourquoi pas ?
Ne vous gênez pas.
Qu'il abandonne ses rêves de gendre en mal de villa provençale et blanche sur la hauteur.
C'est une erreur.
Ma villa de cristal clair dans le soleil haut.
Qu'il abandonne.

ar la mère Charlotte ne se laissera pas voler,
pas duper
pas grapiner
pas soutirer
pas retirer
pas diminuer
pas écorcher.
l est mal tombé.
– Vous n'aurez rien, hurle la mère Charlotte.
ien n'est pour vous.
as même ce clou.
ous n'êtes pas chez vous.
ous n'avez rien à dire. C'est moi qui donne les ordres.
ous êtes chez moi.
t comprenez bien que ma villa fenestrel, ménestrel, ritournelle, pimprenelle, lumière et ciel, soleil, dentelle, ombre et crécelle, cigale, olive, raisin et grive, soleil, soleil, soleil, tarasque et pape, castel mireille mistral,
n'est pas à vous ;
pas même ce clou.
faisait déjà des projets, des arrangements.
imaginait.
dirigeait.
t moi ? Qui suis-je ? Pour qui me prend-on ?
suis la vieille.
a vieille.
est ce que vous pensez, avouez-le.
n se débarrassera de la vieille.
a vieille.
a vieille mère Charlotte.
ous ne me roulerez pas, hurle la mère Charlotte.
ne suis pas une vieille qu'on roule.
us vous trompez lourdement. On n'est pas très intelligent dans votre pays.
suis d'une bonne race.
suis d'une bonne génération.
s jeunes ne nous rouleront pas.
tre vieille génération tient le coup.
y a plus d'intelligence dans mes rides que dans votre bonne mine, monsieur mon gendre.

Quant à ma pâle, quand à ma claire, si belle et si claire et si pâle maison vaste et blanche et provençale dans le soleil et les pins rosés, les châtaigners, les échalas, les pierrailles (tout le monde est de la fête), les rabougris, les desséchés, les tordus, les châteaux fendus, par le temps, les volets clos, les toits plats, les vipères, les cyprès, Mazargue et Camargue, lasso, picasso, prévert et chêne vert, figue et garrigue...

Mettez tout ensemble et bien mélanger, arroser de la sauce ensoleillée, vous aurez la Provence car aujourd'hui c'est le grand jour du grand dîner, et dans le cœur de la chaleur bleue, ma large maison d'opale, que vous n'aurez jamais.

Naturellement, j'ai fait à l'envers des autres et ce repas que je croyais donné pour un recommencement, un accord, une union, un avenir, une clarté, je l'ai donné pour la rupture, pour la peine, la séparation, le deuil, la mort.

Je suis de ceux qui donnent des repas pour les déchirements.

— Viens, dit l'homme, viens.

Il parle à voix basse et il essaie d'entraîner Lili, vers la tache blanche du dehors. Il la tire par la manche.

— Viens, dit l'homme, viens, je ne peux plus la supporter. C'en est trop c'en est trop.

Il hurle un coup avec sa voix d'homme, sa voix résonnante dans la maison vide, fraîche, neuve, et sans porte.

Et la mère Charlotte blanchit. Elle a peur. Après tout, une voix d'homme c'est une voix d'homme. Le bruit de l'homme effraie la mère Charlotte. Sans même comprendre ce qu'il dit, elle pense : j'ai peut-être été trop loin.

Lui tire sa femme par le bras et il hurle :

— C'en est trop !

Il ne remettra plus les pieds chez elle.

Elle peut garder sa villa de glace au soleil reflété sur la côte blanche aux quelques oliviers dispersés.

Tranquillisez-vous, crie l'homme.

Fini. FINI.

Il n'a jamais vu une femme aussi méchante, aussi mauvaise, et sa voix multipliée parvient du vestibule nouvellement carrelé.

Sur le seuil face aux blancheurs étalées, Lili pleure.

Il entraîne sa femme sur la route chaude dans le soir sans ombre.

Il crie :

— Il faudra choisir, elle ou moi.

— C'est ma mère, pleure Lili, c'est ma mère.

— Naturellement Lili, elle est ta mère, et c'est bien regrettable, si tu veux la revoir, tu la reverras sans moi.

Rupture, Lili. Ce soir, j'ai rompu avec ma belle-mère.

Et il craque une allumette. Il allume une cigarette, le buste penché, les mains arrondies en auvent près de la bouche.

C'est un homme.

Et ce soir il lutte.

Ce soir problème.

Ce soir tourment.

Ce soir larmes.

Ce soir cigarettes.

Lili pleure.

Il n'aime pas voir pleurer Lili.

Donc il se met en colère.

— Elle pleure ! s'il s'agissait de la quitter, lui, elle pleurerait moins, il le sait bien.

Il le sait depuis longtemps.

Il a compris depuis longtemps.

Il s'est tu. Parce que les paroles n'ont jamais rien arrangé. Et ce ne sont pas ceux qui parlent le plus qui sont le plus intelligents.

Il croyait avoir trouvé une famille. Belle famille.

— Elle t'a bien reçu, pleure Lili, elle t'a fait des asperges.

Elle t'a bien reçu.

— C'est cela, crie la voix sourde de l'homme, défends-la.

Elle t'a fait du mal, tu me l'as dit. Elle a brisé ta vie une fois.

Elle recommencera, crois-moi. Car le mal qu'on fait une fois, on le recommence toujours, souviens-toi Lili.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, crie Lili et elle se mouche.

— Défends-la, crie l'homme, ne te gêne pas, retourne chez elle, ne reste pas avec moi à contre-cœur.

— Tu es fou, dit Lili.

Il parle avec ses phrases renversées, ses mots de travers, ses erreurs, et il dit tranquillement :

— Avec ta mère, il faut toujours s'engueuler.

Il le dit doucement dans la nuit bleutée, il croit que s'engueuler est un mot très correct. C'est ainsi qu'on lui a appris le français.

Ils ont rejoint la route bordée de platanes où dans l'ombre légère la masse de l'auberge isolée se lève au fond du paysage.

Il laisse tomber ses mots tout au long de la route dans cette nuit toute remplie du bruit des baisers de toutes les amours du monde. Mais l'heure n'est pas à la tendresse. L'heure est à la rupture. La clef tourne dans la serrure, la porte gémit, les rampes s'allument.

Et dans le bruit des vaisselles sans joie et sans reflets, dans le bruit du repas du soir : séparation, rancœur, amertume, plainte, imprécations, regrets, souvenirs, espoirs déçus, déboires.

Ils ont diminué l'intensité du courant ce soir à la centrale électrique.

Et la clarté qui se répand falotte et jaune reporte sur les murs les gestes las de ceux qui sont mariés.

Les gestes des habits tombés, des robes relevées, des bretelles descendues, des couvertures rejetées, des dos tournés, des corps divisés.

Nuit.

. . . .

Le verbe choisir.

Et maintenant, crie Lili, il faut que je choisisse. Ils me disent tous les deux la même chose. Choisir quoi ?

— Si tu l'aimais comme j'ai aimé Henri tu saurais qui choisir.

— Choisir, crie Lili,

et pourquoi ?

Il me faut les deux.

Le mère et le mari.

Je suis bien incapable de choisir.

Pourquoi me demande-t-on de choisir ?

Je ne sais pas choisir.

Je ne suis qu'une femme.

e ne vais pas abandonner mon mari.
e ne vais pas abandonner ma mère.
e ne veux pas leur faire ce chagrin.
– Le chagrin viendra bien tout seul dit Marthe, ce n'est pas la peine que tu t'en mêles.

t Lili avait bien tort de se torturer le cœur avec le verbe choisir.
a vie s'est chargée de choisir. Ta vie qui décide.

Car :

'out le monde l'a su que la guerre était déclarée, une guerre nouveau modèle, modèle déposé.
'out le monde l'a su que quelqu'un avait inventé la déportation, une déportation nouvelle, modèle déposé.
t des fils barbelés.
modèle renouvelé ;
et des pendaisons,
modèle maison ;
et des cimetières,
modèle et chiffre d'affaires ;
et dans le ciel de deuil où l'on avait passé l'azur au noir, peinture et fourniture,
modèle médaillé sans bavure,
un deuil nouveau,
modèle sans concurrence
défiant toute récompense.
ans amour.
xsangue.
out le monde l'a su.
ne mort nouvelle.
comparable modèle ?
assé de mode la vieille mort et sa faux et sa cape et ses yeux décharnés.
ar dans le monde nouveau,
modèle pour tous,
es hommes sont les squelettes et la mort, le rose aux pommettes et son large sourire de jeune fille et ses grands yeux rieurs, amoureux et brillants.
ar le vieux monde nous lasse.

Et nous avons tout neuf un monde recommandé.
  breveté, signé, lu et approuvé.
Tout le monde l'a su.
Quand ils sont venus chercher l'homme de Lili, les policiers
  modèles, revus et corrigés, permis, laissez-passer,
  tout le monde l'a su.
C'est pourquoi Elise et Marthe droites à la porte de l'hôtel,
  suivent des yeux la silhouette voûtée de l'homme de Lili que
  Lili accompagne à la gendarmerie.
Sur son dos de bagnard pour demain il porte ses godillots
  et une
  couverture de laine marron.
— Il était convoqué pour neuf heures dit Marthe.
Elise renifle :
— C'est tout de même triste, dit-elle.
— J'avais raison, dit Marthe.
Le choix est fait.
Elle n'avait pas besoin de se casser la tête pour choisir.
Le choix se fait tout seul.
  Le choix n'a pas besoin de nous.
— Il reviendra peut-être, dit Elise.
Pourquoi reviendrait-il ?
Quels sont ceux qui restent ? Quels sont ceux qui reviennent ?
  Et
Il vaut mieux qu'il ne revienne pas.
  Et plus bas :
Crois-tu que Lili s'en plaindrait ?
— La mère Charlotte en tout cas ne s'en plaindrait pas,
  répond Elise.
Puis elles se retournent ensemble vers l'intérieur, l'homme
  là-bas a disparu en route vers la cité fantastique des villé-
  giatures pour demain.
Nouveau modèle, modèle universel.

. . . .

A MOI DE JOUER, CRIE LA MERE CHARLOTTE

Elle a toujours été peureuse.
Je le savais qu'elle était peureuse.

Quand elle était enfant, je lui avais donné une chambre pour elle seule. Mais j'ai dû installer son divan dans ma propre chambre.

Elle avait peur.

Je le savais.

Qu'elle était peureuse.

Je connais ma fille.

Pas de mystère pour moi. (On ne m'apprendra rien sur elle).

Jusqu'à son âge de quinze ans nous avons dormi dans la même chambre.

Parce qu'elle était peureuse.

— A moi de jouer, dit la mère Charlotte.

Et personne ne m'empêchera de jouer quand mon tour arrive.

*
* *

Le berger viendra avec sa charrette pour le déménagement.

Il a trente ans.

A trente ans, un homme est fort. Il peut faire un déménagement.

On prendra la mule.

Ça sera là.

(Et les grelots de la mule).

— Bien sûr, je viendrai, dit la mère Charlotte.

— Nous irons, crient Marthe et Elise, du seuil de l'hôtel.

Et Maurice donnera un coup de main pour les plus grosses pièces.

Elle a bien le droit d'emporter les meubles quand elle retourne chez sa mère.

Ce serait absurde de les abandonner dans la maison isolée sur le bord de la route bordée de platanes.

On sait comme s'abîment les meubles dans une maison déserte.

L'œil mort des maisons désorientées sur les grand'routes bordées de platanes.

Et tout ce qui court par les routes.

En ce moment plus que jamais.

Le visage aventureux des automobilistes vainqueurs.

A quoi peut-on s'attendre ?

C'est pourquoi nous déambulons.
Sur la route provençale bordée par les chaos pierreux des collines desséchées.
Le castellas qui de tout endroit nous domine,
qui tourne, se retourne au hasard des méandres du chemin poussiéreux.
— J'emporterai pas tout, dit Lili. C'est tout de même la maison de mon mari qui est déporté. Il faut bien que mon mari qui est déporté, quand il reviendra, retrouve un foyer.

(à Dachau)

— C'est à toi que je pense Lili, et je pense : Lili.
Pas plus, un mot, et si simple ce mot, bien suffisant. Ton nom, fait exprès pour la femme d'un déporté.
Lili, si court, si bref, reposant, qui remplace à lui seul la succession des pensées, des souvenirs et des espoirs.
J'espère encore, à cause de :
« Lili »
La maison le garage, la salle à manger, la route.
« Lili »
Dans la brume d'un présent désespéré.
« Lili »
Naturellement, dit Lili il faut qu'il retrouve quelque chose.

. . . .

Il est revenu.
La tête rasée, les rayures, les bras ballants, le teint blanchi par l'œdème.
Le regard couleur de souffrance.
Il est revenu.
Les bras ballants parce qu'il n'avait rien à porter naturellement.
Son seul paquet, son paquet le plus lourd était la couleur de ses yeux.
Il est revenu.
Parce que les guerres commencent mais elles finissent.
Le verbe finir existe comme le verbe commencer pour les guerres et pour le reste.
Ne nous lamentons pas quand elles commencent car si elles commencent : c'est qu'elles finiront.

Cette guerre comme d'autres guerres est finie et :
il est revenu
avec son regard sans souvenir et les souvenirs écrits en travers de son corps comme sur une carte postale.
Ce n'est pas la peine de lui demander ce qu'il a vu.
Il n'en sait plus rien.
Et s'il a vu quelque chose, il n'en dira rien.
(Bien assez d'avoir vu)

Il est revenu.
Et c'est tout.
Parti, Revenu.
Vers Lili.
Chez moi.
Avec Lili.
Sur la route bordée de platanes.
Il revient chez lui.
Est-ce qu'elle aimera la nouvelle couleur de mes yeux ?
Ma femme et ma maison.
Mon travail et mon pays.
Ma famille et mes amis.

. . . .

Il n'en reste que deux.
L'une tricote à la table de fer du jardin.
L'autre arrose des œillets plantés dans une caisse.
– Nous nous sommes déjà servies, disent-elles, non merci, notre petit repas est bien terminé.
– La maison est calme, dit le mari de Lili.
Phrase malheureuse.
Ce qu'il ne fallait pas dire.
– Si la maison ne vous plaît pas, crie la mère Charlotte, vous pouvez partir.
Car :
Il est revenu.
Il fallait bien qu'il revienne.
Il y en a tant d'autres qui ne sont pas revenus. Tant d'autres qui sont restés. Tant d'autres qu'on n'a jamais revus, et dont la dernière image au fond du souvenir s'en va.
Mais lui,

est revenu.
Tout allait si bien.
Nous étions heureuses.
Les affaires prospéraient.
Accord parfait.
Soleil immobilisé.
Tout n'a qu'un temps, le voici revenu.
Maintenant, tout va mal.
Il faut que je le reçoive chez moi.
Je suis sa famille.
Un malheur n'arrive jamais seul.
Tout est désorganisé.
A cause d'un homme
qui s'obstine à vivre,
qui a refusé de mourir,
alors que toutes les occasions de mourir lui étaient données.
— Il faut que je le reçoive, que je lui paie la nourriture.
Les pensionnaires sont partis.
Les entrepreneurs réclament leur argent.
— Tout va mal crie la mère Charlotte.
Le rosbif que vous avez mangé chez moi coûte 600 francs, dit-elle.
— C'est bon, dit l'homme et il incline sa tête rase où les cheveux repoussent gris. C'est bon, dit-il en fouillant son gousset, voici les six cents francs.
Je suis prêt à tout, trop heureux d'être revenu.
— A table, chante Lili.
La table est simple. Les repas de fête sont effacés.
— Quand je me mets à table, dit le mari de Lili, c'est pour manger, ce n'est pas pour faire la fête.
Tout en mastiquant une grosse bouchée de fromage et de pain, il se lève et fouille d'une main dans un sac abandonné sur une chaise.
— Sans compter, crie la mère Charlotte, que ma fille est malheureuse maintenant.
Elle ne devrait pas rester avec lui.
Ce n'est pas une vie de rester avec un homme qui a fait les camps.
— Il est malade !
Il crie la nuit.

Ma fille a peur. Elle est peureuse.
Elle aussi va devenir malade.
La séparation devrait être permise dans ce cas.
L'homme a terminé de fouiller dans le sac sur la chaise.
Il rapporte deux petites poches qu'il vide d'un coup sur la table.
Les bijoux libérés se répandent et brillent de leurs pierres, de leurs perles, de leurs ors, de leurs platines, de leurs diamants, habitués à l'ombre depuis tant d'années et soudain plus brillants, plus vivants, plus riches, plus somptueux d'avoir retrouvé sur la nappe blanche d'une vieille table rustique (et le décor charmant du dehors par la fenêtre ouverte sur la douceur du temps), le jour qui multiplie leur fortune.
Tous trois sont penchés sans voix.
La mère Charlotte essaie des bagues, des boucles d'oreille, des pendentifs, des chaînettes, une rivière - feu d'artifice.
On se déplace. Dans le miroir reflété, le trésor doublé se répète.
On dégrafe les corsages. On remonte les manches. On rit.
On fait danser les mains chargées. Les doigts alourdis.
On choisit.
On trie.
On décrète.
On adopte.
On envie.
On jalouse.
Finalement quelqu'un dit à mi-voix :
— A qui sont-ils ?
– La dernière parente est au Brésil, dit le mari de Lili.
On se regarde.
Alors ?
— Alors ? disent les femmes.
– Puisqu'elles ne sont pas revenues, dit le mari de Lili.
Je suis revenu, mais elles, ne sont pas revenues.
Il y a ceux qui reviennent et celles qui ne reviennent pas.
Puisque c'est cela nous porterons les bijoux de celles qui ne sont pas revenues.
Lili s'exclame :
- Que veux-tu que je fasse de ces bijoux ?

Je n'ai jamais porté de bijoux.
Je n'ai pas l'habitude.
Je les abîmerai en travaillant.
Je les perdrai.
Il faut de belles robes pour porter des bijoux.
Nous les vendrons, dit Lili, car, moi, je ne suis pas de celles qui portent les bijoux. J'ai une petite bague que j'ai trouvée dans une pochette-surprise, mais je ne crains pas de l'abîmer.
Avec l'argent nous achèterons :
Un manteau de fourure.
Un tapis.
Un canapé.
Une auto.
Une salle de bains.
Un frigidaire.
Une machine à laver.
Des fauteuils.
Des draps de lit (nous en avons besoin).
Un service à thé (en vieil argent, c'est si beau).
Une cocotte minute.
Une bouilloire.
Un grille-pain.
Une couverture chauffante.
L'eau courante.
L'éclairage indirect.
Un plat à hors-d'œuvre (j'ai toujours désiré un plat à hors-d'œuvre).
Douze porte-couteaux.
Une table roulante.
Puis Lili s'interrompt le regard perdu sur le paysage noyé d'air clair qui s'étend devant la croisée ouverte.
— Où irons-nous les vendre ?
Avignon ? Nîmes ? Marseille ?
Marseille de préférence.
Cependant la mère Charlotte balance à l'extrêmité de son doigt un lourd et large anneau d'or rouge rehaussé d'un brillant qui n'est pas très gros et dont la matité surprenante est ce luxe d'humilité que seuls peuvent se permettre les très grands de ce monde.

Puis elle commence d'une voix morne à débiter ce qu'elle mûrissait, secrètement, tandis que Lili échafaudait ses rêves de fortune.

— Je vous ai envoyé des paquets, dit la mère Charlotte, balançant le vieil anneau à son doigt, je vous en ai envoyé, des paquets.

Je ne voulais pas laisser Lili dans l'embarras. J'en ai fait pour vous pendant que vous étiez là-bas.

Tout ce que j'ai tenté pour vous libérer.

Tout ce que j'ai envoyé.

— Tout ce qui coûte de l'argent. De l'argent.

J'ai envoyé pour mille.

J'ai envoyé pour dix mille.

J'ai envoyé pour trente mille.

J'ai envoyé pour quarante mille.

J'ai envoyé pour cinquante mille.

pour cent mille.

N'est-ce pas Lili ?

— Certainement, répond Lili qui semble ne pas avoir entendu.

Le regard distrait par un ruissellement d'air cristallin sur les arbres du jardin.

Et son mari regarde aussi, un instant, la lumière accrochée aux feuillages.

Puis des larmes qui montent à ses yeux brouillent le paysage.

Des larmes qui ne coulent pas.

Des larmes levées et sitôt refoulées.

Il ne va pas pleurer.

Maintenant, n'est-ce pas ?

Il en a tant vu.

Il en a vu d'autres.

Tant d'autres.

Et de sa voix qui revient de loin, toujours incertaine et brisée, à cause du mauvais accent, il dit :

— Gardez donc cet anneau, mama..., ainsi nous serons quittes.

Hélène Bessette.

LE TRAIN ÉTAIT A L'HEURE[1]

Comme ils avançaient dans l'obscur passage souterrain, ils entendirent au-dessus d'eux le train rouler le long du quai et la voix sonore et moelleuse du haut-parleur prononcer :

« Le train de permissionnaires venant de Paris, direction Przemysl, par... »

Alors ils gravirent l'escalier conduisant au quai et s'arrêtèrent devant un des wagons, d'où descendaient des permissionnaires aux visages joyeux, les bras débordants d'énormes paquets. Le quai fut bientôt vide. Tout était comme d'habitude, çà et là se tenaient devant les fenêtres des jeunes filles, des femmes, un père silencieux et plein d'amertume... et la voix sonore répétait qu'il fallait se dépêcher. Le train était à l'heure.

— Pourquoi ne montes-tu pas ? demanda anxieusement l'aumônier au soldat.

— Quoi ? sursauta le soldat. Et si j'ai envie de me jeter sous les roues..... si je veux déserter... hein ? Qu'est-ce qui te prend ?... Et si je deviens fou ?... Est-ce que je n'ai pas le droit ? J'ai bien le droit de devenir fou. Je ne veux pas mourir, c'est ça le malheur, je ne veux pas mourir !

Sa voix était froide, les mots coulaient de ses lèvres comme des glaçons.

— Sois tranquille, je monte, il y a toujours de la place. Va, va, ne te fâche pas, prie pour moi.

Il prit son chargement, monta dans le premier wagon venu, abaissa la fenêtre de l'intérieur et se pencha tandis que la voix sonore planait au-dessus de lui dans une épaisseur de bave. « Le train va partir... »

1. A paraître aux Éditions Denoël.

— Je ne veux pas mourir ! cria-t-il, je ne veux pas mou-
ir, et le pire est que je vais mourir... bientôt.

La silhouette noire se rappetissait sur le quai gris et
roid, se rappetissait jusqu'à ce que la gare tout entière
'évanouît dans la nuit.

Il est des mots qui, prononcés avec une apparente indiffé-
ence, acquièrent soudain un pouvoir magique. Etrangement
ourds et rapides, devançant celui qui les émet, ils se frayent
ine voie jusque dans une région inconnue de l'avenir, pour
evenir à leur point de départ avec l'effrayante précision
l'un boomerang. Jaillis d'un clapotis de propos insouciants
t légers, ces mots pour la plupart, affreusement lourds et
nats, ces mots d'adieux qui nous mènent à la mort, retom-
ent sur leur auteur telle une vague de plomb. Et celui-ci
lécouvre alors la puissance à la fois enivrante et terrifiante
lu destin. Sur les amoureux et les soldats, sur les hom-
nes voués à la mort, sur tous ceux qu'emplit la puissance
osmique de la vie, ce pouvoir descend parfois à l'impro-
iste en une soudaine illumination, qui sera leur grâce et
eur fardeau. Et les mots s'enfoncent, s'enfoncent en eux.

Tandis qu'André avançait lentement le long du couloir,
e mot retomba, entra en lui comme un projectile qui pénè-
re sans douleur et presque inaperçu à travers les chairs,
es tissus et les nerfs pour finir par s'accrocher quelque part
t exploser en ouvrant une atroce blessure par où va s'échap-
er tout le sang. Vie... Souffrance.

Il pensa : « Bientôt ». et il se sentit blêmir. Pendant ce
emps il accomplissait, presque inconsciemment les gestes
abituels. Il fit craquer une allumette, éclaira l'entasse-
nent des dormeurs étendus ou accroupis, qui gisaient
ppuyés sur leurs sacs ou enfouis dessous. L'odeur de la
umée de tabac refroidie se mêlait à l'odeur de la sueur
efroidie et à l'odeur particulière de crasse qui s'attache
oujours aux soldats rassemblés. L'allumette sur le point de
'éteindre lança une dernière flamme qui lui fit découvrir à
'endroit où se rétrécissait le passage, une petite place libre
u'il gagna avec précaution. Il tenait son paquet serré sous
on bras, son képi à la main. Il pensa : « Bientôt » et la
eur s'installa au fond, tout au fond de lui. Peur et cer-
itude absolue. « Jamais plus, pensa-t-il, plus jamais je

ne verrai cette gare, plus jamais mon ami, que j'ai injurié jusqu'au dernier moment... plus jamais ». Bientôt ! Il avait atteint la place, déposé délicatement son sac sur le sol pour ne pas réveiller les voisins endormis ; il s'était assis dessus de manière à pouvoir s'adosser à la porte du compartiment. puis il s'efforça de trouver une position commode pour ses jambes ; il étendit doucement la gauche tout près du visage d'un dormeur et plaça la droite en travers d'un paquet qui lui cachait le dos d'un autre dormeur. Dans le compartiment derrière lui une allumette s'enflamma, et quelqu'un commença à fumer en silence dans l'obscurité. En se tournant légèrement sur le côté il apercevait le point rougeoyant de la cigarette, et quand l'inconnu aspirait, une lueur de braise s'étalait sur ce visage de soldat gris et fatigué, aux rides amères, et d'une terrible nudité.

Il pensa : « Bientôt ». Tout était comme d'habitude. Le battement du train. L'odeur. L'envie de fumer. Une envie irrésistible. Mais ne pas dormir surtout ! Par la fenêtre défilaient les masses sombres de la ville. Quelque part au loin des projecteurs fouillaient le ciel comme de longs doigts cadavériques, déchirant le manteau bleu de la nuit. Loin aussi une canonnade de D.C.A... et ces maisons aveugles, silencieuses et noires. Pour quand, ce bientôt ? Le sang partait de son cœur, refluait à son cœur, circulait, circulait, la vie circulait, et ce battement du pouls ne disait rien d'autre que : « Bientôt ». Il ne pouvait plus dire, il ne pouvait même plus penser : « Je ne veux pas mourir ». Chaque fois qu'il voulait former cette phrase, c'était : « Je vais mourir » qui venait ; « ...bientôt ».

Derrière lui émergea un autre visage gris à la lueur d'une cigarette et il entendit un murmure doux et très las. Les deux inconnus se parlaient.

— Dresde, dit une des voix.

— Dortmund, dit l'autre.

Le murmure se poursuivit et se fit plus animé. Puis on entendit jurer, et le murmure baissa de nouveau ; il s'éteignit et de nouveau il n'y eut derrière lui qu'une cigarette. C'était la cigarette du second, et celle-là aussi s'éteignit ; il n'y eut plus derrière lui qu'une grise obscurité ; près de lui et devant lui la nuit noire avec ses maisons sans nombre.

toutes silencieuses et noires. Et seulement, dans le lointain, ces mêmes longs doigts de projecteurs, cadavériques, délicats et mystérieux qui tâtaient le ciel. Le visage qui correspondait à ces doigts devait ricaner, ricaner dangereusement, ricaner cyniquement, visage d'usurier ou d'escroc. « Nous t'aurons », disait la grande bouche mince. « Nous t'aurons, toute la nuit nous palperons. » Peut-être cherchaient-ils une punaise, ces doigts, une infîme punaise dans le manteau de la nuit ; et ils trouveraient la punaise.

Bientôt. Bientôt. Bientôt. Bientôt. Pour quand, ce bientôt ? Quel mot atroce. Bientôt, ce peut-être dans une seconde, ce peut-être dans un an. Bientôt est un mot atroce. Ce bientôt étrangle l'avenir, il le fait tout petit, et plus rien n'est certain, absolument rien, c'est l'insécurité totale. Bientôt, ce n'est rien, et c'est beaucoup. Bientôt, c'est tout. Bientôt c'est la mort.

Je serai bientôt mort. Je vais mourir, bientôt. Tu l'as dit toi-même, et quelqu'un l'a dit en toi, et quelqu'un hors de toi te l'a dit : ce bientôt s'accomplira. De toute façon c'est un bientôt de guerre. Cela au moins est sûr et certain. Combien la guerre durera-t-elle encore ?

Avant que tout s'écroule à l'Est, ça peut durer encore un an, et si les Américains et les Anglais n'attaquent pas à l'Ouest, alors il faudra deux ans pour que les Russes arrivent à l'Atlantique. Mais ils vont attaquer. Mais en tout cas ça durera au moins un an, la guerre ne sera pas terminée avant la fin de 44. Tout ce système est bâti sur trop d'obéissance, sur trop de lâcheté, sur trop de courage. Donc l'échéance se situe entre une seconde et un an. Combien de secondes dans un an ? Je vais mourir bientôt, avant la fin de la guerre. Je ne verrai plus la paix. Plus de paix. Il n'y aura plus rien, plus de musique, plus de fleurs, plus de poésie, plus de joie humaine ; je vais mourir bientôt.

Ce bientôt est comme un coup de tonnerre. Ce petit mot est l'étincelle qui enflamme l'orage, et d'un seul coup pour un millième de seconde, le monde entier s'illumine sous ce mot.

L'odeur des corps était toujours la même. Odeur de crasse et de poussière, et de cirage. C'est curieux, partout où il y

a des soldats, il y a de la crasse... Les doigts cadavériques ont trouvé la...

Il alluma une nouvelle cigarette. « Il faut se représenter l'avenir, se dit-il. C'est une idée que je me fais, ce bientôt ; je suis peut-être épuisé, surexcité ; je me laisse impressionner. » Il essaie d'imaginer ce qu'il va faire après la guerre... il va... il va... mais là se dresse un mur qu'il ne peut pas dépasser, un mur tout noir. Il ne peut rien se représenter. Evidemment il peut se forcer à penser la phrase jusqu'au bout : je vais étudier... j'aurai une chambre... des livres... des cigarettes.... étudier... musique... poésie... fleurs. Mai même lorsqu'il se force à penser jusqu'au bout, il sait que cela ne sera pas. Tout cela ne sera pas. Ce ne sont même pas des rêves, ce sont des pensées décolorées, privées de poids, privées de sang, privées de toute substance humaine. L'avenir n'a plus de visage, il est sectionné, et plus il y pense, plus il se rend compte à quel point il est proche de ce bientôt. Je vais mourir bientôt. C'est une certitude qui se situe entre une seconde et un an. Finis les rêves.

Bientôt. Peut-être dans deux mois. Il essaye de se les représenter en durée, il veut voir si le mur se dresse avant la fin de ces deux mois, ce mur qu'il ne peut pas franchir. Deux mois, c'est-à-dire fin novembre. Mais il ne parvient pas à le concevoir en durée. Deux mois, c'est une pensée sans aucune force. Il pourrait aussi bien dire : trois mois, ou quatre, ou six mois, cette pensée n'éveille point d'écho. Il pense : janvier. Mais nulle part il ne trouve le mur. Un étrange espoir, plein d'inquiétude vient de naître. Mai, pense-t-il dans un sursaut. Rien. Pas de mur. Il n'y a de mur nulle part. C'est le néant. Bientôt... Ce bientôt n'est qu'un affreux fantôme... Il pense : Novembre ! Rien Une joie sauvage, une joie effrayante s'allume en lui. Janvier. Déjà le mois de janvier suivant. Un an et demie ! Un an et demie de vie ! Rien ! Pas de mur ! Il poussa un soupir de bonheur et pensa encore, et ses pensées maintenant franchissaient le temps comme une succession de barrières légères, toutes faciles. Janvier, mai, décembre ! Rien ! Et soudain il sent que c'est le vide qu'il touche. Ce n'est pas sur une notion de temps que le mur est édifié. Il ne s'agit pas

le temps. Il n'y a plus de temps. Pourtant l'espoir est toujours là. Il a si bien franchi les mois. Les années...

Je vais mourir bientôt, il est un nageur qui se sait tout près du bord et que soudain une vague énorme rejette au milieu des flots. Bientôt ! C'est là qu'est le mur derrière lequel il ne sera plus ; il ne sera plus sur terre.

« Cracovie », pense-t-il tout d'un coup, et son cœur s'arrête comme si une veine se nouait, pour ne plus rien laisser passer. Il est sur la piste ! Cracovie ! Rien ! Il pousse plus loin. Przemysl ! Rien ! Lemberg ! Rien ! Alors il tente d'avancer frénétiquement. Czernowitz, Jassy, Kischinev, Nikopol. Mais ce dernier mot n'est plus que fumée, il le sent. Fumée comme les pensées de tout à l'heure : je vais étudier. Plus jamais, plus jamais il ne verra Nikopol ! Revenons en arrière. Jassy ! Non, Jassy non plus, il ne verra plus Jassy. Il ne verra plus Czernowitz. Lemberg, il le verra encore, il arrivera encore vivant à Lemberg. « Je deviens fou, pense-t-il, je délire, alors je devrais mourir entre Lemberg et Czernowitz! Quelle folie... » Il coupe brutalement le courant et se remet à fumer et à fixer le visage de la nuit. Je suis hystérique, je suis cinglé, j'ai trop fumé ; j'ai parlé, parlé à longueur de jour, sans dormir, sans manger ; rien que fumer, est-ce qu'il n'y a pas de quoi faire dérailler un homme...

« Il faut que je mange, pense-t-il, il faut que je boive. Boire et manger maintiennent l'âme et le corps rassemblés. Toujours ce sacré tabac. » Il commence à tripoter son sac. Mais pendant qu'il s'efforce d'y voir dans l'obscurité à ses pieds, pour trouver la boucle, puis se met à fouiller dans le sac où sont rangés les sandwiches et le linge, le tabac, les cigarettes et une bouteille de schnaps, il ressent une fatigue de plomb, une fatigue irrésistible qui arrête son sang dans ses veines... il s'endort, le sac ouvert entre ses mains, la jambe gauche près d'un visage qu'il n'a jamais vu, la droite en travers d'un paquet, et, sur le sac ses mains fatiguées, qui se sont salies entre temps ; il s'endort, la tête sur la poitrine.

Il se réveille parce qu'on lui marche sur les doigts. Douleur soudaine, il ouvre les yeux ; quelqu'un est passé précipitamment devant lui en lui donnant un coup dans le dos

et en lui marchant sur les mains. Il voit qu'il fait clair ; de nouveau une voix sonore et chaude prononce un nom de station, il comprend que c'est Dortmund. Celui qui fumait et chuchotait cette nuit, derrière lui, est en train de descendre tout en jurant, il avance brutalement le long du couloir ; l'inconnu au visage gris est arrivé chez lui. Dortmund. Près de lui, le propriétaire du sac sur lequel a reposé sa jambe droite, vient de s'éveiller ; accroupi dans le couloir froid il se frotte les yeux. A gauche le visage auprès duquel repose son pied dort encore. Dortmund. Des jeunes filles avec des cafetières bouillantes courent sur le quai de tous côtés. C'est comme d'habitude. Il y a des femmes qui pleurent, des jeunes filles qui se laissent embrasser, des pères... tout est comme toujours : voilà bien la folie.

Mais au fond il ne sait qu'une chose : à peine les yeux ouverts il a senti que le bientôt était encore là. L'hameçon est accroché profond, il a mordu et ne lâche pas prise. Ce bientôt l'a happé comme une ligne au bout de laquelle il va se débattre, se débattre jusqu'en un point entre Lemberg et Cracovie.

En un éclair, pendant un millionnième de la seconde du réveil, il a espéré que le bientôt aurait disparu comme la nuit, fantôme né de bavardages sans fin en d'interminables fumeries. Mais il est là, impitoyable.

Il se met debout, aperçoit le sac ouvert, et enfonce une chemise qui s'en est échappée. Celui de droite a ouvert une fenêtre, et tend un gobelet dans lequel une jeune fille maigre et fatiguée verse le café. L'odeur du café est impossible, une rinçure bouillante qui lui lève le cœur ; c'est l'odeur de la caserne, de la cuisine de caserne qui s'étale sur toute l'Europe et qu'ils voudraient étaler sur le monde entier. Et pourtant (si profondes sont les racines de l'habitude) il tend lui aussi son gobelet et se fait servir ce café gris, du gris des uniformes. Un relent de sueur atténué émane de la jeune fille ; on devine qu'elle a dormi tout habillée, qu'elle est allée d'un train à l'autre dans la nuit en chariant le café, charriant le café.

Elle porte sur elle l'odeur insistante de cet affreux café. Peut-être dort-elle près de la cafetière qu'elle a posée sur le poêle pour la tenir chaude, elle dort jusqu'à l'arrivée du

rain suivant. Sa peau est grise et rugueuse comme du lait ıalpropre et ses cheveux pauvres d'un brun terne sortent n mèches minces de sous son petit bonnet, mais ses yeux ont doux et tristes et quand elle se penche pour verser le afé dans le gobelet il aperçoit une nuque charmante. « Qu'elle est jolie, pense-t-il, tout le monde la trouverait aide, et elle est jolie, elle est belle... et ces petites mains endres... je voudrais qu'elle me verse du café pendant des eures ; si le gobelet était troué ; elle serait obligée de verer, verser ; je verrais ses yeux doux et sa nuque charnante, et la voix sonore se tairait ; tout le malheur vient e ces voix sonores ; c'est elles qui ont commencé la uerre, c'est elles qui réglementent la pire guerre qui soit, a guerre dans les gares. »

Au diable toutes les voix sonores.

L'homme à la casquette rouge attend docilement que la oix sonore ait dit son mot ; alors le train s'ébranle, allégé e quelques héros, enrichi de quelques héros. Il fait clair, ıais il est encore tôt : sept heures. Plus jamais, plus jamais e ma vie je ne passerai par Dortmund. C'est pourtant urieux, une ville comme Dortmund ; je l'ai souvent traversée, mais je ne m'y suis jamais arrêté. Jamais de ma vie, e ne saurai à quoi ressemble Dortmund, et jamais plus de ıa vie je ne verrai la jeune fille à la cafetière. Plus amais ; je vais mourir bientôt, entre Lemberg et Czernoitz. Ma vie ne se compte plus qu'en kilomètres, c'est une ection de parcours. Mais c'est tout de même étrange puisue le front ne passe pas entre Lemberg et Czernowitz ; n'y a même pas beaucoup de partisans dans ce coin ? Este que le front aurait fait en une nuit un recul aussi mereilleux ? La guerre serait-elle finie tout à coup ? Est-ce que ı paix va arriver avant ce « bientôt » ? Y aurait-il une atastrophe ? L'animal-dieu est peut-être mort, assassiné nfin, ou bien les Russes ont déclenché une offensive généale et tout est sens dessus dessous entre Lemberg et Czerowitz et c'est la capitulation...

Il n'y a pas d'issue ; les dormeurs sont réveillés, ils se ıettent à manger, à boire, à bavarder...

Il se penche par la fenêtre et se laisse frapper au visage ar le vent froid du matin. Il pense : je vais me saouler, je

vais siffler toute une bouteille, je ne me rendrai plus compte de rien, je serai tranquille au moins jusqu'à Breslau. Il se baisse, ouvre fièvreusement son sac, mais une main invisible l'empêche de saisir la bouteille. Il prend un sandwich et commence à mastiquer lentement, calmement. C'est affreux, si près de la mort, d'être obligé de manger. Je serai bientôt mort, et il faut que je mange quand même. Des sandwiches au saucisson. Des sandwiches de nuit d'alerte que son ami, l'aumônier a mis dans ses bagages, un tas de sandwiches bien beurrés, et le pire est qu'il les trouve bons. Il se penche par la fenêtre, il mastique calmement, et, de temps en temps il plonge sa main dans le sac ouvert pour prendre un nouveau sandwich. Là-dessus il boit à petites gorgées le café tiède.

C'est affreux de regarder dans les maisons pauvres où les esclaves s'habillent pour se rendre à l'usine. Une maison une autre ; une maison, une autre. Et partout des hommes qui mangent et boivent et qui engendrent de nouveaux hommes. Des hommes qui seront peut-être morts demain. Ça grouille d'êtres humains, vieilles femmes et enfants, civils et soldats. Des soldats, il y en a aux fenêtres par-ci par-là et tous savent quel jour ils reprendront le train pour retourner en enfer.

— Hé vieux, dit derrière lui une voix rauque, tu fais une partie, vieux ?

Il se retourne en sursautant, dit « Oui » sans s'en rendre compte, et voit au même moment un soldat mal rasé qui le regarde en souriant, un jeu de cartes dans la main. J'ai dit oui, pense-t-il ; et puis il fait oui de la tête et il suit le mal rasé. Tout le couloir est vide, il ne reste plus que deux hommes qui se sont réfugiés avec leurs bagages au bout du wagon, l'un d'eux est accroupi, un grand blond au visage doux qui sourit.

— Tu as trouvé quelqu'un ?

— Oui, dit le mal rasé de sa voix rauque.

Bientôt je serai mort, pensa André, et il s'asseoit sur son sac qu'il a traîné jusque-là. Chaque fois qu'il pose son sac, son casque résonne, et en voyant le casque, il se souvient tout à coup qu'il a oublié son fusil. Il pense : mon

fusil est resté dans l'entrée de Paul derrière le portemanteau. Il sourit.

— Comme ça, tu me vas, vieux, dit le blond ; oublie ton chagrin et joue un peu avec nous.

Les deux se sont arrangés confortablement. Ils sont assis devant une portière, mais la portière a été condamnée, on a bien entortillé la poignée avec du fil de fer et on a empilé des bagages devant. Le mal rasé prend une pince dans sa poche, il est vêtu d'un vrai bleu, il prend la pince, tire de sous un colis un rouleau de fil de fer et se met à entortiller encore plus solidement la poignée avec ce nouveau fil de fer.

— Ça va, maintenant, dit le blond, et on les emmerde jusqu'à Przemysl. Tu va bien jusqu'à Przemysl ? Ça se voit, ajoute-t-il, comme André acquiesce.

André se rend vite compte qu'ils sont saouls : le mal rasé a tout un jeu de bouteilles dans ses bagages, il les fait circuler. Ils jouent d'abord au vingt et un. Le martèlement du train continue, et il fait de plus en plus clair, et on s'arrête dans des gares à voix sonores ou sans voix sonores. Ça se remplit, ça se vide, ça se remplit, ça se revide et ils sont toujours tous trois à jouer dans leur coin.

De temps en temps, dans une gare quelqu'un secoue violemment la portière fermée, il y en a qui jurent, mais les trois se contentent de rire et continuent de jouer et de jeter les bouteilles vides par la fenêtre. André ne pense pas au jeu, ils sont si admirablement simples ces jeux de hasard, qu'on n'est pas obligé de penser du tout, on peut penser à autre chose.

Paul est levé maintenant, si toutefois il a dormi. Ou peut-être y a-t-il eu encore une alerte, et il n'a pas dormi du tout. Si toutefois il a dormi, ce n'a été que deux ou trois heures. Il est rentré chez lui à quatre heures. Il est maintenant presque dix heures. Mettons qu'il ait dormi jusqu'à huit heures, ensuite il s'est levé ; il s'est lavé, a dit la messe et a prié pour moi. Il a prié pour que je retrouve la joie, puisque j'ai renié la joie humaine.

— Je passe, dit-il. C'est formidable, on dit seulement « je passe » et on a le temps de réfléchir.

Puis il est rentré chez lui, il a fumé des mégots dans sa

pipe, il a mangé un peu, des tartines d'alerte, et il est reparti quelque part. Peut-être chez une jeune fille qui attend un enfant naturel d'un soldat, peut-être chez une mère, ou peut-être encore au marché noir pour s'acheter quelques cigarettes.

— Flush, dit-il.

Il a de nouveau gagné. Dans sa poche, il y a maintenant toute une liasse.

— Tu as une veine de cocu, vieux, dit le mal rasé, buvez les gars.

Il fait circuler de nouveau la bouteille, il est en sueur, et son visage, sous un masque de rude jovialité, est triste et préoccupé. Il bat les cartes... c'est bien que je n'aie pas à battre les cartes, pense André. Pour une minute je n'ai à penser à rien, à rien d'autre qu'à Paul qui à présent est en train de se promener dans les ruines, pâle et fatigué, et qui continue à prier. Je l'ai engueulé, on ne devrait engueuler personne, même pas un sous-officier...

— Brelan, dit-il, et paire.

Il a de nouveau gagné. Les autres rient, ils ne s'en font pas pour l'argent, ils ne veulent que tuer le temps. Quelle besogne terrible et malaisé que de tuer le temps ; sans cesse recommencer à enterrer dans la nuit cette aiguille des secondes qui tourne en rond à toute vitesse, invisible, hors de portée du regard, et de savoir qu'elle continue à tourner, tourner impitoyablement.

« Nordhausen » annonce une voix sombre. « Ici Nordhausen ». Il est en train de battre les cartes. « Le train de permissionnaires pour Przemysl par... » et puis « en voiture, fermez les portières ». Comme tout cela est normal. Il donne avec lenteur. Bientôt onze heures déjà. Encore un tour de schnaps, le schnaps est bon. Il dit au mal rasé qu'il apprécie son schnaps. Le train est de nouveau plein ; ils sont maintenant serrés l'un contre l'autre, plusieurs spectateurs suivent la partie. On n'est plus à son aise, et puis il y a les bavardages qu'on entend sans le vouloir.

— Je passe, dit-il. Le blond et le mal rasé se chamaillent avec jovialité à cause du pot. Ils savent qu'ils bluffent tous deux, mais ça les amuse tous deux, et il s'agit de savoir qui bluffe le mieux.

— Pratiquement, dit derrière lui un accent du Nord, pratiquement, nous avons déjà gagné la guerre.

— Hum, fait une autre voix.

— Comme si le Führer pouvait perdre la guerre, dit une troisième voix. En somme c'est un non-sens de parler de gagner la guerre. Parler de gagner la guerre, c'est supposer qu'on pourrait perdre. Quand nous commençons une guerre, elle est gagnée.

— La Crimée est encerclée, dit une quatrième voix. Les Russes viennent de la fermer à Perekop.

— Je... j'y vais en Crimée, dit une voix timide.

— Il n'y a que les Junkers, dit la voix assurée du gagneur de guerre. C'est formidable avec les Junkers.

— Les Tommies n'osent pas.

Le silence de ceux qui se taisent est impressionnant. C'est le silence de ceux qui n'oublient pas qu'ils sont perdu, de ceux qui se savent perdus.

Le blond achève de battre les cartes et le mal rasé a misé cinquante marks.

André a un flush royal.

— J'en mets cent, dit-il en riant.

— Moi aussi, dit le mal rasé.

— Vingt de plus.

— Moi aussi, dit le mal rasé.

Naturellement c'est le mal rasé qui perd.

— Deux cent quarante marks, dit une voix derrière eux.

On devine que l'homme a parlé en hochant la tête. Le silence s'est fait pendant une minute, tant qu'ils se sont battus pour le pot.

Maintenant les bavardages recommencent.

— Allez-y, saoulez-vous, dit le mal rasé.

— Mais c'est inouï, cette portière !

— Quelle portière !

— Ils ont condamné la portière ces cochons — y a des salauds pour les copains !

— Ta gueule !

Une gare sans voix sonore. Dieu bénisse les gares sans voix sonore. Le bourdonnement des autres continue ; ils ont oublié la porte et les deux cent quarante marks, et André sent qu'il devient saoul peu à peu.

— Si on s'arrêtait un peu, dit-il : je voudrais manger.

— Non, crie le mal rasé. Pour rien au monde. On joue jusqu'à Przemysl. Non !

Il y a dans sa voix une angoisse épouvantable. Le blond bâille et se met à marmotter.

— Non ! crie le mal rasé...

Ils continuent à jouer.

— Nous gagnerons la guerre rien qu'avec la mitrailleuse 42. Ils peuvent courir avec ça...

— Il les aura, le Führer.

Mais le silence de ceux qui ne disent rien, rien du tout est impressionnant. C'est le silence de ceux qui se savent perdus.

Le train est parfois si bondé qu'ils peuvent à peine tenir leurs cartes. A présent ils sont saouls tous les trois, mais la tête reste claire. Puis ça se vide de nouveau. Les voix se font plus fortes, les sonores et les pas sonores. Des gares. On est dans l'après-midi. Entre temps ils ont continué de manger, de jouer, de boire. Le schnaps est excellent.

— C'est du français, dit le mal rasé.

Il a l'air plus mal rasé que jamais. Sous le poil noir son visage est livide. Ses yeux sont rouges, il ne gagne presque jamais, mais il a l'air d'avoir des tas d'argent. Maintenant c'est le blond qui gagne gros.. ils jouent à la bataille parce que le train est de nouveau vide ; puis ils jouent à l'écarté, et tout à coup le mal rasé laisse échapper les cartes, il plonge en avant et se met à ronfler épouvantablement. Le blond le redresse et l'installe gentiment de façon qu'il puisse dormir le dos appuyé. Ils lui couvrent les pieds et André lui remet dans les poches l'argent qu'il lui a gagné.

Comme le blond se montre doux et gentil avec le mal rasé ! Je n'aurais jamais cru ça de ce lourdeau mollasson.

Ils se mettent debout et s'étirent, ils secouent les miettes et la poussière et la cendre de cigarette de leurs pantalons, et jettent par la fenêtre la dernière bouteille vide.

Le train traverse une campagne vide; à gauche et à droite d'admirables jardins, de douces collines sous les nuages

souriants. Après-midi d'automne. Je vais mourir bientôt. Bientôt. Entre Lemberg et Czernowitz.

Pendant qu'il jouait, il a essayé de prier, mais il n'a pas pu s'empêcher de penser à ça ; il a essayé de mettre des phrases au futur et les a senties sans force. Il a essayé de nouveau de se représenter les choses dans le temps — tout n'était que vaine fumée, mais il n'avait qu'à penser « Przemysl » pour savoir qu'il était sur la bonne piste. Lemberg ! Son cœur s'arrête ! Czernowitz ! Rien... ça doit être entre les deux... il ne peut rien se représenter, il n'a pas la carte dans la tête :

— As-tu une carte? demanda-t-il au blond qui est en train de regarder par la fenêtre.

— Non, répond-il d'une voix amicale. C'est lui qui en a une !

Il montre le mal rasé.

— Il a une carte. Comme son sommeil est agité. Il a un poids sur le cœur. C'est un homme qui a un poids terrible sur le cœur, moi je te le dis.

André regarde sans mot dire au dehors, par-dessus l'épaule du blond. « Radebeul », dit une voix sonore à l'accent saxon. C'est une brave bonne voix, une bonne voix allemande ; autant dire : « Les dix mille premiers sont priés de se rendre à l'abattoir... »

L'air est délicieux, presque estival encore ; un temps de septembre. Je vais mourir bientôt. Cet arbre là-bas, cet arbre brun-rouge devant la maison verte, je ne le verrai plus. Cette jeune fille en robe jaune, aux cheveux noirs, cette jeune fille qui pousse sa bicyclette je ne la reverrai plus, je ne reverrai plus rien de tout ce qui passe...

Le blond s'est endormi à son tour, il est blotti contre le mal rasé, ils se sont enfoncés dans le sommeil l'un contre l'autre, ils ronflent tous deux, le premier lourdement, avec violence, le second tout bas, avec un sifflement. Le couloir est complètement vide, sauf quand un type va aux cabinets, et parfois on entend : « Hé, petit vieux, il y a encore une place. » Mais on est beaucoup mieux dans le couloir : dans le couloir on est plus seul, et maintenant que les deux dorment il est tout à fait seul, et c'est une fameuse idée d'avoir verrouillé la porte avec ce fil de fer.

« Tout ce que le train laisse derrière lui, je le laisse pour toujours derrière moi, pense-t-il. Je ne reverrai rien de tout cela, je ne reverrai jamais ce secteur du ciel plein de tendres nuages gri-bleu, je ne reverrai pas cette petite mouche si jeune qui s'est posée sur le bord de la fenêtre et s'envole du côté de Radebeul ; ah ! cette petite mouche va sans doute demeurer à Radebeul, elle va rester sous ce ciel, elle ne m'accompagnera pas jusqu'entre Lemberg et Czernowitz. La mouche s'envole à Radebeul, peut-être va-t-elle pénétrer dans une cuisine où flotte l'odeur étouffée des pommes de terre en robe de chambre, et l'âcreté vulgaire du mauvais vinaigre, où on est en train de préparer une salade de pommes de terre pour un soldat auquel a été accordée pendant trois semaines de torture, la prétendue joie d'une permission... et pour moi c'est fini, tout cela, puisque la voie bifurque maintenant et que le train approche de Dresde. »

A Dresde le quai est bondé, mais il y en a beaucoup qui descendent. Juste en face de la portière se trouve tout un peloton de soldats commandé par un jeune et gros lieutenant au visage rouge. Les soldats sont habillés de neuf, le lieutenant est tout neuf aussi dans ses vêtements de confection pour candidats à la mort ; et sur sa poitrine les décorations sont aussi neuves que des soldats de plomb qui sortent du moule ; elles ont vraiment trop l'air fausses. Le lieutenant saisit la poignée de la portière et secoue.

— Ouvrez donc ! crie le lieutenant.

— La porte est fermée. Il n'y a pas moyen, crie André.

— Ne gueulez pas. Ouvrez. Ouvrez immédiatement.

André serre les lèvres et lance un regard sombre au lieutenant.

« Je vais bientôt mourir, pense-t-il, et il m'engueule. »

Il regarde dans le vide, à côté du lieutenant ; les soldats qui sont avec le lieutenant ricanent derrière son dos. Leurs visages, en tout cas, ne sont pas neufs, ils sont vieux, gris, avisés ; seuls les uniformes sont neufs ; sur eux, même les décorations paraissent vieilles et usées. Il n'y a que le lieutenant qui soit neuf des pieds à la tête ; même son visage est flambant neuf. Ses joues deviennent encore plus rouges et ses yeux bleus rosissent. Il parle d'une voix si douce,

maintenant, si terriblement douce, si redoutablement douce qu'André ne peut s'empêcher de rire.

— Voulez-vous ouvrir ? demande-t-il.

La colère étincelle jusque sur ses boutons brillants.

— Regardez-moi en face, au moins ! hurle-t-il.

Mais André ne le regarde pas.

« Je vais bientôt mourir, pense-t-il. Tous ces hommes sur le quai, je ne les verrai plus, pas un seul d'entre eux. » Et cette odeur, il ne la sentira plus, cette odeur de poussière et de fumée de gare qui entre par la fenêtre, mêlée à l'odeur de laine artificielle de l'uniforme flambant neuf du lieutenant.

— Je vais vous faire arrêter ! hurle le lieutenant. Je vais vous signaler à la police militaire !

C'est une chance que le blond se soit réveillé. Il se met à la fenêtre avec un visage ensommeillé, prend une attitude impeccable et dit au lieutenant :

— Mon lieutenant, j'ai le regret de vous dire que la portière a été verrouillée de l'extérieur parce qu'elle est défectueuse. Pour éviter les accidents.

Il a le ton réglementaire, à la fois rapide et humble ; c'est aussi beau que les douze coups d'une horloge. Le lieutenant soupire avec irritation.

— Vous ne pouviez pas le dire ? crie-t-il à André.

— Mon lieutenant, susurre le blond, j'ai le regret de vous dire encore que mon camarade est sourd, complètement sourd. Blessure du crâne.

Derrière le lieutenant les soldats rigolent, et le lieutenant devient cramoisi ; il fait brusquement demi-tour et tâche de trouver une place ailleurs. Son peloton le suit.

— Espèce de con, murmure le blond derrière son dos.

« Je pourrais descendre ici, pense André en regardant le fourmillement du quai. Je pourrais descendre ici, m'en aller, m'en aller, m'en aller toujours plus loin jusqu'à ce qu'ils m'attrapent et me collent au mur, et ce n'est pas entre Lemberg et Czernowitz que je mourrais. Je serais fusillé dans un trou de Saxe quelconque, ou je crèverais dans un camp de concentration. Mais je reste à la fenêtre et je suis comme une pierre. Je ne peux pas bouger, je suis figé, ce train fait partie de moi, et je fais partie de ce

train qui doit me mener à destination, et le plus drôle est que je n'ai aucune envie de descendre ici et d'aller me promener au bord de l'Elbe sous ces arbres délicieux. Je languis après la Pologne, je languis après ses horizons, je languis éperdument, au tréfonds de moi, comme seul un amoureux peut languir après sa bien-aimée. Si au moins ce train repartait, s'il s'en allait. Pourquoi s'arrête-t-on si longtemps dans ce sacré pays de Saxe ? Pourquoi la voix sonore se tait-elle maintenant ? Je suis impatient, le plus curieux est que je n'ai pas peur, rien qu'une immense curiosité, et de l'agitation. Et pourtant je ne voudrais pas mourir. Je voudrais vivre ; théoriquement la vie est belle ; théoriquement la vie est splendide, et je n'ai pas envie de descendre ; c'est étrange, je pourrais descendre. Je n'aurais qu'à suivre le couloir, abandonner ce bagage ridicule, et filer, aller me promener sous des arbres d'automne ; et je reste là comme une pierre, je veux rester dans ce train, je languis terriblement après la morne Pologne, après ce bout de parcours inconnu entre Lemberg et Czernowitz où je dois mourir. »

Tout de suite après Dresde, le mal rasé se réveille à son tour. Son visage est livide sous le poil, et ses yeux encore plus malheureux qu'avant. Il ouvre en silence sa boîte de bœuf en conserve et commence à manger à la fourchette ; puis il prend son pain. Il a les mains sales et fait tomber des parcelles de viande sur le sol déjà parsemé de mégots où il dormira cette nuit, au milieu de cette crasse impersonnelle qui s'accumule si naturellement autour des soldats. Le blond mange aussi. André se tient près de la fenêtre et ne voit rien ; il fait clair dehors et le soleil est encore doux, mais il ne voit rien. Devant le doux et beau paysage de vergers autour de Dresde ses pensées se pressent. Il attend avec impatience que le mal rasé ait terminé son repas pour lui demander la carte. Il n'a aucune idée de ce bout de parcours entre Lemberg et Czernowitz. Il peut se représenter Nikopol, Lemberg aussi, et Przemysl, et Odessa, et Nicolajev... et Kertsch, mais Czernowitz n'est qu'un nom ; il pense aux Juifs et aux oignons, à des rues mornes bordées de maisons aux toits plats. De larges rues où se dressent des restes de palais administratifs de la

vieille Autriche, les façades effritées de la monarchie impériale, au milieu de jardins à l'abandon, qui servent peut-être maintenant d'hôpitaux militaires ou de centres de triage des blessés, et ces charmants et mélancoliques boulevards d'Europe orientale avec leurs gros arbres taillés bas pour que leur cime n'accable pas les maisons aux toits plats. Aucune cime...

Telle sera Czernowitz, mais ce qui se trouve dans l'intervalle, entre Lemberg et Czernowitz, il n'en a aucune idée. Ce doit être la Galicie. Lemberg est bien la capitale de la Galicie. Il doit y avoir aussi la Wolhynie, par là, tous ces pays aux noms sombres et mornes qui évoquent les pogroms et d'immenses domaines désolés où des femmes mélancoliques rêvent d'adultères parce que la nuque grasse de leur mari leur est devenue odieuse.

Galicie, mot sombre, mot terrible, et beau pourtant. Il a quelque chose d'une lame qui tranche lentement... Galicie.

Lemberg, ça va. Il peut se représenter Lemberg. Toutes ces villes sont belles et sombres, sans aucune légèreté, avec leur passé sanglant, leurs ruelles immobiles et féroces.

Le mal rasé jette sa boîte de conserve par la fenêtre, remet dans son sac son pain dans lequel il a mordu à même et commence à fumer. Il a l'air triste, triste et plein de remords semble-t-il, comme s'il avait honte d'avoir tant joué et tant bu ; il se penche à la fenêtre, près d'André, et André sent qu'il a envie de parler.

— Tiens, une fabrique, dit-il, une fabrique de sièges.

— Oui, dit André.

Il ne voit rien, il ne veut voir que la carte. Il prend son élan :

— Est-ce que tu peux me passer la carte ?

— Quelle carte ?

André éprouve une peur terrible et se sent blêmir. Si le mal rasé n'avait pas de carte ?

— La carte, bégaye-t-il, la carte du pays.

— Ah bon !

Le mal rasé se baisse immédiatement, fouille dans son sac et lui tend la carte pliante.

Ce qui est affreux, c'est qu'il se penche lui aussi sur la carte. Dans son haleine, André sent une odeur de viande

de conserve d'où n'est pas tout à fait absent l'arôme aigri et lointain du schnaps. Il perçoit l'odeur de sueur et de crasse et, à force d'énervement, ne voit plus rien ; puis il voit le doigt du mal rasé, un gros doigt rouge et sale, un brave doigt pourtant, et le mal rasé dit :

— C'est là que je vais.

André lit le nom de l'endroit, c'est écrit : Kolomea. C'est drôle, en y regardant de plus près, il découvre que Lemberg n'est pas loin du tout de ce Kolomea... il retourne en arrière : Stanislau, Lemberg... Lemberg... Stanislau, Kolomea, Czernowitz. « C'est drôle pense-t-il, Stanislau, Kolomea... ces noms n'éveillent aucun écho précis. La voix intérieure, cette voix toujours sensible et vigilante vacille et frémit comme une aiguille de compas qui ne parvient pas à s'arrêter. Kolomea, est-ce que j'atteindrai Kolomea ? Rien de sûr... l'étrange hésitation de l'aiguille qui ne cesse de vibrer... Stanislau? Même frémissement. Nikopol, pense-t-il tout à coup. Rien. »

— Oui, dit le mal rasé. C'est là qu'est mon unité. Un atelier de réparations. J'ai de la veine.

Et son ton semble dire : « Ça va très mal pour moi ».

« Etrange, pense André. J'aurais cru qu'il y avait une plaine dans cette région, et qu'on verrait une tache verte avec des points noirs, mais la carte est jaune pâle dans ce coin. » Et tout à coup il pense : « Contreforts des Karpathes », et il revoit son école, toute son école avec ses couloirs et le buste de Cicéron, et l'étroite cour enserrée entre des blocs d'immeubles. Les femmes qui se mettaient aux fenêtres en soutien-gorge l'été, la petite baraque où l'on vendait le cacao, en bas chez le concierge ; et le vaste grenier bien sec où ils allaient fumer une cigarette en vitesse pendant la récréation. « Les contreforts des Karpathes. »

Le doigt du mal rasé a poussé plus loin, vers le sud-est.

— Kherson, dit-il. C'est là qu'on était dernièrement, et maintenant on a reculé, probablement vers Lemberg, ou à l'intérieur des Karpathes, en Hongrie. A Nikopol le front craque aussi, tu as entendu le communiqué ? Ils sont empêtrés dans la boue, là-bas. Retraite en pleine boue ! Ça doit être à devenir fou, toutes les voitures s'enlisent et quand,

par malheur, il y en a trois d'arrêtées à la file, tout ce qui se trouve derrière sur la route est perdu, plus moyen ni d'avancer ni de reculer, et il faut tout faire sauter... tout faire sauter, et tout le monde se fout à pied, peut-être même les généraux... il faut l'espérer. Mais eux, ils prennent sûrement l'avion... Faudrait qu'ils aillent à pied, à pied, comme la chère infanterie du Führer. Tu es fantassin, toi ?

— Oui, dit André.

Il n'a guère suivi. Son regard demeure fixé presque tendrement sur la partie jaune pâle de la carte où on n'aperçoit que quatre points noirs : un très gros pour Lemberg, un plus petit pour Czernowitz, et deux tout petits : Kolomea et Stanislau.

— Donne-moi la carte, donne-la moi, dit-il d'une voix étranglée sans regarder le mal rasé.

Il ne peut plus se séparer de cette carte et il tremble à l'idée que le mal rasé puisse refuser. Il y a beaucoup de gens pour qui une chose prend tout à coup de la valeur parce qu'un autre la désire. Une chose qu'ils seraient peut-être prêts à jeter un instant plus tard devient pour eux sans prix parce qu'un autre la désire et pourrait s'en servir. Beaucoup de gens sont ainsi, mais pas le mal rasé.

— Bien sûr, dit-il avec étonnement. Pour vingt pfenigs qu'elle a coûté. Et usée comme elle est. Et toi, où vas-tu ?

— A Nikopol, dit André.

Et de nouveau il sent un vide intolérable sous ce mot : il a l'impression de mentir au mal rasé. Il n'ose pas le regarder en face.

— Eh ben ! le temps que tu y arrives, on n'en parlera plus de Nikopol... Kichinew peut-être, mais pas plus loin.

— Tu crois ? demande André.

Kichinew non plus ne lui dit rien.

— Sûrement. Kolomea d'accord, dit le mal rasé en riant. Tu mets combien de temps pour y arriver ? Fais voir un peu. Demain matin, Breslau. Demain soir, Przemysl. Jeudi, vendredi soir, peut-être un peu plus tôt. Et après... Lemberg. Bon. Samedi soir je serai à Kolomea. Il te faudra encore quatre, cinq jours, une semaine si tu te débrouilles. Dans une semaine ils n'y seront plus, à Nikopol. Plus de Nikopol pour nous, dans une semaine.

« Samedi », pense André. Samedi lui donne une impression de sécurité et de plénitude. « Je serai encore en vie samedi. » Il n'avait pas encore osé regarder si près. Il comprend maintenant pourquoi son cœur ne répondait pas quand il pensait en mois ou en années. C'était un trop grand saut, un saut au-delà du but, un coup tiré dans le vide et qui restait sans écho — le *no man's land* n'existait plus pour lui. C'est tout proche, la fin est sinistrement proche. Samedi... Vibration éperdue, exquise et douloureuse. « Samedi je serai encore en vie, tout samedi encore. Encore trois jours. Mais samedi soir le mal rasé dit qu'il sera à Kolomea, alors je devrais arriver à Czernowitz samedi soir, et ce n'est pas à Czernowitz, c'est entre Lemberg et Czernowitz, et pas samedi. Dimanche ! pense-t-il soudainement. Rien... pas grand-chose. » Une impression douce, très, très triste et flottante. « Je mourrai dimanche matin entre Lemberg et Czernowitz. »

Maintenant il peut regarder en face le mal rasé. Il est saisi par l'aspect de ce visage d'un blanc de craie sous le poil noir. Les yeux sont remplis d'angoisse. « Et pourtant il va dans un atelier de réparations, pas au front », pense André. Pourquoi cette angoisse ? Pourquoi cette tristesse ? C'est autre chose que du cafard. Maintenant il regarde le mal rasé droit dans les yeux, il prend peur devant cet abîme de désespoir. Il y a là plus que de l'angoisse et du vide, il y a une aspiration forcenée ; et il comprend que cet homme-là soit forcé de boire et de boire, c'est pour combler l'abîme.

— Ce qui est drôle, dit tout à coup le mal rasé d'une voix rauque, ce qui est drôle, c'est que je suis encore en permission. En permission jusqu'à mercredi prochain, toute une semaine. Mais j'ai foutu le camp. Ma femme a... ma femme...

Il s'étrangle sur quelque chose de terrible entre un sanglot et la colère.

— Ma femme, dit-il, voilà, elle a pris un type, voilà...

Tout à coup, il éclate de rire.

— Oui, elle a pris un type, mon petit vieux. C'est rigolo, on a traversé l'Europe ; par ici, on a baisé les Françaises, par là, on s'est envoyé les Roumaines, à Kiev c'étaient les

Russes, et quand on partait en permission et qu'on descendait quelque part à Varsovie ou à Cracovie, il était pas question non plus de résister aux belles Polonaises. C'était pas possible... et... et... et...

De nouveau il s'étrangle sur cet amalgame monstrueux de colère et de sanglots, il l'avale comme une étoupe.

— Et quand tu arrives chez toi — sans avoir prévenu, naturellement — après quinze mois, tu trouves un type dans ton lit, un type, un Russe... oui, y a un Russe dans ton lit, le phono joue un tango, et ta femme en pyjama rouge est plantée devant la table en train de remplir les verres... oui, c'était comme ça, exactement comme ça. C'est que j'en avais envoyé du schnaps et des liqueurs... de France, de Hongrie, de Russie. Le type en avale sa cigarette d'émotion et ma femme hurle comme une bête... comme une bête, je te dis.

Un frisson d'horreur secoue ses lourdes épaules.

— Comme une bête, je te dis. C'est tout.

Avec effroi André jette un regard par-dessus son épaule. rien qu'un bref coup d'œil. Mais le blond ne peut rien entendre. Il est assis là, bien tranquille, presque agréablement, en train d'étaler sur du pain blanc une confiture rouge vif qu'il puise dans un bocal de verre. Bien propremen, bien tranquillement il étale la confiture et mord dans sa tartine comme un employé, comme un chef de bureau dirait-on. Il est peut-être chef de bureau, ce blond. Le mal rasé est silencieux, il est secoué de frissons. Personne n'a pu entendre ses paroles. Le train les a emportées... elles se sont envolées, elles se sont enfuies à la dérobée dans le courant d'air... elles sont peut-être retournées à Dresde.. à Radebeul. là où se trouve encore la petite mouche, où la jeune fille en robe jaune s'appuie encore sur sa bicyclette... encore... encore.

— Oui, dit le mal rasé. J'ai foutu le camp.

Il parle vite et d'un ton officiel, comme s'il avait hâte de dérouler la bobine commencée.

— Foutu le camp, tout simplement. En venant, j'avais mis mon bleu de travail pour laisser dans le plis mon pantalon neuf d'uniforme de chars. J'étais heureux de revoir

ma femme... heureux comme un fou... pas seulement pour... pas seulement pour ça. Non, non.

Et il crie :

— C'est pas ça qui rend heureux. C'est parce que tu es chez toi, parce que c'est ta femme, mon pote. Ce que tu fais avec les autres bonnes femmes, c'est rien, tu l'as oublié une heure après... et puis voilà, tu trouves un Russe... un échalas, ça j'ai bien vu, et qu'est-ce qu'il se prélassait et fumait... Se la couler douce et fumer comme ça, nous on saurait pas... jamais de la vie nous saurons nous la couler douce et fumer. Et c'est à son nez aussi que j'ai vu que c'était un Russe... ça se voit au nez.

« Il faut que je prie, pense André, je n'ai guère prié depuis le départ. »

Le mal rasé se tait de nouveau et fixe le doux paysage où le soleil pose maintenant des reflets d'or. Le blond est toujours asssis, il boit son café à la bouteille ; maintenant il mange une tartine de beurre, le beurre est dans une boîte rouge, toute neuve ; il mange très méthodiquement, très proprement.

« Il faut que je prie », pense André.

Et juste comme il va commencer, le mal rasé reprend :

— Oui, j'ai foutu le camp. Par le premier train, mon pote, et j'ai tout ramené. Le schnaps, la viande, l'argent, qu'est-ce que j'apportais comme argent, mon pote, tout ça pour elle, pour qui est-ce que j'aurais coltiné tout ça, mon pote ? Rien que pour elle. Si seulement j'avais encore du schnaps... du schnaps, où est-ce que j'en prendrai maintenant ? J'ai beau me creuser, ils sont ratissés ici, ils ne savent pas ce que c'est que le marché noir.

— J'ai du schnaps, dit André. Tu en veux ?

— Du schnaps... du schnaps... mon pote !

André sourit.

— Ce sera pour la carte, d'accord ?

Le mal rasé le serre dans ses bras. Il a l'air presque heureux. André se baisse et prend dans son sac une bouteille de schnaps. Un instant il s'est dit : « Il faut être raisonnable pour lui, je ne lui donnerai la seconde bouteille que lorsqu'il en aura besoin, ou quand il se réveil-

lera après la cuite qu'il va prendre. » Mais il reprend son sac et tire la seconde bouteille.

— Tiens, dit-il, bois tout seul, je n'ai pas envie, moi.

« Je vais mourir bientôt, pense-t-il... bientôt, bientôt. » Ce bientôt n'est plus aussi brouillé ; il y est arrivé par tâtonnements, il l'a cerné et flairé ; il sait désormais qu'il va mourir dans la nuit du samedi au dimanche entre Lemberg et Czernowitz... en Galicie. C'est la Galicie orientale là-dessous, il sera tout près de la Bukhovine et de la Wolhynie. Ces noms font penser à des boissons inconnues. Bukhovine sonne comme une eau-de-vie de prunes corsée, et Wolhynie, c'est une bière épaisse comme un bourbier, semblable à celle qu'il a bue jadis à Budapest, une vraie soupe de bière...

De nouveau il regarde les reflets dans la vitre et voit le mal rasé porter la bouteille à ses lèvres, et le blond faire un geste de refus quand le mal rasé la lui tend. Puis de nouveau il regarde au dehors, mais il ne voit rien... rien que l'horizon polonais quelque part au loin, au bout d'une étendue sans fin ; cet horizon immense et enivrant qu'il verra quand viendra l'heure...

« C'est bon de n'être pas seul, pense-t-il. Tout seul, nul ne pourrait supporter cela. » Et maintenant il est content d'avoir accepté de faire une partie et de connaître ces deux-là. Il a tout de suite senti qu'il aimait bien le mal rasé et le blond ; le blond ne doit pas être aussi dégénéré qu'il en a l'air. Ou alors, il est peut-être bien réellement dégénéré, mais c'est un être humain. Il n'est pas bon qu'un homme soit seul. Se trouver seul au milieu des autres, ce serait impossible, tous ces bavards qui remplissent de nouveau le couloir et ne savent parler que de permissions et d'héroïsme, d'avancement et de décorations, de gueuletons et de tabac... et des femmes, des femmes, des femmes qui sont toutes à leurs pieds... « Aucune jeune fille ne me pleurera, pense-t-il, c'est étrange. Quelle tristesse. Si seulement il y en avait une qui pense à moi ! Même si elle devait en souffrir. Dieu est du côté de ceux qui souffrent. Souffrir, c'est vivre, être malheureux, c'est vivre. Comme ce serait bon qu'une jeune fille pense à moi et me pleure... je l'aurais entraînée avec moi ; liée à moi par ses

larmes, je l'aurais emportée pour qu'elle ne m'attende pas toute l'éternité. Pas une jeune fille ! C'est étrange. Pas une seule que j'aie embrassée. Peut-être, y en a-t-il — mais ce n'est guère vraisemblable — une unique qui pense encore à moi ; elle ne peut plus penser à moi. Pendant un dixième de seconde nos regards se sont pénétrés ; moins d'un dixième de seconde, peut-être. Je ne peux pas oublier ces yeux. Depuis trois ans et demie je ne peux pas m'empêcher de penser à eux, et je n'arrive pas à les oublier. Rien qu'un dixième de seconde, peut-être moins, et je ne sais pas son nom, je ne sais rien d'elle, je ne connais que ses yeux, des yeux très doux, presque décolorés, des yeux tristes, d'une couleur de sable obscurci par la pluie ; des yeux douloureux, avec beaucoup de l'animal et tout de l'humain ; jamais pu l'oublier, pas un seul jour depuis trois ans et demie ; et je ne sais pas son nom, je ne sais pas où elle habite. Trois ans et demie. Je ne sais pas si elle était grande ou petite, je n'ai même pas vu ses mains. Rien que son visage, et même pas nettement ; des cheveux foncés, noirs peut-être, peut-être bruns, un long visage étroit, pas joli, pas très lisse, mais les yeux ! Des yeux presque obliques, couleur de sable foncé, pleins de malheur. Et ces yeux sont à moi, à moi tout seul ; ces yeux ce sont posés sur moi, ils ont souri un dixième de seconde... Il n'y avait là qu'une clôture, avec une maison par derrière ; les deux coudes reposaient sur la clôture ; entre ces coudes, le visage, les yeux. Un petit pays français pas loin d'Amiens ; un ciel d'été incandescent, qui tournait au gris. Et devant moi la côte filait entre des arbres chétifs, à droite filait aussi le mur, et derrière nous Amiens fumait comme une chaudière ; la fumée s'étalait au-dessus de la ville et la sombre ivresse du combat s'enflait comme un orage ; à gauche passaient en motos des officiers hystériques, des tanks marquaient leurs larges traces en nous couvrant de poussière ; quelque part en avant le canon tonnait. La route qui escaladait la colline m'a donné tout à coup le vertige ; elle s'est mise à tourner devant mes yeux ; à droite, le mur qui longeait la route à une vitesse folle balscula tout à coup ; il bascula tout simplement et j'ai été projeté avec le mur comme si ma vie ne faisait qu'une avec celle du mur. Le monde

entier tournoyait et je n'ai plus rien vu de ce monde qu'un avion qui s'abattait. Et l'avion ne tombait pas d'en haut, il ne tombait pas du ciel sur la terre, mais de la terre dans le ciel ; la terre était devenue le ciel et j'étais couché à la surface gris-bleu, impitoyable et brûlante du ciel. Puis quelqu'un m'a versé du cognac sur le visage, m'a frictionné, m'a versé du cognac dans le gosier, et j'ai pu ouvrir les yeux, et au-dessus de moi j'ai vu la clôture, la clôture de briques ajourée. Et sur cette clôture étaient posés deux coudes pointus : entre ces coudes, pendant un dixième de seconde, j'ai vu les yeux. Alors le lieutenant a crié : « Avancez, avancez ! Debout ! » Et quelqu'un m'a saisi par le col et m'a remis sur la route, et la route m'a entraîné, et de nouveau j'ai été coïncé dans la colonne et je n'ai pas pu, même pas pu regarder en arrière...

« Et quand j'aurais voulu connaître le front qui accompagnait ces yeux, la bouche, le sein, les mains, était-ce si déshonorant ? Etait-ce trop demander que de vouloir connaître le cœur qui battait là ; un cœur de jeune fille, peut-être ; de pouvoir embrasser la bouche qui accompagnait ces yeux, avant d'être jeté dans le bourg suivant, où ma jambe tout à coup me fut arrachée du corps. C'était l'été, et les moissons dorées couvraient les champs, avec leurs tiges maigres, quelques-unes brûlées par l'été qui les avait dévorées, et rien ne me faisait plus horreur que de mourir en héros au milieu des épis ; ça me rappelait trop une poésie et je n'avais pas envie de mourir comme dans une poésie, je ne voulais pas mourir comme un héros publicitaire pour cette sale guerre... et pourtant tout se passa exactement comme dans une poésie patriotique, je me trouvai blessé au milieu des épis, perdant mon sang et jurant, et sur le point de mourir, à cinq minutes de ces yeux.

« Mais ce n'était qu'une fracture. J'étais un héros blessé dans les campagnes de France, près d'Amiens, non loin du mur qui montait si follement la côte, à cinq minutes seulement du visage dont je n'avais vu que les yeux.

« Un dixième de seconde seulement, j'ai pu voir l'unique bien-aimée — un fantôme peut-être — et maintenant je

vais mourir entre Lemberg et Czernowitz, devant les vastes horizons de Pologne.

« N'ai-je pas promis à ces yeux de prier pour eux tous les jours, tous les jours ; et aujourd'hui tire à sa fin. C'est déjà le crépuscule; et hier je n'ai eu qu'une fugitive pensée, entre deux parties de cartes, pour celle dont j'ignore le nom et dont jamais je n'ai embrassé la bouche... »

Le plus scandaleux est qu'André a faim tout à coup. On est au jeudi soir, c'est dimanche qu'il va mourir, et il a faim, il a mal à la tête de faim, il est faible de faim. Tout est calme dans le couloir, on n'est plus à l'étroit. Il s'asseoit à côté du mal rasé, qui lui fait place avec empressement, et tous trois restent muets. Même le blond. Le blond tient un harmonica entre les lèvres, mais il le tient à l'envers. C'est un petit harmonica qu'il fait doucement glisser entre ses lèvres et on peut voir sur son visage qu'il rêve la mélodie. Le mal rasé boit, il boit systématiquement et en silence, à intervalles réguliers, et ses yeux commencent à briller. André mange son dernier paquet de sandwiches d'alerte. Ils sont un peu rassis, mais sa faim leur fait bon accueil, c'est rudement bon. Il en mange six et demande au blond du café. Ces sandwiches sont vraiment délicieux, ils sont formidables, et quand il a fini il sent un frisson de bien-être et une extraordinaire bonne humeur. Il est heureux que les autres se taisent, et le martèlement régulier du train dont ils ressentent les moindres secousses, a quelque chose de berceur. « Maintenant je vais prier, pense-t-il. Toutes les prières que je connais, et d'autres encore. » Il dit d'abord le *Credo*, puis le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *De Profondis... ut pupillam oculi... Descends Esprit Saint*, encore le *Credo* parce qu'il est si admirablement complet ; puis les prières du Vendredi Saint, si amples qu'elles englobent jusqu'aux Juifs incrédules. Cela le fait penser à Czernowitz et il prie spécialement pour les Juifs de Czernowitz et pour ceux de Lemberg... il y a sûrement aussi des Juifs à Stanislau et à Kolomea... Puis encore un *Pater*, puis une prière particulière; il est si bon de prier près de ces deux hommes silencieux dont l'un joue de toute son âme et sans bruit sur son harmonica à l'envers, et dont l'autre lampe sans fin son alcool.

Dehors l'obscurité est venue, et il prie longuement pour « les yeux » très, très longuement, plus longuement qu'il n'a prié pour tous les autres. Il prie encore pour le mal rasé et pour le blond, et pour celui qui disait hier : « Pratiquement, pratiquement nous avons déjà gagné la guerre »; tout spécialement pour celui-là.

— Breslau, dit soudain le mal rasé.

Et sa voix sonne étrangement lourde, comme du bronze, comme s'il était de nouveau un peu saoul.

— Breslau. On va être à Breslau.

Alors André se récite à lui-même le poème :

« Jadis un fondeur de cloches de Breslau... »

Il le trouve magnifique et il souffre de ne pouvoir se le rappeler tout entier.

« Non, pense-t-il, je ne mourrai pas bientôt. Je mourrai dimanche matin ou dans la nuit suivante, entre Lemberg et Czernowitz, devant les horizons immenses de la Pologne. »

Puis il se récite le poème *Archibald Douglas*, il pense aux yeux tristes, et il s'endort en souriant.

Le réveil est toujours atroce. La nuit précédente on lui a marché sur les doigts; cette nuit-ci il rêve quelque chose d'épouvantable : il est assis quelque part dans une plaine humide et glacée et il n'a pas de jambes, plus du tout, il repose sur des moignons de cuisses, et le ciel, au-dessus la plaine, est noir et lourd, et lentement ce ciel s'affaisse sur la plaine; plus bas, toujours plus bas, très lentement s'affaisse le ciel, et il ne peut pas s'enfuir, il ne peut pas crier car il sait que ses cris seront vains. Cette impuissance le paralyse. Comment atteindre une oreille humaine alentour. il ne va pourtant pas se laisser écraser par ce ciel qui s'affaisse. Il ne sait même pas si cette plaine est faite d'herbe, d'herbe humide, ou simplement de terre, ou tout bonnement de marmelade... il ne peut pas bouger, il ne songe même pas à s'aider de ses mains pour s'éloigner par soubresauts comme un oiseau blessé : s'éloigner de quel côté ? L'horizon s'étend à l'infini, de toutes parts, et le ciel s'affaisse; puis soudain il lui tombe sur la tête quelque chose d'humide et de glacé, et pendant un millionième de seconde il pense que ce ciel noir n'est que de la pluie et qu'il va

s'ouvrir... un millionième de seconde, et il veut crier... mais il s'éveille et aperçoit immédiatement le mal rasé penché au-dessus de lui, en train de boire à la bouteille, et il comprend qu'une goutte lui est tombée sur le front...

D'un seul coup, tout est de nouveau là. Dimanche matin... Aujourd'hui c'est vendredi. Encore deux jours. Tout y est. Le blond dort... Le mal rasé boit comme un fou et il fait froid dans le wagon, il passe un courant d'air sous la porte, et les prières sont taries, et le souvenir des yeux a cessé d'éveiller un douloureux bonheur, il n'est plus que tristesse et abandon. Tout est là, et tout, ce matin montre un autre visage, tout s'est terni et tout est vain; comme ce serait beau, comme ce serait merveilleux, si le « bientôt » s'était lui aussi effacé au matin, ce « bientôt » devenu maintenant si précis, si certain. Mais le « bientôt » est là, tout de suite présent, comme s'il attendait pour bondir ; depuis qu'il a rencontré ce mot, il s'est posé sur lui comme un second visage. Deux jours déjà qu'il tient à lui, qu'il est lié à lui, inséparable de lui comme son âme, comme son cœur. Même le matin. Ce « bientôt » est fort et assuré. Dimanche matin...

Le mal rasé s'est aperçu aussi qu'André était éveillé. Il est toujours penché au-dessus de lui, en train de boire à la bouteille. Dans l'aube blême, tout cela paraît affreux : ce gros corps incliné, comme prêt à bondir, ces lèvres collées au goulot, ces yeux étincelants, et l'étrange et inquiétant glou-glou de la bouteille.

— Où sommes-nous ? demanda André d'une voix basse et enrouée.

Il a peur, il fait froid et presque nuit encore.

— Plus très loin de Przemysl, dit le mal rasé. Tu veux boire ?

— Oui.

Le schnaps est bon. Il descend en lui comme une flamme acérée qui fait tournoyer son sang. On dirait du feu sous un chaudron qui amène l'eau à ébullition. Le schnaps est bon, il lui tient chaud. Il rend la bouteille au mal rasé.

— Bois donc, dit le mal rasé avec rudesse. J'en ai pris d'autre à Cracovie.

— Non.

Le mal rasé s'assied contre lui, et c'est bon de sentir un être humain qui ne dort pas, quand on est soi-même éveillé et en pleine détresse. Tout le monde dort, dans son coin, le blond ronfle encore avec de petits sifflements, et les autres, ceux qui se taisaient atrocement, et ceux qui babillaient atrocement, tous sont endormis. Dans le couloir l'air est empesté, imprégné de poussières et d'aigreurs, plein d'émanations de sueur et de fumée.

Tout à coup il se rend compte qu'on est déjà en Pologne. Un instant son cœur s'arrête, il cesse de battre comme si un vaisseau se nouait soudain pour ne plus laisser passer le sang. « Je ne reverrai jamais l'Allemagne. C'en est fait de l'Allemagne. Le train a quitté l'Allemagne pendant que je dormais. Il y avait quelque part une ligne, une ligne invisible au travers d'un champ ou d'un village, et c'était la frontière, et le train l'a froidement franchie et je n'ai plus été en Allemagne, et personne ne m'a réveillé pour que je puisse une fois encore ouvrir les yeux sur la nuit, et voir au moins un morceau de la nuit qui couvrait l'Allemagne. Personne ne sait que je ne verrai plus l'Allemagne, personne ne sait que je vais mourir, personne dans ce train. Je ne verrai jamais plus le Rhin. Le Rhin. Le Rhin. Jamais plus. Ce train m'emporte avec lui tout simplement, il me traîne à Przemysl, et ce sera la Pologne, la Pologne désolée et je ne reverrai pas le Rhin, je ne sentirai plus cette odeur merveilleuse, humide et rude des algues accrochées à chaque pierre du bord et faisant corps avec elle. Jamais plus je ne verrai les allées qui longent le Rhin, les jardins derrière les maisons, et les barques colorées, propres et gaies, et les ponts élégants et sévères, les ponts admirables qui sautent l'eau tels de grands animaux sveltes. »

— Passe-moi encore la bouteille, dit-il brusquement.

Le mal rasé la lui tend et il boit à longs traits de ce feu, ce feu fluide qui cautérise la détresse du cœur. Puis il fume, et il souhaite que le mal rasé se mette à parler. Mais il voudrait quand même prier, tout est si triste, c'est pourquoi il veut prier. Il récite les mêmes prières que la veille au soir, mais cette fois, il prie d'abord pour « les yeux », afin de ne pas les oublier. Les yeux l'accompagnent toujours, mais ils n'ont pas toujours le même éclat. Parfois

ils se voilent des mois entiers et ne sont pas plus présents alors que ses lèvres ou ses pieds qui sont bien toujours là mais dont il ne prend conscience que s'ils lui font mal; et de loin en loin, par intermittence, des mois plus tard parfois, les yeux reparaissent; comme hier par exemple; ils reparaissent telle une douleur cuisante et ravivée, et ces jours-là, il prie le soir pour les yeux ; aujourd'hui c'est le matin qu'il faut prier pour eux. Et il prie encore pour les Juifs de Czernowitz, pour les Juifs de Stanislau et pour ceux de Kolomea ; là-bas, en Galicie, il y a des Juifs partout. Galicie : on dirait un reptile, ce mot, un reptile aux pattes minuscules, au corps aigu comme un couteau, aux yeux scintillants, qui rampe furtivement sur la terre et tranche; il tranche la terre en deux : Galicie... un mot sombre, plein de beauté et de souffrance. « Et c'est là que je mourrai. »

Il y a plein de sang sur ce mot. Du sang qui ruisselle du couteau. « La Bukhovine, pense-t-il, ça c'est un mot sûr, un mot solide, ce n'est pas là que je mourrai, je mourrai en Galicie, en Galicie orientale. Quand il fera clair il faudra que je regarde bien où commence la Bukhovine; celle-là je ne la verrai plus; peu à peu je me rapproche. Czernowitz, c'est déjà la Bukhovine, je ne la verrai pas. »

— Kolomea, demanda-t-il au mal rasé, c'est encore en Galicie ?

— Sais pas. Pologne, je crois.

Chaque frontière est inéluctable. Une ligne, et c'en est fait. Le train la franchit comme il passerait sur un cadavre, ou sur un vivant. Et l'espoir est mort, l'espoir de retourner en France et de retrouver les yeux, et la bouche qui accompagne ces yeux et le sein, ce sein de femme. Cet espoir est bien mort, tranché net. Pour l'éternité entière ces yeux resteront réduits à eux-mêmes ; ils ne seront jamais accompagnés d'un corps, de cheveux ni de vêtements. Pas de main, pas de main humaine, pas de main de femme qui aurait pu un jour te caresser. Cet espoir n'avait jamais cessé d'exister, puisque c'était tout de même un être humain, un être vivant, femme ou jeune fille, auquel appartenaient les yeux. Plus rien. Rien que des yeux. Plus de lèvres, plus de bouche, jamais un cœur, jamais un cœur vivant que la main sent battre sous une peau douce.

amais... jamais... jamais... Dimanche matin, entre Lem-
erg et Kolomea. Czernowitz est bien loin maintenant,
ussi loin que Nikopol et Kichinew. Le « bientôt » s'est
étréci, il s'est bien rétréci. Deux jours, Lemberg, Kolomea.
l sait qu'il arrivera probablement de justesse à Kolomea,
nais au-delà jamais. Pas de cœur, pas de bouche, rien que
es yeux, rien que l'âme, cette âme douloureuse et belle
rivée de corps; rivée entre les deux coudes telle une sor-
ière au bûcher entre les pieux de torture...

La frontière a tranché beaucoup de choses. C'en est fait
ussi de Paul. Plus que souvenirs, espoirs, et rêves. « Nous
ivons d'espoir », a dit un jour Paul, comme on dirait :
Nous vivons à crédit. » Nous n'avons aucune assurance...
en que des yeux et nous ne savons pas si trois ans et demi
e prières ont pu prendre ces yeux au filet pour les ramener
où il nous est permis d'espérer atteindre...

Et plus tard en sortant de l'hôpital d'Amiens il remonta
ır la colline en boitillant, et tout était changé. La route
ise n'escaladait pas la colline, tout était normal. La col-
ne portait la route sur son dos et le mur ne songeait pas à
er ni à chanceler, il se dressait là. Et voici la maison; il
e la reconnut pas, mais la clôture, il la reconnut, une clô-
re ajourée dont on a enlevé quelques briques pour for-
er un dessin. Il y avait là un petit bourgeois français, la
pe à la bouche et toute la raillerie petite bourgeoise fran-
ise au fond des yeux. Et cet homme ne savait rien. Il
vait seulement qu'ils étaient tous partis, ils avaient fui,
que les Allemands avaient tout pillé, et dire qu'il y avait
ne banderole en travers de la rue avec : « Le pillage est
ini de mort ». Non, les yeux n'y étaient pas. Il n'y avait
ue sa femme, une grosse matrone, avec un visage de lapin,
qui tenait la main plongée dans son décolleté. Non,
s d'enfants, pas de fille, pas de belle-sœur, rien. Des
tites pièces meublées de camelote et qui sentaient le
nfermé. Et des regards railleurs qui suivaient sa quête
npuissante et douloureuse.

Ici la vitrine, les Allemands l'on saccagée. Et le tapis,
l'ont brûlé avec leurs bouts de cigarettes, et sur le divan,
ont couché avec leurs putains. Tout a été salopé. Il
ache avec mépris. Mais tout cela avait eu lieu plus tard,

beaucoup plus tard, pas pendant les combats alors qu'Amiens brûlait, beaucoup plus tard, après que le pilote fut tombé là-bas, dans le champ de blé où l'on voit encore la carcasse de l'appareil plantée dans la terre. La pipe se tend vers la fenêtre... oui, la carcasse est bien plantée dans la terre, avec sa cocarde, et tout auprès, le soleil fait reluire le casque français posé sur la tombe. Tout est réel, très réel, et l'odeur du rôti qui vient de la cuisine, et la vitrine brisée et en bas, dans la vallée, la cathédrale d'Amiens, « une merveille de l'art gothique français ».

Les yeux n'y étaient pas. Rien, rien du tout... « C'était peut-être une putain », dit l'homme. Mais il est pris de pitié, c'est merveilleux ce que ce petit bourgeois pouvait ressentir de pitié, pitié pour un soldat allemand de la même armée que ceux qui lui ont chipé ses montres et ses couverts, et qui ont salopé son divan avec leurs putains, complètement salopé.

Si intense est la douleur qu'il est obligé de s'arrêter sur le seuil de la maison, et il regarde sur la route l'endroit où il a perdu connaissance, la douleur est telle qu'il ne la ressent pas. L'homme hoche la tête, peut-être n'a-t-il jamais vu un regard aussi malheureux que celui de ce soldat qui s'appuie lourdement sur sa canne.

— C'était peut-être, dit-il avant qu'André ne s'en aille, une folle, une folle de l'asile.

Et il fait un geste vers le mur derrière lequel on aperçoit, parmi de beaux arbres, des bâtiments au toit rouge.

— Un asile de fous. Ils se sont tous sauvés à ce moment-là et on a eu bien du mal à les rattraper...

— Merci... merci bien.

Il continue de gravir la colline jusqu'à l'asile. Le mur commence tout de suite mais il n'y a pas de porte. Longtemps, longtemps il gravit la colline en pleine chaleur, jusqu'à ce qu'il trouve la porte, mais bien sûr il savait déjà qu'il n'y avait plus personne là-dedans. Une sentinelle casquée est postée à l'entrée, il n'y a plus de fous, mais des blessés et des malades et un dispensaire pour les blennorragiques.

— Il est grand, le dispensaire, dit la sentinelle. Tu as attrapé quelque chose ?

André lance un regard vers le vaste champ où est plantée la carcasse d'avion avec la cocarde, et où le casque reluit au soleil.

— Et c'est vraiment pas cher, dit la sentinelle qui s'ennuie ; tu en as pour cinquante pfenning.

Il éclate de rire :

— Cinquante pfenning !

— Ah ! dit André.

« Quarante millions, pense-t-il, la France a quarante millions d'habitants, c'est trop. Impossible de chercher. Il faut attendre... il faut que je regarde bien tous les yeux que je rencontrerai. » Il n'a aucune envie de marcher trois minutes de plus pour visiter le champ où il fut blessé. Ce n'est plus ce champ-là, tout a changé. Ce n'est plus la route de l'autre jour, ni le mur de l'autre jour; ils ont tout oublié; la route a oublié comme les hommes oublient, le mur a oublié qu'il s'est écroulé de terreur l'autre jour, et André avec. Et la carcasse d'avion n'est qu'un rêve, un rêve avec une cocarde française. A quoi bon visiter ce champ. A quoi bon poursuivre trois minutes encore, et penser encore avec haine et douleur à la poésie patriotique dont il a été l'acteur malgré lui. A quoi bon torturer plus longtemps ses jambes épuisées ?

— Cette fois, dit le mal rasé, cette fois on en est pas loin de Przemysl.

— Passe-moi encore la bouteille, dit André.

Il boit.

On sent encore le froid, mais il commence à faire jour, et bientôt on pourra voir l'horizon, l'horizon polonais. Des maisons sombres, une plaine où traînent des ombres, et sur laquelle le ciel menace de s'effondrer, faute d'appui. Est-ce déjà la Galicie ? Cette plaine peut-être, qui émerge de l'aube, pauvre et grise, emplie de tristesse et de sang, c'est peut-être déjà la Galicie... La Galicie... La Galicie orientale.

Heinrich Böll.

Heinrich Böll est né en 1917. Il a commencé à écrire à l'âge de 0 ans et a débuté avec un roman de guerre : *Adam où étais-tu ?* uivi d'un volume de nouvelles : *Voyageur, lorsque tu viens à Spa.* Récemment il a publié deux courts romans : *Sans dire un mot* et œuvre que nous publions. En 1951 il reçut le prix du « Groupe 47 » ui réunit les meilleurs écrivains de la jeune littérature allemande.

Philippe Arnoulx de Pirey.

OPÉRATION GACHIS *(fin)*

Bienvenue a Hanoï

Les activités d'un bataillon parachutiste sont aussi nombreuses à Hanoï qu'en opération. Ce sont les moins glorieuses, parfois les plus irritantes, toujours les plus désagréables.

On pourrait s'imaginer que le combattant qui regagne sa base après avoir grenouillé des jours durant dans la vase, la jungle, la montagne, qui a vingt fois risqué sa peau, qui s'est nourri pendant des semaines de Nescafé et de pâtes de fruits parce qu'il est sursaturé de biscuits et de bœuf « le Dolo », a droit à quelque repos et aux classiques délassements du guerrier : la bouteille, la table et les femmes. Eh bien ! il n'en est pas toujours ainsi.

Au retour d'une opération, nous avions quartier libre une soirée, rarement deux, et puis la rigolade reprenait. Le bataillon prenait l'alerte, soit aérienne, soit terrestre et il fallait se dépêcher de laver son unique treillis, graisser ses bottes, compléter les dotations de munitions. Prêts à partir à nouveau, l'attente commençait, trompée par quelques rassemblements, en tenue de combat, mêlés à des revues de détail sans fin. Pendant ce temps, le quartier était naturellement consigné, et l'alerte durait parfois quatre ou cinq jours de rang.

Mais, lorsque nous n'étions pas en alerte, c'était peut-être pire : défilés, inspections, remises de décorations se suivaient à un rythme ininterrompu.

L'aérodrome de Gia-Lam était un de nos lieux de prédilection. Je crois que mon bataillon est allé chercher, à leur arrivée, tous les personnages importants venus en Indochine d'août 1950 à juin 1952. En voici quelques-uns :

Le général Juin et M. le ministre Letourneau;
Sa Majesté Bao-Daï ;
Le général de Lattre de Tassigny ;
Le général anglais commandant les Forces Anglaises en Extrême-Orient ;
Tran Van-hu, président du Gouvernement vietnamien ;
Le général Lawton Collins, chef d'état-major de l'Armée de terre américaine ;
L'amiral commandant la Flotte américaine du Pacifique, etc., etc.

Nous nous levions à 4 heures du matin et arrivions à 6 heures à Gia-Lam. Là, nous étions soigneusement disposés par rang de taille. Nos officiers rectifiaient ici un béret, là un ceinturon ou la position d'une arme.

Entre midi et une heure de l'après-midi, la tour de contrôle signalait l'appareil attendu. En grande hâte on nous rangeait au bord de la piste d'atterrissage. Le Dakota militaire ou le D.C. 4 Air-France se posait, venait se ranger en face de nous, la personnalité que nous étions venus accueillir descendait en souriant, nous passait en revue à pas pressés puis s'engouffrait dans une superbe voiture en raison de l'heure du déjeuner qui se faisait proche. Le cortège officiel prenait la route d'Hanoï à vive allure suivi et précédé d'un essain de motards. Pendant ce temps quatre ou cinq d'entre nous avaient ramassé une insolation. Les jours de pluies, les crises de paludisme ne se comptaient plus.

Pour les défilés, il en était de même. Le général de Lattre lança même la mode des répétitions générales, ce qui doublait automatiquement notre plaisir. Mais quelquefois le dérangement valait la peine. Hanoï ne connaîtra plus jamais la magnificence du 14 Juillet 1951 que le général de Lattre mit en scène lui-même avec le goût qu'il apportait aux manifestations militaires à grand spectacle. Chars, avions, bulldozer, matériel du génie, avaient été repeints. Nous avions touché des tenues neuves, des bérets neufs, des bottes de saut neuves. Toutes les troupes dont la présence n'était pas absolument indispensable à la défense du Delta, avaient été ramenées à Hanoï. Des milliers de soldats défilèrent devant des milliers de Vietnamiens, sidérés de voir les

loqueteux braillards d'hier transformés en cette troupe homogène dont les moindres mouvements avaient été réglés avec minutie.

Trois Junker parachutèrent sur le Petit Lac les moniteurs parachutistes de l'Ecole de Saut. Un hélicoptère vint faire des grâces devant la tribune officielle au grand amusement de Sa Majesté Bao-Daï et de M. Van-hu. Bearcat, Junker, Dakota, Morane passèrent dans un rugissement de tonnerre en impeccables formations. Pendant ce temps, l'infanterie, guidée par des bandes blanches peintes sur le sol, défilait.

Vandenberghe, à la tête de son commando de « Tigres Noirs » vêtus comme les combattants du Viet-Minh, déchaîna un enthousiasme hystérique.

Il passa, indifférent, sa croix de guerre aux innombrables palmes battant la boucle de son ceinturon et s'entortillant à sa médaille des blessés constellée d'étoiles rouges [1].

Le défilé lui-même, commencé à huit heures du matin ne prit fin qu'à une heure de l'après-midi.

Le général de Lattre fit plus avec ce 14 Juillet pour le prestige de la France que ses prédécesseurs avec toutes leurs opérations de nettoyage.

L'année suivante, à la même date, trois cents Vietnamiens éparpillés sur les deux kilomètres de circonférence du « Petit Lac » regardèrent, en ricanant, quelques bataillons se presser sous une pluie battante, chemises collées à la peau, bérets ou calots gonflés et déformés par l'eau, ceinturons et décorations pleurant leurs couleurs sur des tenues défraîchies.

Alors que nous passions devant la tribune officielle, aux trois quarts vides, après avoir changé dix fois de pas, dans la cacophonie de deux fanfares qui jouaient des marches différentes, mon voisin me glissa à mi-voix :

— Dans deux ans il y aura un type tout seul qui fera le tour du « Petit Lac » au pas de gymnastique et les boucaques [2] lui jetteront des pierres.

Quant aux prises d'armes, il y en avait de toutes sortes.

1. Chaque blessure se marque à l'aide d'une étoile rouge sur la médaille des blessés.

2. Nom péjoratif donné aux Vietnamiens par les hommes du C.E.F.E.O.

Nous avions droit à des messes pour le repos de l'âme des morts du bataillon, et la présence de tous y était obligatoire. Que les Français fussent juifs ou protestants, que les Vietnamiens se déclarassent boudhistes, caodaïstes ou confucianistes, ils y allaient en colonne par trois, au pas cadencé.

Des remises de décorations avaient lieu fréquemment. En général le nombre des récipiendaires était impressionnant. A la remise de décorations qui eut lieu au stade Mangin, peu après la retraite de Hoa-Binh, le général de Linarès, aidé de cinq colonels, décora tellement de soldats que le nombre de ceux qui présentaient les armes n'atteignait pas la moitié de ceux qui allaient recevoir la croix de guerre.

La bravoure, voire l'héroïsme, récompensé à la chaîne, avait un côté un peu ridicule qui n'échappa à personne.

Le général, ou le colonel se penchait sur le récipiendaire, lui demandait tout bas son nom, reculait d'un pas pour prononcer à voix claironnante la formule rituelle :

— Soldat Dupont, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés...

A nouveau un pas en avant pour épingler le petit ruban rouge et bleu ciel, et vite vite au suivant.

C'était à se demander pourquoi l'on n'avait pas prévu tout simplement des corbeilles pleines de décorations que l'on eût fait passer de l'un à l'autre comme le pain béni le dimanche, dans les églises de village.

Nécessité ou douce manie, chaque personnage tant soit peu galonné ou officiel se croyait obligé, entre deux avions de décorer à tour de bras.

— Ouvrez le ban... Fermez le ban... Garde-à-vous... Présentez armes... Reposez armes... Légion d'honneur... Croix de guerre... Fouragère... Chevalier de l'Ordre National du Viet-Nam. Croix de la Vaillance... *Marseillaise* Hymne National du Viet-Nam.

On décore dans la cour du Séminaire...

On décore au terrain de Gia-Lam...

On décore au Théâtre municipal...

On décore à l'hôpital Lanessan...

Si vous n'êtes pas encore décoré, faites-vous inscrire, il y a un général qui viendra décorer dans la semaine...

Et les morts, on ne peut pas les oublier les morts. Ils nous gênent un peu quand même, surtout si nos propres armes les ont tués. Tirs de 105 mal réglés, embuscades posées en dépit du bon sens, pliage de parachutes défectueux [1], accidents de toutes sortes, un seul tarif : hommes de troupe ou sous-officiers : médaille militaire ; officiers : Légion d'honneur. A titre posthume, ça ne coûte rien, ça ne gêne personne et ça fait tellement plaisir à la famille...

L'inspection de nos cantonnements du Séminaire nous obligeait à manier le balai et le chiffon à poussière des heures durant. Un jour c'était le général Commandant en chef les Troupes Aéroportées, une autre fois il s'agissait du colonel Commandant les T.A.P.I., puis c'était le tour de celui commandant les T.A.P.N. ou les T.A.P.S. Entre temps le général Commandant les F.T.N.V. nous rendait visite. L'inspecteur des T.A.P. voulait aussi se rendre compte. Et il faut croire que nos casernements plaisaient à ces messieurs, car à peine avions-nous quitté Hanoï qu'un autre bataillon venait s'installer à notre place. Au retour, nos cantines et nos sacs étaient entassés pêle-mêle dans une seule pièce. Les retrouver nécessitait une heure de bagarre. Nos lits étaient cassés, nos pelochons disparus, nos matelas éventrés, les installations pour moustiquaires arrachées. Il nous restait à tout remettre en place, nettoyer, recoudre, repeindre.

A plusieurs reprises, il fut même question pour nous d'être définitivement mis à la porte. Nous ne conservâmes nos bâtiments que grâce à l'acharnement de notre chef de bataillon qui défendit pied à pied nos intérêts jusqu'à la victoire totale, avec pour toute réserve cette possibilité pour le commandement de disposer du Séminaire en notre absence. Il fallut bien en passer par là. Ainsi à plusieurs reprises, mon bataillon dut prolonger une opération en attendant l'évacuation de ses cantonnements. Quant au bataillon occupant, on l'expédiait quelque part dans le delta alors que sa présence n'y était pas toujours indispensable.

1. Nos parachutes étaient pliés par des A.F.A.T. qui assimilées à la catégorie « sous-officiers » percevaient une solde de 90.000 francs par mois environ.

Les enterrements nécessitaient de nombreuses délégations. Un jour on enterrait vingt Sénégalais, quelque temps après deux douzaines d'Arabes ou dix européens d'un bataillon voisin.

Nous transportions les cercueils de la chapelle de l'hôpital Lanessan aux dodges 4×4 sur lesquels ils étaient chargés. Quelques hommes portaient les couronnes mortuaires, les autres se rangeaient de chaque côté du convoi, mitraillette sous le bras, canon pointé vers le sol. A pas lents, nous prenions le chemin du cimetière. Au moment de quitter l'hôpital, il n'était pas rare de croiser des menuisiers vietnamiens qui amenaient des bières neuves, en bois blanc, sur leur cyclo-pousse. Chacun d'entre nous ne pouvait s'empêcher de penser :

— C'est peut-être pour moi !

Sur les trottoirs, les civils autochtones, visages impassibles, essayaient d'évaluer la cargaison macabre que nous escortions. On distinguait à travers les planches mal jointes, le reflet blanchâtre d'un visage. Le sang qui suintait par les interstices et avait taché nos chemises lors du chargement sur les camions, nous déguisait en livreurs de viande de boucherie. Une odeur de cadavre en décomposition planait sur notre cortège, malgré les fleurs.

A l'arrivée au cimetière chaque cercueil recevait une sépulture provisoire après avoir été doté d'un numéro d'ordre pour la boîte plombée et le rapatriement du corps qui avait lieu en moyenne trois mois plus tard.

Un service s'occupait de trier et classer les objets personnels, les souvenirs, les papiers et la correspondance des tués avant que tout ne fut renvoyé aux familles.

Lors du transfert, par voie ferrée, des cercueils plombés pour Haïphong, des délégations allaient rendre les honneurs à la gare d'Hanoï. Chaque fois que l'un des tués du bataillon faisait partie du convoi, le commandant envoyait un détachement pour lui présenter les armes.

Les bataillons cantonnés à Hanoï assuraient le service à tour de rôle et par conséquent prenaient la garde aux divers organismes militaires.

Nous avions à fournir celle de la Citadelle, du Bureau de Garnison, de l'Etat-Major opérationnel, des villas des offi-

ciers supérieurs, de la Base Aéroportée nord, de la salle de pliage des parachutes, etc., etc.

De tous les postes de police, le plus luxueux était sans aucun doute celui de la résidence du général de Lattre. Il était meublé avec du Lévitan, les ampoules avaient des abat-jour et une salle de bains attenante demeurait à notre disposition.

Le premier jour où le bataillon y prit la garde, je me trouvai désigné pour ce redoutable honneur avec une vingtaine de mes camarades. L'adjudant de compagnie nous amena au magasin et nous fit habiller de neuf des pieds à la tête. Fait unique dans l'armée française, nous touchâmes même du « miror » pour faire briller nos boucles de ceinturons. L'inspection par le commandant de compagnie prit deux bonnes heures. Certains d'entre nous remontèrent cinq ou six fois dans les chambres pour recoudre un insigne légèrement de travers ou changer un lacet marron contre un lacet noir. Chaque détail de notre tenue fut contrôlé vingt fois. Au moment du départ quatre hommes furent désignés pour emporter du cirage, des brosses à chaussures et à habit, des rasoirs. En plus des sentinelles, des inspecteurs en civil, Français et Vietnamiens, déambulaient nuit et jour aux abords de la villa du haut-commissaire.

Le bataillon durant toute une semaine assura la sécurité du général de Lattre. Bien qu'aucun incident désagréable ne fût survenu, le 2ᵉ B.E.P. nous délivra d'un grand poids lorsqu'il prit notre succession. Même la salle de bains ne causa de regrets à personne.

Deux gardes étaient particulièrement pénibles : celle du Tribunal Militaire, parce qu'il arrivait d'assister au jugement d'un camarade, et celle des blessés vietminh, à l'hôpital Lanessan.

Le Tribunal Militaire d'Hanoï était un lieu très fréquenté. Il ne s'embarrassait pas de détails inutiles ; toute faute entraînait généralement six mois de Compagnie Disciplinaire si le délinquant en était à sa première condamnation.

Le Centre disciplinaire du Tonkin se trouvait dans la région de Quang-Yen, au nord d'Haïphong. Là, les condamnés menaient une vie de poste assez dure, mais guère plus

dangereuse que celle des autres unités. Ils étaient seulement un peu plus mal nourris, un peu plus mal équipés, un peu plus mal armés ; officiers et sous-officiers se conduisaient un peu plus brutalement qu'ailleurs. Leurs six mois terminés, les punis rejoignaient Hanoï et retrouvaient place au sein d'un quelconque bataillon. Leur séjour leur donnait droit au port d'un insigne qui figurait une carte d'Indochine avec en surimpression une tête de mort et deux tibias. Ils en étaient généralement très fiers ainsi que des tatouages ramenés de « là-bas ».

La période passée en « Section spéciale » restait acquise, mais le temps de prison préventive à la Citadelle d'Hanoï entraînait une prolongation équivalente, à la fin des 24 mois [1] de séjour réglementaire.

Desprées, muté au bataillon à son retour des S.S. [2] et affecté à la 1re compagnie apprit par le capitaine-major qu'il lui restait 4 mois à effectuer en Indochine. Desprées croyait en avoir terminé. Il prit son pistolet-mitrailleur et se tira une rafale dans la jambe.

Le capitaine-major, alerté, se précipita. Desprées eut la force de murmurer avant de s'évanouir :

— Je l'aurai quand même mon rapatriement !

Un cas revenait fréquemment en jugement : celui de parachutistes qui avaient refusé de sauter en opération.

Il s'en suivit une loi dont on donna lecture, dans tous les bataillons, au rapport quotidien :

« Le refus de saut en opération, devant l'ennemi ou devant les rebelles, sera considéré comme désertion et entraînera de ce fait, la peine de mort. »

Mon bataillon fournit bon nombre de recrues aux sections disciplinaires qui d'ailleurs comptaient une majorité de parachutistes dans leurs rangs.

Barge, par exemple, alla y passer six mois pour avoir, en opération, violé une petite fille. Mais il trouva moyen de faire à nouveau parler de lui ! un beau jour après une absence injustifiable de 48 heures il revint en brandissant triomphalement un fusil-mitrailleur. Il était parti seul et

1. Le séjour des parachutistes et des tabors était fixé à 24 mois. Celui les autres unités à 27 mois.
2. Sections spéciales.

sans arme et raconta qu'il avait réussi à passer pour déserteur auprès d'une compagnie régionale de V.N. Après les avoir mis en confiance, il avait subtilisé cette arme et s'était échappé.

Le lieutenant de la « Section » à qui il raconta son aventure, demeurait sceptique. Mais grâce aux précisions que Barge fournit à profusion, et surtout devant la preuve matérielle de ses dires, le fusil-mitrailleur, l'officier ne put que s'incliner. Barge fut chaudement félicité, nommé première classe au feu et proposé pour une citation. Le lieutenant parla même de remise de peine.

Barge s'installa tranquillement dans sa nouvelle situation de héros.

Quelques jours passèrent, et puis un rapport arriva d'Hanoï où le F.M. avait été transféré. Les Services compétents, après enquête, s'étaient aperçus, qu'en fait, cette arme appartenait à une unité de partisans vietnamiens tenant un poste à quelques kilomètres de Quang-Yen.

Barge se retrouva au « mitard » après avoir reçu une solide tabassée. Il ne fut plus question de nomination ni de citation, mais bel et bien d'une nouvelle condamnation.

A la première occasion, Barge s'évada et disparut à tout jamais. Passa-t-il au Vietminh ? Se fit-il massacrer par la population ? Personne n'entendit plus parler de lui.

La garde aux prisonniers vietminhs blessés, à l'hôpital Lanessan, ne me plaisait pas. Le rôle de geôlier est toujours difficile, mais garder, armes à la main, des blessés y ajoute quelque chose de profondément inhumain. Les Vietminhs étaient installés dans un bâtiment sans étage au milieu de l'hôpital. Il y en avait en permanence une soixantaine. Nous avions interdiction formelle de leur parler. Seuls, les médecins et l'infirmière de service pouvaient pénétrer dans ce bâtiment.

L'infirmière était l'infirmière-chef de l'hôpital ; aucune autre n'avait accepté cette affectation.

Les blessés ennemis recevaient les meilleurs soins, et leur installation ne présentait que peu de différence avec celle des franco-vietnamiens en traitement. Mais des barreaux garnissaient les fenêtres et devant l'unique porte, il y avait toujours une sentinelle mitraillette au poing.

Outre ces activités variées et nombreuses, d'autres tâches, mpondérables, celles-là, nous incombaient parfois.

Seuls, les parachutistes et la Légion fournissaient les pelo-ons d'exécution. Les soldats, désignés en secret, étaient ransportés en camions, à l'aube, au bord du Fleuve Rouge, ù devait avoir lieu l'exécution. On leur recommandait la lus grande discrétion, d'ailleurs le commandant de compa-nie les avait nommés lui-même la veille. Il choisissait les ommes qui en étaient à leur deuxième séjour ou les vieux ilitaires dont l'esprit de discipline garantissait l'obéis-ance.

Les Vietnamiens, condamnés à mort pour trahison, mour-aient bien. La plupart chantaient jusqu'au bout des hymnes évolutionnaires.

Un de mes camarades, qui en tant qu'Alsacien enrégi-enté de force par les Allemands, avait participé à la cam-agne de Russie, me raconta au retour d'une de ces exécu-ons que le condamné, au dernier instant avait simplement it :

— Faites vite et jetez-moi dans le Fleuve Rouge.

Le calme de cet homme qui allait mourir avait tellement npressionné l'Alsacien, qu'il me jura avoir tiré en l'air.

— Pourtant, ajouta-t-il, quand mon unité était devant talingrad, j'ai fauché à la mitrailleuse des dizaines de usses qui montaient à l'assaut de nos lignes sans le moindre emords et sans me rendre compte que je tuais des hom-es.

Je fus une fois amené à commander un groupe de P.M.T. our le désherbage du stade Mangin. Ces P.M.T., des mmes pour la plupart, se montraient enchantés de cette ccasion qui leur permettait de quitter toute une journée ur camp où ils se trouvaient entassés au maximum dans es baraquements sordides avec un sol en ciment sur lequel s dormaient à peine protégés par une natte crasseuse.

Mais pour nous, cette corvée était rien moins que drôle. e 7 heures du matin à 7 heures du soir il fallait surveiller troupeau jacassant qui arrachait, un à un, les brins herbe sur la piste, avec un enthousiasme modéré.

Il faisait une chaleur suffocante et nous devions subir la ntation de la piscine où permissionnaires et civils s'ébat-

taient dans de grands jaillissements d'eau. Nous étions sanglés, tirés, cravatés, en plein soleil.

Le soir nous traversions toute la ville pour reconduire les coolies à leur camp. Les parachutistes avaient fière allure, d'autant plus que les bonnes femmes s'amusaient sournoisement à jeter le désordre dans la file des prisonniers ce qui nous obligeait à courir, suer, hurler et pour finir nous engueuler mutuellement :

— Doucement en tête !
— Fais-les avancer derrière !
— Mets-les colonnes par trois !
— Fais gaffe il y en a une qui traîne !
— Attention pour traverser !
— Grouille un peu !

Les jours d'anniversaire ou de fêtes annamites, nous assurions la sécurité en ville. Cela consistait à faire vingt fois le tour d'Hanoï en camions, escortés par des chars et des half-tracks.

Le 6 février 1951, nous participâmes à une de ces démonstrations. Jusqu'à l'aube notre convoi serpenta le long des berges du Fleuve Rouge, dans le quartier sino-annamite, à travers la Concession. De temps en temps, les véhicules s'arrêtaient dans une ruelle sombre et nous recevions ordre de remplacer nos casques par nos bérets, de retrousser nos manches, de nous tenir debouts au lieu de rester assis, et nous repartions par un autre itinéraire. Les habitants d'Hanoï durent croire que dix bataillons, au moins, patrouillaient dans la ville.

Nous passâmes devant la résidence du général de Lattre qui, comme un brave bourgeois vint sur le pas de la porte nous regarder défiler, tout content de son subterfuge.

La fête du Têt [1] cette année-là se passa sans incident.

A plusieurs reprises la police vietnamienne fit appel à nos services pour la seconder dans des rafles effectuées dans le quartier sino-annamite. Nous entourions un pâté de maisons, un homme tous les trois mètres, tandis que les inspecteurs vietnamiens effectuaient perquisitions et contrôles d'identité.

1. Jour de l'an indochinois.

A l'occasion d'un match de football franco-chinois, qui eut lieu au stade Mangin, deux sections du bataillon rendirent les honneurs et assurèrent le service d'ordre.

Tous les soirs, des patrouilles du bataillon composées de six hommes, d'un sous-officier et d'un officier, effectuaient des rondes en ville avec un 4 × 4. L'heure du couvre-feu était fixée à une heure du matin. Les patrouilles avaient l'ordre de tirer sur tout civil ou militaire qui prendrait la fuite à ses sommations.

Etre arrêté par la patrouille entraînait quinze jours de prison, d'où pour les hommes de troupe, la suppression de la moitié de la solde mensuelle, pour les officiers et sous-officiers celle de la solde à l'air [2]. Chacun essayait donc de s'enfuir lorsqu'apparaissait au loin le pinceau lumineux des phares du Dodge de surveillance.

Lors de mon séjour à l'hôpital de Lanessan, un de mes voisins de lit m'avoua avoir été blessé un soir de cuite par une balle de fusil-mitrailleur. Il essayait de regagner ses cantonnements sur un cyclo-pousse dont il avait assommé le propriétaire. Il vit venir vers lui un camion qui suivait le bord du trottoir au ralenti. Malgré les vapeurs de l'alcool, il identifia aussitôt le véhicule, fit demi-tour et se mit à pédaler de toutes ses forces. Derrière lui, il entendit crier :

— Halte !

Un bruit de moteur qui accélère et plusieurs autres sommations, lui donnèrent des ailes. Il s'apprêtait à disparaître en bifurquant dans une ruelle sombre, lorsque la patrouille avait ouvert le feu.

Faire partie d'une patrouille présentait aussi des dangers certains. Intervenir dans des bagarres de bistros, ramasser des ivrognes ou donner des chasses à l'homme en pleine ville, n'allait pas toujours sans incidents. A Son-Tay, un légionnaire fou blessa cinq hommes qui, alors qu'ils effectuaient une ronde, s'étaient lancés à sa poursuite sur les instances de quelques Vietnamiens terrorisés. Le fou fut lui-même abattu après une résistance acharnée.

Dans tous les cinémas d'Hanoï, à l'entr'acte, entre deux réclames de commerçants chinois, apparaissait sur l'écran

2. Prime de saut perçue uniquement par les parachutistes.

une annonce publicitaire discrète des laboratoires de l'Armée : « Donner du sang, c'est aussi combattre ! »

Peu après notre arrivée en Indochine une note de service nous apprit que les volontaires, qui voudraient donner du sang, seraient conduits en camion à l'annexe de l'hôpital Lanessan s'occupant de recueillir le précieux liquide. Devant le peu d'inscriptions reçues, le commandant de compagnie décida de nous y amener tous. Mal lui en prit car, arrivés en laboratoire, il n'y eut que quelques hommes pour se décider, malgré l'exemple des officiers qui les premiers se laissèrent saigner.

Une ravissante infirmière nous fut déléguée. Elle arriva, tout sourire en vitrine et se mit à nous improviser un petit discours bien tourné.

Puis elle s'adressa à l'homme le plus proche d'elle :

— Allez ! Venez ! Vous avez peur ?

Le garçon la fixa une seconde d'un œil torve, puis lâcha :

— J' peux pas, j'ai une chaude-pisse !

La gentille infirmière n'insista pas davantage et regagna ses seringues.

Cette expérience fut concluante, on laissa désormais chacun libre de se rendre à l'O.R.T. lorsque bon lui semblerait.

Bientôt les volontaires furent nombreux, à tel point même que notre unité se classa première à l'un des concours mensuels organisé entre les donneurs.

Le service était remarquablement organisé. On attendait peu. Un verre de cognac tendu par une douce main féminine ramenait les couleurs sur les joues de ceux qui flanchaient au cours de la transfusion et pour nous récompenser un casse-croûte généreux nous attendait dans une pièce attenante transformée en milk-bar. De plus, une sorte de loterie permettait de gagner un paquet de cigarettes américaines ou une place de cinéma gratuite.

Même lorsque nous étions consignés, nous étions autorisés à aller donner du sang ; pour quelques minutes désagréables, on avait toute une matinée de liberté. Les militaires en prison à la Citadelle, pouvaient également venir. Têtes tondues, escortés par des Sénégalais en armes, ils comptaient parmi les plus fidèles clients de l'O.R.T.

La dose de sang perçue sur chaque homme était de 150 cc., mais certains donnaient 300 cc. en une seule séance.

Il était interdit de venir plus d'une fois tous les quinze jours.

Soldats, mais aussi gardes-chiourme, policiers, exécuteurs des Hautes-Œuvres, croque-morts, polichinelles, figurants pour représentations à grand spectacle, notre éducation militaire était des plus complète.

De remises de décorations en défilés, de gardes en patrouilles, d'enterrements en prises de sang, le temps se laissait ronger jour après jour.

On en oubliait le lourd manteau de chaleur humide qui nous écrasait sur nos lits, le spleen insidieux qui pousse au foyer ou au mess boire « perroquet » sur « perroquet ». « tomate » sur « tomate », le courrier qui n'arrive pas. les dartres annamites, la gueule de l'adjudant.

Après tout, que pouvait-on demander de mieux !

De Vénus a Mercure

Outre les hôpitaux et infirmeries, chaque bataillon possédait son propre service sanitaire. Il se composait d'un officier-médecin et d'une quinzaine d'infirmiers.

Le nôtre s'était installé dans une villa à cent mètres du Séminaire. Il avait pour tâche de veiller à la santé des hommes du bataillon. Il évacuait les malades sur l'hôpital Lanessan et l'infirmerie de la B.A.P.N., désignait les hommes dont l'état de santé nécessitait un repos plus ou moins prolongé dans les centres de repos de Vat-Chay et de Do-Son au Tonkin, de Dallat en Cochinchine, centralisait les résultats d'analyses demandées aux laboratoires de l'armée.

Nous eûmes successivement trois médecins au bataillon.

Le premier était un lieutenant dont la nomination de capitaine approchait. Il était, paraît-il, d'origine juive-allemande, et certains lui en tenaient grief. Pourtant, plein de bon sens et possédant un diagnostic infaillible, il fut, de loin, le meilleur des trois.

Son départ en France, après une mauvaise fracture à Phu-Lo en avril 1951. priva le bataillon d'un de ses meil-

leurs éléments. Nous restâmes quelques semaines sans toubib et puis un jour, le commandant Gageloup fit son apparition. Vieux soldat qui avait à son actif, vingt ans passés aux colonies, il marchait au cognac et ne craignait personne. On pouvait toujours aller le trouver pour lui expliquer que quinze jours de repos seraient les bienvenus, il n'hésitait pas à vous les accorder.

Peu après ma sortie de l'hôpital, après l'opération de Van Dinh, j'allai exposer au commandant-toubib que ma jambe blessée me faisait souffrir fréquemment et que des crampes en entravaient le fonctionnement normal.

Le commandant me donna une fiche d'examen pour le service chirurgical de l'hôpital Lanessan, Là, on me mesura les jambes avec soin à l'aide d'un mètre ruban, on me tripota les cuisses, on me planta des aiguilles dans la plante des pieds. Le chirurgien avoua enfin qu'il ne comprenait pas ce que je pouvais avoir. Sur mon papier d'examen la mention « à ménager » fut inscrite.

Nanti de ce précieux diagnostic, je retournai le lendemain matin voir le commandant Gageloup qui nota sur le cahier de visite « Deux mois exempt de saut ». Je lui fis remarquer que, depuis ma blessure, j'avais effectué trois descentes en parachute.

Il me regarda avec étonnement et incompréhension :

— Que voulez-vous ! il faut bien que je mette quelque chose, mais sautez si vous en avez envie !

Au cours de la marche de Nam-Duong à Truc-Lam, en Annam, le commandant-médecin Gageloup, ayant bu plus de cognac que son âge et le soleil à 60° n'en eussent toléré, tomba, raide, sur la route. Une jeep, appelée en hâte, le ramena jusqu'au prochain poste. Un autre médecin fut nommé par la B.A.P.S.[1] et nous rejoignit à Hué par avion. C'était un jeune lieutenant arrivé de France depuis peu.

Le commandant fut pourtant maintenu au bataillon, et après avoir rejoint Hanoï, il s'occupa des hommes restés en base arrière.

A notre retour au Tonkin, passionné du jeu de boules, il exempta certains de ses infirmiers — qui partageaient son

1. Base aéroportée Sud.

amour pour ce sport — de la corvée ennuyeuse des opérations. Ainsi, entre deux « tomates », des parties acharnées de pétanque se déroulaient-elles derrière l'infirmerie.

Evidemment il ne s'agissait pas d'aller déranger les joueurs en plein effort ni de troubler une partie acharnée pour des coliques ou des égratignures.

Lors de la formation du bataillon, le médecin ne découvrit que quelques rares hommes qui possédaient déjà des diplômes d'infirmier ou des connaissances médicales. Il fit appel aux commandants de compagnie. Ceux-ci trièrent soigneusement les quatre ou cinq hommes de leur unité trop bêtes pour être radios, chauffeurs ou combattants moyens, trop faibles physiquement pour porter des munitions ou des obus de mortier.

L'infirmerie se trouva ainsi constituée.

En Indochine, et plus particulièrement en opération, les infirmiers se trimballaient avec une musette contenant quelques cachets de paludrine, une bouteille de mercurochrome, une seringue, de la morphine et quelques pansements individuels. Ils n'étaient réellement utiles qu'au cours des accrochages pour aller chercher les blessés. En effet, rien n'est plus démoralisant en plein combat que d'avoir à ses côtés un camarade touché qui se plaint, geint, crie ou appelle sa mère.

Certains officiers donnaient même ce conseil pour les combats de nuit :

— Lorsqu'un blessé ne peut retenir ses gémissements, et qu'il est impossible de l'évacuer vers l'arrière, il vaut mieux l'assommer pour que la panique ne risque pas de gagner les autres.

Mais dès qu'il était question de se faire soigner en opération, il valait mieux, s'il s'agissait de choses peu graves, se débrouiller seul. Autrement on devait s'adresser directement au toubib qui vous faisait évacuer sur Hanoï.

Un cas échappait à cette loi, les maladies vénériennes. Après nos virées à Hanoï, il était prudent de se munir avant de partir en brousse, de cinq grammes de streptomycine. A la moindre alerte, l'infirmier contacté vous faisait discrètement les piqûres utiles. Ce qui évitait ennuis et punitions.

Généralement, les infirmiers étaient impitoyables avec les coolies qui nous accompagnaient en opération.

Une fois, l'un d'entre eux vint montrer son bras, traversé d'une balle, au poste de première urgence. Un infirmier lui versa une bouteille de « mosticol » sur le bras et le renvoya sans le moindre pansement.

La dysenterie et le paludisme sont des maladies trop connues pour qu'il soit nécessaire de s'y attarder. De nombreux ennuis, moins graves mais tout aussi désagréables, étaient nos compagnons fidèles. La chaleur et l'humidité donnaient naissance aux dartres annamites, à la bourbouille, au mal du buffle, à la furonculose.

Les « dartres annamites » venaient du frottement continuel de l'étoffe humide contre la peau trempée de sueur. Rapidement infecté, cela formait sur tout le corps de véritables taches de pourriture qui résistaient à tous les traitements.

La « bourbouille » faisait surgir sur tout le corps des milliers de minuscules petits boutons rouges qui, mélangés à la sueur, créaient des démangeaisons insupportables.

Le « mal du buffle » apparaissait uniquement entre les orteils où se formaient des plaies blanchâtres qui suppuraient sans discontinuer.

Comme nous mangions fréquemment du porc plus ou moins cuit, le ver solitaire se développait dans de nombreux ventres.

Mais je crois que les plus désagréables des habitants internes que nous avions à supporter étaient les ascaris qui provenaient de l'absorption de viandes contaminées. On s'apercevait généralement de leur présence après avoir bu beaucoup d'alcool. Un brusque désir de vomir, et hop ! un ascaris rosâtre de quinze centimètres de long vous sortait par la bouche.

Après un traitement énergique, le paquet vous lâchait, par un autre orifice cette fois. Il se composait de quinze à vingt ascaris, qui ressemblaient à de gros vers de terre blancs.

Dans les cous fleurissaient les furoncles, les mains se couvraient de verrues. Le trachôme collait les paupières de croûtes jaunâtres.

Une épidémie de cette maladie des yeux, qui mal soignée, peut rendre aveugle, sévit avec tant de force dans un bataillon parachutiste voisin, qu'il dut être « consigné sanitaire » durant deux mois.

Les maladies vénériennes étaient aussi fréquentes qu'en France le rhume de cerveau. La perspective toujours possible d'en être la prochaine victime nous obligeait à de soigneuses inspections matinales qui ne manquaient pas, multipliées par dix ou douze bonshommes, d'un certain humour.

Une chambrée au réveil offrait un spectacle des plus variés. Un type, pantalon aux chevilles, derrière à l'air, attendait que les seringues aient fini de bouillir sur un petit réchaud à méta.

Un autre, muni d'une baguette au bout de laquelle était icelé un tampon de coton hydrophile trempé dans du nercurochrome, et d'une glace de poche, tentait, par de savantes contorsions, de peinturlurer en rouge ses parties es plus intimes rongées de dartres annamites.

Plus loin, c'étaient des pansements tachés d'humeur et des ongles noirs de crasse qui râclaient précautionneusement des croûtes douteuses, sous la surveillance de deux yeux brillants d'attention.

Une voix criait :

— Merde ! Cette fois-ci j'ai la goutte coloniale !

Une autre affirmait :

— Je vais ce matin à l'Institut Pasteur. Je crois que 'ai un chancre ! Pourvu que je n'aie pas gagné le gros ot.

On apprenait en même temps que la dernière recrue de otre B.M.C., « Le Pigalle », qui y vendait ses charmes epuis une semaine, avait été reconnue syphilitique au derier degré par le toubib. Ses soixante clients étaient consinés sanitaires et mis en observation.

Mercur avait passé la nuit à dégueuler du sang. Le nom e « choléra » se murmurait de bouche à oreille.

Les maladies de foie et plus particulièrement les jauisses remplissaient les services de l'Infirmerie de la .A.P.N.

Pirrat était mort d'une crise de paludisme pernicieux.

Le sergent-chef Bléraud avait succombé à une crise cardiaque alors qu'il prenait sa douche.

Les hommes arrivés de France en mauvais état de santé étaient les premières victimes. Il y en avait qui avaient passé avant leur engagement des séjours dans des asiles d'aliénés. Ils ne résistaient pas longtemps au soleil et aux beuveries. D'autres, soignaient des maladies vénériennes depuis plus de trois ans.

Fréquet était arrivé les ganglions calcinés par l'alcool.

Bunet s'était engagé dans les parachutistes malgré une rotule en argent qui était passée inaperçue au cours des nombreuses visites qu'il avait dû subir.

La chaleur causait des ravages tant dans nos rangs que dans ceux de nos Vietnamiens. Le 10 août 1951, au cours d'une marche d'une dizaine de kilomètres en plein midi, à partir de La Thinh, plus de cinquante hommes, victimes du soleil, s'évanouirent sur le bord de la route. L'état d'une dizaine d'entre eux nécessita leur hospitalisation. Trois gardèrent des traces de cette journée.

Le 7 juin 1952, devant le village de Boi-Ké, fortement tenu par des éléments V.M., nous passâmes la journée entière en position, sur les digues avoisinantes. Une centaine de coups de chaleur fut enregistrée. Trente-cinq hommes de troupes et officiers durent être évacués pour insolation. Le toubib qui, par curiosité, avait relevé la température, avait noté 67° au soleil pour 55° à l'ombre. Les mêmes brancards tâchés de boue et de sang servaient indifféremment aux blessés et aux malades. Nous ne savions plus où nous en étions.

Inutile de dire que Boi-Khé se défendit jusqu'au soir, et que, pendant la nuit, les Viets réussirent à évacuer le village.

Mais tous ces ennuis ne représentaient à nos yeux que les servitudes quotidiennes. Au bout de six mois, personne n'y prenait plus garde. Chacun traînait ses pourritures avec philosophie, sans s'en faire outre mesure. Nous acceptions facilement l'augure d'un traitement à l'hôpital ou d'un séjour dans un centre de repos. Là, au moins, nous serions tranquilles quelque temps.

Quant aux maladies vénériennes, on finissait par en être

fier, faute de mieux. Celui qui pouvait se vanter de plusieurs blennorragies, quelques chancres en tous genres, et autres glorieuses blessures de l'amour, en tirait un grand prestige.

Les hémorroïdes, les rhumatismes et le scorbut étaient bien moins prisés.

Heureusement, l'Indochine nous réservait quelques compensations.

Aux abords immédiats du Séminaire se dressait une sorte de marché perpétuel où les spécialités locales étaient offertes à la bourse des militaires, en même temps que tous les objets utiles dont ils pouvaient avoir besoin.

Dans une odeur de graillon, de nuoc-mam, de saucisses de chien frites, parmi les flaques d'eau et les « nghos » couverts de plaies, se vendaient allègrement des articles de papeterie, de toilette, de mercerie, des soupes chinoises, des régimes de bananes, des ananas prêts à être consommés, des tiges de canne à sucre. De temps à autre passait une femme se dandinant sous le poids d'un balancier chargé d'excréments. En effet, les maraîchers et fleuristes du coin envoyaient vidanger nos latrines. Cet engrais humain aidait à la culture des salades et autres légumes que nous dégustions quotidiennement à l'ordinaire. Quant aux fleurs, qui conservaient néanmoins un parfum délectable, des enfants allaient les vendre au coin des rues d'Hanoï.

Les vendeuses de limonade et de bière servaient en ricanant, dans des verres sur lesquels se dessinaient des doigts sales et des bouches graisseuses, un liquide tiède baptisé suivant le désir du consommateur. Aux plaisanteries des soldats, elles répondaient par des rires aigus qui découvraient des dents laquées de noir, et terminaient leurs gloussements par de longs crachats rougis de bétel.

Ce marché était le lieu continuel d'altercations et de batailles entre commerçants et militaires. Certaines se terminaient dans le sang.

Un parachutiste du 2me B.P.C., après avoir tué d'une balle de colt une vieille marchande de crêpes de riz, essaya de déserter au volant d'un G.M.C. volé au garage. Il parvint jusqu'à Xuan-Maï, dernier poste maintenu sur la R.C. 6 après la retraite de Hao-Binh. Mais là, la garnison avait été

prévenue par radio. Le déserteur vint percuter avec son véhicule contre une barricade dressée à la hâte. Malgré sa résistance, qui dura plusieurs heures, il fut finalement repris, après avoir été blessé, et il regagna Hanoï sous bonne escorte.

Au sortir du Séminaire, s'étendaient de part et d'autre de la route des mares couvertes d'herbes aquatiques sur lesquelles évoluaient de fragiles barques en bambou. Puis c'était la « rue du Séminaire », bordée de petites boutiques vietnamiennes, bistros, blanchisseries, horlogeries, bazars, bordels, etc...

Les bistros dominaient par le nombre. Après deux ou trois visites il était possible de s'y faire ouvrir un compte et de consommer à crédit. La plupart d'entre nous avaient ainsi un point d'attache auquel ils demeuraient fidèles. Pour cent piastres, s'ouvrait en outre la possibilité de passer la nuit avec la serveuse. A la fin du mois, le patron ou la patronne arrivait au Séminaire, serrant sous leur bras un cahier d'écolier couvert de chiffres : le livre des crédits qui n'avaient pas été honorés.

Certaines de ces notes étaient signées des noms les plus connus du cinéma et de la littérature : Jean Marais, Luis Mariano et Peter Cheney avaient, en général, les notes les plus chargées.

Mais d'autres poussaient la plaisanterie jusqu'à faire porter au compte d'officiers du bataillon ou de nos respectés colonels un nombre incalculable de beefsteaks de buffle-pommes frites arrosés de litres de vin rouge.

Il faut croire que, malgré les impayés, les commerçants finissaient par s'y retrouver, car nous n'avions qu'à passer pour le nouveau mois, chez le concurrent le plus proche pour y trouver la même compréhension.

Inutile de préciser que ces tavernes étaient le dieu de fréquentes bagarres et d'explications sanglantes, la plupart du temps entre Nord-Africains et parachutistes.

Si les jours de solde nous arrivions à surmonter la triple embûche du marché indigène, du mess des sous-officiers et de la rue du Séminaire, nos soirées à Hanoï se déroulaient selon un ordre immuable.

Après être allé boire un apéritif symbolique à la Taverne

Royale, dont la terrasse, à l'angle de la rue Paul-Bert et face au Petit Lac, concentrait la clientèle des derniers Européens d'Hanoï, et celle des officiers, on allait manger à bon compte une soupe chinoise et un plat français chez le Chinois de la place Neret. Les jours de grands fastes, on dînait plus volontiers à la « Méditerranée » ou dans tout autre restaurant de même catégorie, où tous les plats étaient européens, et où il était possible d'avoir une bouteille de soi-disant Bourgogne, rafraîchi — à l'encontre de toutes les lois gastronomiques — par de nombreux cubes de glace.

Les restaurants annamites ou chinois ne recevaient que rarement notre clientèle. Les crabes compliqués, les ailerons de requins gélatineux, et la soupe aux nids d'hirondelle, une fois notre curiosité satisfaite, ne conservaient que notre méfiance et le souvenir de lueurs ironiques dans l'œil bistré et oblique des serveurs. Le seul plat indigène que nous consommions couramment était la soupe chinoise : dans une caïpat de porcelaine blanche ornée de dragons crachant le feu, des morceaux de bœuf, de poulets, de poissons, ou des crevettes, nageaient dans un bouillon léger. De longues nouilles en pâte de riz, assuraient le côté substantiel de la mixture. Avec beaucoup de poivre rouge, de potage Maggi et de nuoc-mam, sauce brune obtenue par la fermentation de poissons non vidés dans du vinaigre de riz, la soupe chinoise devenait un mets délectable qui avait en outre l'avantage de ne coûter que 5 à 10 piastres.

Le dîner achevé, le rite de nos soirées à Hanoï exigeait le cinéma.

Après avoir assisté à la séance dans une demi-béatitude due aux premières vapeurs d'une ivresse naissante, nous commencions la tournée des bars et des boîtes de nuit.

J'avais mes habitudes à proximité de la rue Paul-Bert, dans un bar appelé le Tchong-King. Il était tenu par un énorme Européen visqueux et obséquieux auquel chaque nouvelle année passée à Hanoï, ajoutait dix centimètres de tour de taille. Il descendait de temps à autre dans la salle et, aux heures désertes, offrait généreusement une tournée générale aux deux ou trois consommateurs qui, écrasés au bar par la chaleur ou l'ivresse, attendaient Dieu sait quoi, chassant de temps à autre d'un geste lassé de la main

les innombrables gosses déguenillés et crasseux, cireurs de bottes, marchands de cigarettes ou d'objets pieux. Mais le reste du temps, trois sœurs vietnamiennes s'occupaient du service. La cadette était jolie avec son petit visage jaune et frippé où deux immenses yeux bruns coulaient des œillades brillantes. Toutes les trois étaient vêtues et coiffées à l'européenne et parlaient couramment le français. Elles écoutaient volontiers nos plaisanteries et nos crises de philosophie alcoolique ne les troublaient pas.

La salle du bar était assez vaste, peinte en bleu ciel. Trois ventilateurs balayaient l'air chaud du lent tournoiement de leurs pales en ailes de libellule. Un pick-up dévidait de lointaines chansons de France. Autour des petites tables basses, des fauteuils profonds accueillaient nos idées sombres et nos désirs d'ailleurs.

Puis la cadette des trois sœurs épousa un sergent français des commandos d'intervalles, et le Tchong-King perdit du même coup son principal attrait. Je regrettai par la suite d'y avoir laissé, un soir de générosité, mon insigne de bataillon pour la collection que les jeunes filles avaient constituée sur un coussin cloué au mur entre les rangées de bouteilles qui dominaient le bar.

Au sortir du Tchong-King, nous décidions d'aller danser. Les deux boîtes de nuit chics d'Hanoï se trouvaient également à proximité du Petit Lac, cœur de la ville. Elles étaient surtout fréquentées par des civils aux visages d'aventuriers vêtus de pantalons de gabardine de couleurs tendres et de chemises tahitiennes couvertes de dessins bariolés et criards et d'officiers en uniforme ou en complets blancs.

Il n'était pas rare d'y rencontrer l'un de nos généraux, escorté d'une métisse longue, fine et ravissante qui était sa maîtresse en titre. Elle avait, disait-on, rendu les mêmes services au général japonais qui avait commandé la place d'Hanoï de 1941 à 1945.

On nous tolérait à peine dans ces lieux. Le prix exhorbitant des consommations finissait d'ailleurs toujours par nous en chasser.

Leur principal attrait était constitué par les taxi-girls. Entraîneuses locales, elles se louaient à l'heure aux consom-

maîeurs. L'une d'entre elles s'occupait de leurs intérêts. Elle venait s'inquiéter du nombre de danseuses demandé, les accompagnait jusqu'à votre table, et faisait payer une heure d'avance.

Les taxi-girls s'asseyaient sagement, leurs corps graciles et minces soulignés par de longues robes collantes, au petit col montant, fendues de chaque côté jusqu'à la naissance du genou, et gardaient leur visage de safran dans une impassibilité condescendante jusqu'à ce que l'heure écoulée, leur capitaine vint les chercher si on ne renouvelait pas la location.

Au moment de l'addition, on s'apercevait qu'elles avaient demandé les consommations les plus chères. Il ne restait de leur passage que quelques mégots tachés de rouge à lèvres, dans les cendriers. Nous abandonnions sans regret ces statues impassibles à d'autres hommes plus sentimentaux ou plus en fonds, et nous partions vers des plaisirs moins chastes.

Les dancings généralement fréquentés par la troupe avaient un côté « rue de Lappe » des bonnes années, qui n'avait rien pour nous déplaire. Les seuls pantalons à pieds d'éléphant étaient ceux des marins en bordée. Quant aux hétaïres de ces lieux, elles ne portaient pas d'accroche-cœurs collés à la gomina, mais leurs longs cheveux noirs tirés en chignon sur la nuque accentuaient encore l'exotisme de leur visage, où les pommettes semblaient plus hautes, les yeux plus bridés.

Pour danser, on se munissait à la caisse d'un carnet de dix bons à cinq piastres. A la fin de la rumba ou du tango, votre danseuse vous tendait la main et vous lui donniez un petit ticket jaune.

Les tenanciers de ces bouges défendaient leurs intérêts à grand renfort d'horions. Quand ils ne pouvaient arriver à bout d'une bagarre ou d'une bande de clients ivres, ils téléphonaient à la Prévôté, qui mettait rapidement de l'ordre à coups de matraque.

Les patrons de l' « Hôtel de Paris » qui, derrière la gare d'Hanoï, offrait trois musiciens, six mètres carrés de plancher et des banquettes en velours mité autour de tables tellement lourdes qu'elles ne risquaient pas de voler à travers la salle à la moindre altercation, étaient un couple

formé d'une ancienne A.F.A.T. et d'un adjudant de la Légion en fin de contrat.

Je vis un jour un légionnaire saoul venir tourner autour des jupes de la patronne, en l'absence de son mari.

La femme sortit brusquement un revolver de son tiroir-caisse et le braqua sur l'estomac du légionnaire. Puis d'une voix cassée elle appela son mari :

— Viens voir ! Y'a un monsieur qui veut te voir !

Le tenancier, qui atteignait deux mètres, surgit de l'arrière-boutique.

Le légionnaire ahuri sentit un poing venir s'écraser sur son visage. Il s'étala de tout son long entre les jambes des danseurs. Il se releva, crachant ses dents, et préféra gagner la sortie. Mais il attendit à l'extérieur l'heure du couvre-feu et la fermeture de l'Hôtel de Paris. Au moment où les consommateurs prenaient place dans des cyclo-pousses pour rouler vers de nouvelles agapes, ils s'approcha de chacun à tour de rôle en titubant, la gueule barbouillée de sang. Son képi blanc à la main, drapé dans sa dignité d'ivrogne, il interrogeait d'une voix pâteuse :

— Pardon, monsieur ? n'auriez-vous pas une grenade à me prêter que je fasse sauter cette saloperie de baraque ?

Les cyclo-pousses démarraient dans toutes les directions sur l'asphalte qui brillait de pluie, sous l'éclat des réverbères. Le légionnaire restait seul, planté devant le dancing où les lumières s'étaient éteintes une à une. Il pleurait à présent :

— Une grenade ! Une toute petite grenade !

Il était minuit. l'heure des décisions arrivait : ou rentrer sagement au Séminaire, ou finir la nuit dans les bras d'une fille au risque de rencontrer une patrouille durant les recherches d'une « maison » accueillante.

Les deux B.M.C. de la garnison d'Hanoï s'appelaient l' « Hôtel de la Gare » et la « Madelon ». Ils étaient tous les deux aussi tristes, et leur côté militaire et officiel gardait quelque chose de pénible et de rébarbatif. A la Madelon, un soir de cafard, un légionnaire se suicida. Alors qu'il faisait l'amour, il glissa une grenade dégoupillée entre son ventre et celui de la fille...

Nous préférions courir les petits bordels et hôtels lou-

ches du quartier sino-annamite, ou nous faire raccoler par des courtisanes vêtues de soieries aux tons vifs, qui patrouillaient en cyclo-pousse dans les rues désertées de la ville à l'approche du couvre-feu.

A cinq heures du matin, la bouche amère, la jambe molle, l'estomac brouillé par des nausées d'alcool de mauvaise qualité, nous regagnions nos cantonnements. Nous nous glissions dans nos sacs de couchage après avoir pris une douche glacée pour tenter, mais en vain, de nous libérer de la gangue gluante de cette nuit de « plaisir ».

Dix jours d'inquiétude s'en suivaient durant lesquels nous consultions tous les matins notre « virilité » avec angoisse.

Trois, six, neuf jours ! Fausse alerte ! Nous reprenions la route des sensations amères et des extases lugubres.

Le besoin de tendresse, le désir d'une présence féminine, poussait même certains à tomber amoureux de petites prostituées. Ils les sortaient des « maisons », et les installaient grâce à leur délégation de soldes qu'ils faisaient revenir de France. Ces filles restaient fidèles jusqu'au prochain départ en opération de leur amoureux, puis elles reprenaient leurs anciennes occupations, à leur compte cette fois.

Dans la rue du Séminaire, des femmes offraient gratuitement leurs charmes. Elles étaient contaminées au dernier degré et utilisaient ce moyen de « Résistance », le plus vieux du monde sans doute.

Une note de service nous mit en garde contre certaines marques de cigarettes. Fabriquées dans les manufactures de Saïgon, elles étaient truffées de détonateurs. On s'en aperçut lorsque le Service Social en distribua plusieurs paquets dans les hôpitaux. Les accidents furent nombreux.

Les histoires d'homosexualité, vieille légende de l'Ancienne Coloniale, étaient peu fréquentes au bataillon.

En deux ans de séjour, je n'ai jamais entendu parler d'un fait de ce genre entre Européens. Par contre, de nombreux parachutistes avaient des amitiés particulières avec des tirailleurs vietnamiens ou avec des boys.

Dans le poste de la C.I.T.A.P.I. [1] où se trouvaient en

1. Centre d'Instruction des Troupes Aéroportées d'Indochine.

permanence près de deux milles Vietnamiens, pour une vingtaine d'Européens, l'homosexualité était reconnue et plusieurs Européens vivaient pratiquement en concubinage avec des autochtones. Il en résultait de continuels drames de la jalousie et de la passion. Le poste de la C.I.T.A.P.I. se trouvait à une dizaine de kilomètres d'Hanoï, et était dénué de toutes distractions sauf l'alcool.

Quant à l'opium, très peu d'entre nous s'adonnaient à cette forme d'art, et ceci pour la bonne raison que nos absences longues et fréquentes en empêchaient toute pratique suivie.

De temps à autre, un camion de cinéma venait nous projeter un film vieux de dix ans dans la cour du Séminaire.

La piscine, interdite à tous ceux qui n'offraient pas une peau nette de toute souillure, nous était pratiquement fermée car nous traînions toujours des plaies plus ou moins nettes auréolées de mercurochrome.

A partir du grade de caporal-chef, nous pouvions tuer nos heures creuses aux mess des sous-officiers. En deux ans, on ne trouva pas moyen d'ouvrir un foyer du soldat.

Ecrire à nos familles, jouer aux cartes ou nous battre avec des « capotes anglaises » gonflées d'eau, demeuraient nos seuls dérivatifs lorsque nous n'avions plus d'argent.

Les jours de fête étaient particulièrement pénibles. Pour Noël 1951, nous étions en alerte depuis plusieurs jours et consignés au Séminaire. Les réjouissances commencèrent par une messe de minuit, dite à 8 heures du soir sous l'auvent de la cour d'honneur.

Un repas « amélioré » fut servi à la troupe. Au mess des sous-officiers, le réveillon composé d'une assiette anglaise et de salade nous coûta 150 piastres à chacun, vu le déficit dans lequel le lieutenant Arbace avait laissé la caisse.

Jusqu'à une heure du matin, *Minuit Chrétien* alterna avec *Les artilleurs de Metz* et *Les c... de mon grand-père.*

Pendant ce temps, la troupe tirait des coups de fusils par les fenêtres. De la terrasse du bâtiment principal des fusées parachutes descendaient mollement dans la cour où explosaient des grenades.

On arrêta de justesse un tireur au mortier de 60 qui avait

mis sa pièce en batterie et voulait envoyer quelques obus en direction d'Hanoï.

Des hommes saouls vomissaient dans tous les couloirs. La garde, ivre également, n'intervenait plus. Les officiers débordés et eux aussi sous le coup de libations bacchiques, essayaient sans succès de ramener un peu d'ordre. Il y eut deux tentatives de suicide cette nuit-là.

Où étaient la bouteille de champagne par homme, le colis individuel offert par l'armée, les tonnes de jeux achetés avec les centaines de milliers de piastres qu'avaient rapportées tant en France qu'en Indochine les tombolas, soirées de gala, quêtes, souscriptions pour le « Noël du Combattant d'Extrême-Orient » ? Il n'en fut jamais question pour nous. Peut-être n'étions-nous pas considérés comme combattants ?

Le chef de bataillon nous ayant fait payer notre solde le 24 décembre, nous achetâmes à boire. Nos habituels jouets, nos armes, qui ne devaient rien au Père Noël, nous servirent à saluer ce jour de paix et de joie universelle.

Philippe Arnoux de Pirey.

Benno Sarel.

COMBATS OUVRIERS SUR L'AVENUE STALINE

Introduction aux événements d'Allemagne orientale.

Les événements d'Allemagne orientale sont encore peu connus. L'on sait que les ouvriers se sont donné des comités de grève, qu'ils ont occupé les usines, que, d'autre part, ont suivi la révolte des éléments non ouvriers — paysans, petits bourgeois; voire des réactionnaires ou des anciens nazis — Mais quelle a été au juste l'importance de ces éléments? Surtout, quelle a été l'action des comités de grève, quels mobiles, quelle idéologie animaient les ouvriers et les organes qu'ils avaient fait surgir? Autant de questions auxquelles il faudra répondre pour camper vraiment ce que la *Neues Deutschland*[1] appelle « les journées de juin » ou « la révolte de juin ». Sans doute, pourra-t-on le faire mieux d'ici quelques semaines lorsqu'un plus grand nombre de témoignages aura été recueilli.

Il est toutefois possible dès aujourd'hui de savoir ce que sont les ouvriers qui ont commencé la révolte.

La correspondante berlinoise de *l'Humanité*, comme tous les correspondants occidentaux, transmettait à son journal le soir du 16 juin qu' « un cortège des ouvriers du bâtiment s'est déroulé dans le calme... » (*L'Humanité* du 17 juin 1953.) Elle ajoutait que des agents occidentaux avaient inutilement essayé de provoquer des désordres. Le lendemain elle réinterprétait l'événement : (les désordres) « ont commencé par une manifestation provoquée par des agents de Berlin-Ouest qui utilisèrent le mécontentement qui existait parmi les gars du bâtiment... ». Pour M. Pierre Courtade, lui, il n'y avait pas d'ouvriers dans les manifestations de Berlin-Est : c'étaient des bandes nazies. (*L'Humanité* du 18 juin.) Cependant que la *Neues Deutschland* du 19 juin écrivait : « Une

1. Organe central du Parti socialiste unifié (S.E.D.).

grande partie de la classe ouvrière s'est laissé prendre au piège des provocateurs. » Quant à l'*Aurore* et aux autres journaux de droite, traditionnellement anti-ouvriers, comme par miracle, ils trouvent un ton pathétique pour célébrer les « colonnes de prolétaires berlinois... ».

***

Nous voulons étudier en ce moment la genèse de la révolte en prenant comme exemple les chantiers de bâtiment où elle a commencé. A partir de cet exemple nous tenterons de jeter quelque lumière sur l'ensemble du monde ouvrier d'Allemagne orientale, nous réservant d'y revenir de manière plus systématique.

La Stalinallee — l'avenue Staline — anciennement Frankfurterallee, était avant guerre une opulente avenue commerciale : en 1945 il n'en restait rien. A partir de 1949 on commence la reconstruction. Mais la véritable Stalinallee naît début 1952 : les chantiers se touchent sur 4 kilomètres de long; dans toutes les rues adjacentes des équipes d'ouvriers des usines, volontaires en principe, déblaient les ruines; l'hiver on travaille à la lumière des torches électriques. La Stalinallee est la fierté du régime; on en a fait le centre de la vie de Berlin-est et, en un sens, du pays : presse et radio, écrivains et compositeurs l'ont adoptée comme thème favori. Des équipes d'agitateurs du parti y viennent, autour d'eux se forment des groupes de discussion, avec les passants, les ouvriers du bâtiment, ceux qui déblaient : les attroupements animés ont toujours été courants Stalinallee.

Les manifestations du 16 et 17 juin se placent dans un cadre précis. En juillet 1952 la conférence du parti adopte la politique découlant du réarmement annoncé officiellement : une politique dure, spartiate où les fabrications non productives seront accrues énormément, au moment même où des forces jeunes sont retirées de la production. Dans son rapport, au retour du 19e Congrès du parti bolchevique, Walter Ulbricht précise cette politique : économies sévères, productivité accrue, révision des normes (N. D. du 23 novembre 1952). Désormais le thème revient quotidiennement : les normes en vigueur ne correspondent pas au niveau technique atteint; elles sont dépassées trop facilement.

Le 18 janvier 1953 le ministre de l'industrie lourde, Selbmann, publie un important article dans l'organe central du parti. Il y

reprend le thème des économies et des normes nouvelles. Il cite en exemple les spécialistes soviétiques présents en Allemagne Orientale. Il préconise avec force l'application des méthodes soviétiques de travail qui consistent surtout en une augmentation des cadences et de la durée du travail [1]. Des semaines durant l'article est discuté dans la presse, dans les assemblées syndicales.

Des relèvements de normes, annoncées comme volontaires, ont lieu dès le début de l'année. Mais ce mouvement prend de l'ampleur à partir du 1er avril lorsque le brigadier Ehrig du combinat de Mansfeld (mines de cuivre et usines) relève les normes de sa brigade de 10 %. On donne une large publicité à son geste et son exemple est suivi. Désormais les journaux annoncent sur des colonnes entières des relèvements volontaires de normes, comme aussi l'adoption des méthodes soviétiques de travail.

Dans le bâtiment la situation est en même temps meilleure et plus tendue qu'ailleurs. Les ouvriers du bâtiment sont mieux payés que la plupart de leurs collègues. Ils ont une vieille tradition syndicale qui a imprégné de son esprit le nouveau syndicat constitué en 1945. Rudolf Kirchner, vice-président du Conseil confédéral, attaque la direction du bâtiment au 3e Congrès syndical, en 1950. Il cite le cas de l'un de ses dirigeants qui, au lieu de propager l'idée courante : la véritable augmentation des salaires sera le résultat du dépassement du plan, proclame : « Nous n'avons plus aucun droit. Nous n'avons plus de conventions collectives. Nous avons aujourd'hui des ordonnances comme sous le fascisme. » Et Rudolf Kirchner de commenter : « Lorsqu'on parle ainsi on ne sait plus où commence et où finit le gauchisme et le trotskisme [2] ».

L'année suivante c'est Gerhard Ziller, ministre de la construction de machines, qui revient à la charge contre le syndicat du bâtiment en déclarant à la 6e session du Comité central du parti : « Dans le domaine de l'industrie du bâtiment la situation est telle que le comité fédéral du syndicat a publié en mai 1949 un catalogue de normes dans lequel on est parti de l'idée que le rendement doit être abaissé par rapport à l'avant-guerre, ce qui ne se justifie en

1. Ainsi, « Le mouvement des 10 minutes » consiste à arriver 10 minutes avant le commencement du travail pour tout préparer. La méthode d'entretien des machines de Nina Nasarova, telle qu'elle est appliquée en Allemagne orientale, consiste surtout à prendre le temps d'entretien après la journée de travail.

2. Protokoll des 3 F.D.G.B. Kongresses, Berlin, F.D.G.B., 1950, pp. 297 et 300.

rien... Le résultat est que les ouvriers du bâtiment, et précisément du bâtiment berlinois, touchent un salaire qui ne correspond nullement au travai fourni....[1] ».

1949 est une année où l'on établit systématiquement les normes; 2 ans plus tard, on les déclare dépassées et on les révise. Les ouvriers cependant résistent. Les assemblées syndicales sont devenues houleuses; des grèves partielles éclatent, mais les normes sont relevées.

Le bâtiment, et, en premier lieu le bâtiment berlinois est toute fois épargné. La cause en est double : l'âpreté connue des ouvriers du bâtiment dans le combat; le fait que 1951 est l'année du rassemblement mondial des jeunes à Berlin. Au moment même où les normes sont relevées, en été 1951, l'industrie berlinoise du bâtiment est sur les dents. Il était impossible de risquer des troubles à ce moment-là.

1952 c'est l'année de la Stalinallee. Des dizaines de milliers d'ouvriers du bâtiment y affluent; on a besoin d'eux; ils sont au centre de l'intérêt. Cependant l'industrie du bâtiment travaille à perte et l'administration repose le problème des normes. Comme toujours dans pareil cas, ce sont les activistes (stakanovistes) et les brigadiers (chefs d'équipe), en principe fidèles au régime, qui prennent l'initiative. Au bloc 16, d'où le mouvement part, ce sont les brigadiers Semm et Faust. La *Neues Deutschland* du 26 janvier 1952 décrit l'atmosphère sur leur chantier : (les brigadiers) « ... furent insultés par leurs collègues : « gâcheurs de salaires[2] », leur crièrent les ouvriers du bâtiment en les menaçant; « vous allez voir si on va pas vous faire passer ces lubies ». A une fête du chantier on en vint aux mains. « Quelques ouvriers du bâtiment, restés à des conceptions arrièrées », rapporte la *Neues Deutschland*, molestèrent les brigadiers.

Toute l'année 1952 on mène une petite guerre dans le bâtiment, pour le relèvement des normes. « Justement dans le bâtiment, écrit la *Neues Deutschland* du 10 février 1952, il existe toute une série d'ouvriers qui ne considèrent pas encore l'entreprise propriété du peuple comme leur entreprise et nuisent à leur propre intérêt en ce qu'ils tentent... par toutes sortes de tromperies même de soutirer le plus possible... » Et le journal du parti (même date) explique cette attitude par « ... la vieille conception

1. *Tagliche Rundschau* du 27-6-1951.
2. *Lohndrücher.*

née dans les conditions de la lutte de classe des ouvriers du bâtiment contre les entrepreneurs de construction capitalistes, conception maintenant dépassée et retardataire ». En même temps le parti met en évidence le cas de chantiers du bâtiment qui touchent des salaires très hauts, les présente comme des éléments nuisibles à l'intérêt général, tente de leur donner mauvaise conscience, de les isoler de la masse ouvrière. Ainsi : « ... la brigade de charpentiers de la Weberwiese (place de la Stalinallee) s'est débrouillée pour toucher des salaires qu'elle ne pourrait justifier ni devant elle-même, ni devant l'entreprise, ni devant les ouvriers berlinois » (*N. D.* du 10 février 1952).

Une expression revient souvent, aussi bien dans les discussions sur le chantier que dans la presse (par exemple dans la *N. D.* du 23 février, 18 mars, 23 mars 1952, etc.), celle de « Normenschaukelei » en quelque sorte « faire danser l'anse du panier en ce qui concerne les normes » et en même temps « marchander les normes ». L'ouvrier s'entend avec le délégué syndical, avec le représentant du comité syndical de chantier, parfois avec le contremaître pour faire pression sur le chronométreur, pour l' « étourdir » avec toutes sortes d'arguments : comme dans l'entreprise capitaliste, la norme est davantage le résultat d'un rapport de forces que celui des temps pris par le chronométreur.

La « Normenschaukelei » est d'autant plus facile que « la vieille conception, née dans les conditions de la lutte de classe » résonne du haut en bas de l'organisation syndicale : « Les responsables de la fédération syndicale du bâtiment se sont acquittés très mal du travail d'établissement des normes. Ils ont reculé et ont capitulé devant les conceptions arriérées de certains collègues » (*N. D.* 9 juin 1951). Et : « L'organisation de base (des syndicats et du parti) de la Weberwiese... a reculé dans la lutte idéologique quotidienne contre les conceptions arriérées » (*N. D.* 10 février 1952). Il est typique ainsi que le secrétaire syndical du chantier de Semm et de Faust n'ait pas appuyé leur initiative et que, dans l'assemblée syndicale qu'il dirigeait, il se soit tu et les ait laissé attaquer par tous les participants (*N. D.* 26 janvier 1952).

Peu à peu les ouvriers réussissent à imposer leur état d'esprit « hérité du temps de la lutte de classes » à bien des brigadiers et même à bien des activistes. Le brigadier est nommé par la direction, mais il est pratiquement impossible de l'installer contre la volonté déterminée des ouvriers : il ne pourrait travailler. Car c'est

un fait : l'ancienne discipline rigoureuse de l'usine ou du chantier allemand a été balayée par le « vent de 1945 » et n'a encore été remplacée par rien d'autre. Le brigadier touche un pourcentage progressif sur les salaires de sa brigade en cas de dépassement du plan. Il a donc intérêt à « pousser à la production ». Mais en même temps il est tenu de convaincre les ouvriers qu'ils doivent produire, que maintenant le régime est leur : il est impossible au Parti d'accepter l'isolement dans l'entreprise. Chaque semaine, parfois plus souvent, la brigade tient un conseil de production et le brigadier doit lier les problèmes du travail à la vie politique. Mais les ouvriers — tout en étant attachés à cette forme embryonnaire de démocratie industrielle — transforment le conseil de production en assemblée de critique et de revendications : « Les cordages sont de mauvaise qualité; les projets de construction n'arrivent pas à temps; nous n'avons pas de bons de chaussures; la nourriture est chère, etc. » Et, comme les cadres syndicaux, le brigadier « recule » et transmet l'état d'esprit de ses camarades à ses supérieurs. Bien souvent les ouvriers réussissent à faire nommer à la tête de leur brigade un de leurs collègues de confiance : l'atmosphère devient fraternelle et le brigadier partage — secrètement, car c'est interdit — ses suppléments avec ses collègues.

Et il en est de même avec les activistes. Le syndicat, en accord avec le parti et la direction, fait des propositions; suivant l'esprit du régime il tend à les faire approuver par les ouvriers : ceux-ci réussissent souvent à faire nommer qui ils veulent. Ainsi la volonté du régime d'être lié aux ouvriers, qui serait une force si le lien était réel et consenti, devient faiblesse car l'esprit des ouvriers pénètre dans la sphère dirigeante et cause les déviations, cancer du régime.

Une autre tentative du régime encore se brise, le plus souvent, devant la solidarité ouvrière renaissante : la tradition dans le bâtiment était le travail à la tâche par équipe; on tente de le remplacer par le « contrat de brigade » (voir par exemple *N. D.* du 4 avril 1952) qui récompense, autant que possible, le rendement de chacun des membres de la brigade jouant ainsi sur l'individualisme de l'ouvrier.

L'année 1953, qui s'annonce très dure, est abordée sur ces entrefaites. En 1952 le bâtiment a eu un déficit de 33 millions de marks, au lieu d'un bénéfice de 40 millions, comme prévu (*N. D.* juin 1953). Au cours des 2 premiers mois de l'année le déficit est de 3,8 millions (*N. D.* 10 avril 1953). En mai, Heinrich Rau,

président de la commission de planification, sonne l'alarme : au cours du premier trimestre de l'année le bâtiment n'a réalisé que 77 % du plan, mais pendant le même laps de temps les salaires ont augmenté de 23 % [1] : il est bien malaisé d'enserrer dans un plan la vie d'un pays qui connaît les contradictions sociales.

Dans le cadre de la politique dure du moment on convoque pour le 22 février une conférence du bâtiment — administration, syndicats, activistes — qui décide d'appliquer une politique d'économies féroces : sur les salaires, sur le matériel, sur l'outillage. Une campagne générale de relèvement des normes est envisagée, comme dans les autres industries. Pour le 8 avril est convoquée une conférence des responsables du SED de la Stalinallee en vue d'appliquer les décisions de la conférence de février. Le 6 juin enfin est organisée à Leipzig une nouvelle conférence du bâtiment qui a pour but de « ... se consulter sur la manière de mener la campagne de sévères économies dans l'industrie du bâtiment ». (*N. D.* 7 juin 1953). Depuis février, semble-t-il, on n'avait pas réalisé de grands progrès....

Cependant, suite à la campagne ouverte par le brigadier Ehrig, le relèvement des normes commence Stalinallee : à la mi-avril 70 brigades l'ont accompli [2]; 106, au moment de la conférence du 6 juin [3]; 60 % des ouvriers de la Stalinallee, d'après une autre source, avant le 28 mai [4]. Aucune de ces informations ne précise d'ailleurs comment le relèvement s'est effectué au juste, comment les ouvriers ont-ils adhéré à une mesure qui abaisse leur salaire, ou bien augmente leur peine.

* * *

Car le relèvement des normes se place dans une situation qui constitue un démenti au mot d'ordre du Parti : « Grâce à une productivité accrue vers une vie meilleure. » En réalité le niveau de vie baisse depuis l'automne 1952 (même au plus haut point il avait été plus bas que celui d'Allemagne occidentale). La crise alimentaire sévit. Les produits industriels courants sont rares et

1. *Tagliche Rundschau*, 16-5-1953.
2. N. D. 14-6, 1953.
3. *Vorwärts*, 8-6-1953. Le directeur de l'entreprise « Construction de logements » qui travaille Stalinallée, déclare à ce propos « Grâce à ceci, on gagne sur les salaires 420.000 marks.
4. N. D. 5-6-1953. Tous les relèvements de normes annoncés par la presse sont présentés comme volontaires.

de mauvaise qualité. La *Neues Deutschland* du 11 janvier 1953 reconnaît que « en 1952 aussi », la production de l'industrie légère a été faible. Il est vrai que le menu des cantines des grandes entreprises a été amélioré depuis le mois d'avril, mais la vie des familles reste dure.

Une foule de souscriptions et d'heures supplémentaires « volontaires » s'abat sur les entreprises. Tout d'abord les souscriptions permanentes, pour la Corée et pour le fonds mondial de la paix. Mais, de plus, les « occasions » ne manquent pas : le mois de novembre est celui de l'amitié germano-soviétique; décembre, c'est le mois de l'anniversaire de Staline; en janvier tombe l'anniversaire de Wilhelm Pieck; à partir de janvier également on fait signer aux ouvriers des « contrats d'épargne », sorte d'emprunt forcé pour la reconstruction. Le 16 mai a lieu le congrès de l'association pour l'amitié germano-soviétique : des milliers d'engagements de souscription ont lieu dans les entreprises. Le but en est : élever des monuments à Staline. Enfin, à la conférence du bâtiment de Leipzig, le secrétaire syndical fédéral demande aux ouvriers de faire du mois de juin « celui de la plus haute réalisation du plan en l'honneur du 60e anniversaire de Walter Ulbricht ».

Un autre élément encore est fait pour exaspérer ouvriers et techniciens : on veut leur faire reconnaître la supériorité des méthodes de travail russes et polonaises sur les méthodes allemandes. Déjà en 1951 le conseil confédéral déclare : les activistes polonais montrent à leurs collègues allemands toute une série de manques.... Il s'est avéré que les ouvriers du bâtiment de la République démocratique allemande n'ont pas saisi aussitôt les leçons des ouvriers polonais du bâtiment. De même, il apparaît encore des signes de susceptibilité nationale...[1] » Quant à W. Ulbricht, il envoie à la conférence du bâtiment du 6 juin un télégramme où il déclare : « Il n'est pas accordé suffisamment d'attention à l'étude des méthodes de construction soviétiques... Vous devez arriver à élever votre expérience de production par une étude sérieuse de la littérature soviétique dans le domaine du bâtiment » (*N. D.* 7 juin 1953). Parallèlement le conseil confédéral condamne la revue du bâtiment de Berlin-Est *Construction et Planification*, qui publie « sur des colonnes entières » des comptes rendus de la littérature spécialisée d'Allemagne occidentale.

1. *Handbuch des Gewerkschafts Funktionärs*, Berlin, F.O.G.B., 1952, p. 106.

***

Au cours du mois de mai la situation se tend. Dans les campagnes il y a des échauffourées avec les paysans. De Magdebourg, de Chemnitz arrivent des nouvelles de grèves provoquées par l'application des nouvelles normes. Le 14 mai le Comité central étend l'ombre de la guillotine sur les « Trotskistes sionistes, francmaçons, éléments corrompus, etc. » en même temps il propose un relèvement général des normes de 10 %. Le 28 mai le conseil des ministres adopte la proposition du Comité central et fixe comme date d'établissement des nouvelles normes le 5 juin. Cette date arrive, c'est un vendredi, jour de paye, les ouvriers reçoivent leur semaine suivant le nouveau tarif : les diminutions de salaires vont jusqu'à 30 et 40 %. Et le bluff des augmentations volontaires des normes éclate. A la Stalinallee les ouvriers expriment tout haut leur mécontentement. Cependant que la presse continue d'annoncer l'accord des travailleurs avec la mesure du régime. Des ouvriers de la Stalinallee envoient le lundi 8 une pétition au Président du Conseil lui demandant de revenir sur le relèvement des normes. Ils attendent vainement une réponse. Le 9 juin le tournant de détente est pris : il concerne les petits capitalistes, les commerçants, les paysans. Mais le communiqué du bureau politique ne souffle mot en ce qui concerne les normes.

Cependant les milieux dirigeants sont divisés. En mai des arrestations et des limogeages de « conciliateurs » ont eu lieu. A partir du 9 juin on épure les épurateurs : des secrétaires du Parti et des jeunesses; des hauts fonctionnaires partisans de l'orientation dure sont mutés ou démis.

Au sein des rédactions il y a sans doute aussi des heurts. Visiblement la *Tribune*, organe centrale des syndicats, est pour la politique dure. Le 16 juin encore elle écrit : « En liaison avec le communiqué du conseil des ministres du 28 mai il est posé dans certains cas la question de savoir dans quelle mesure les décisions sur le relèvement des normes sont encore justes.... Bien sûr les décisions concernant les normes sont entièrement justes. Car tout dépend... d'un accroissement continu de la production allant de pair avec de strictes économies. » Le jour même le gouvernement revenait sur sa décision de relèvement des normes.

Le lendemain, 17 juin, la *Tribune* commet une autre gaffe, donne encore une preuve de l'aveuglement de certains milieux dirigeants : « Partant de la décision du comité central du S.E.D.

les ouvriers de Hennigsdorf ont comme premier souci d'utiliser toutes les ressources de l'entreprise et d'augmenter la production de manière notable sans investissements supplémentaires. » Le jour même les ouvriers de Hennigsdorf se rassemblent à 5 heures du matin à l'usine pour rejoindre leurs camarades de la Stalinallee et manifester contre le régime...

A la *Neues Deutschland* on semble plus clairvoyant, ou bien les partisans de la détente ont pris le dessus. Quoi qu'il en soit le 14 juin le journal publie un article intitulé « Il est temps de renoncer à la baguette », révélant les dessous du relèvement des normes à la Stalinallee : le 28 mai, lorsque, suivant les nouvelles officielles 60 % des ouvriers ont relevé leurs normes a lieu une réunion de brigadiers et d'activistes de la Stalinallee. Or cette assemblée d'hommes que le régime considère comme son meilleur appui rejette à la majorité le relèvement des normes que le gouvernement venait juste de décider. Le secrétaire du parti de la Stalinallee, Müller, avait été contre la réunion; celle-ci a eu lieu sur l'initiative du brigadier Rocke : « C'est lui qui nous l'a jetée dans les pattes », dit Müller. Le brigadier Rocke, semble-t-il, a organisé la réunion par ses propres moyens, sans l'appui d'un appareil quelconque. Il a en effet de sérieuses raisons d'en vouloir et au parti et à la direction de l'entreprise. Début mai sa brigade commençait à travailler sur un nouveau chantier. « J'y étais à peine, raconte-t-il, que trois hommes de la centrale, dont le chronométreur, viennent pour discuter sur le relèvement des normes... Je leur demande d'attendre d'avoir rassemblé toute ma brigade, car la moitié travaillait dans une autre rue... Mais le chronométreur de répondre que mes collègues viennent de donner leur accord pour le relèvement des normes, que la direction de leur chantier a leurs signatures en poche. J'ai répliqué que c'est un mensonge et j'avais raison. Cette manœuvre ayant échoué, le chronométreur me déclare que de toute façon il laisse travailler sur de grands chantiers uniquement des brigades qui ont relevé leurs normes. Là-dessus nous avons relevé notre norme de 6,5 %. » Le brigadier Rocke raconte son expérience à l'assemblée du 28 mai. Les langues se délient et l'on apprend que « quelques brigades de charpentiers » du bloc G. Nord et de même « quelques brigades » de la Strausberger Platz en conflit avec le département des normes de l'entreprise « avaient cessé le travail » (l'article ne prononce pas le mot de grève). L'on apprend également que le secrétaire berli-

nois du parti, Bruno Baum, avait déclaré le 27 mai à propos des événements du Bloc G Nord qu' « il serait bon d'établir une fois un exemple : l'on devrait congédier sans délai une des brigades qui ont troublé la discipline du travail sur le chantier ».

L'article nous renseigne encore sur la brigade Vorwerk du Bloc G Nord. Cette brigade avait demandé au chronométreur de constater que son travail était difficile et qu'elle avait droit à un supplément de salaire. Le chronométreur effectue une étude du travail de la brigade, mais les résultats se font attendre trois semaines. La brigade se met en grève; le chronométreur vient aussitôt et accorde un supplément de 17 %. Mais de retour dans le bureau de la direction il retrouve de la combativité : il annonce au téléphone à la brigade Vorwerk qu'il a agi sous pression et qu'il revient sur sa décision.

Voici la brigade Zock de la Strausberger Platz, centre des manifestations de la Stalinallee : le vendredi les ouvriers avaient été payés suivant un tarif plus bas que normalement. Ils réclament : aucune réponse. Mais la grève semble désormais la réplique normale Stalinallee; ils la déclarent et la direction se dépêche de payer à la brigade son dû. De même le cas de la brigade de charpentiers Bornemann.

Il est à remarquer le rôle que joue le département des normes ou le chronométreur dans la plupart des cas cités par la *Neues Deutschland* du 14 juin. L'auteur de l'article y revient souvent : « Les chronométreurs... ont perdu tout contact avec leurs collègues sur le chantier. Ils se comportent avec arrogance... Les chronométreurs se disent que grâce à leurs dangereuses manigances ils se font bien noter par la direction, mais ils se trompent car jamais l'entreprise ne pourra fonctionner sans les ouvriers... Les chronométreurs ne doivent pas s'imaginer qu'ils réussiront longtemps à agir contre les intérêts des ouvriers... ils doivent se donner la peine d'écarter la tension qui règne actuellement et qu'eux-mêmes ont provoquée... » Il semble bien qu'à la veille des émeutes du 16 juin une sorte de front populaire s'était établi à la Stalinallee allant depuis les ouvriers jusqu'aux activistes et jusqu'aux cadres moyens du parti et du syndicat.



Après la réunion de brigadiers et d'activistes du 28 mai les milieux dirigeants tentent de réagir. Une autre réunion de briga-

diers et d'activistes, choisis ceux-là, est convoquée pour le 30. Il est typique que ce n'est pas le parti ni le syndicat qui l'organise — leurs cadres ne sont pas sûrs — mais la rédaction de la *Neues Deutschland* qui semble avoir quelques bons correspondants sur les chantiers de la Stalinallee. Peu de détails existent sur cette réunion. Il y est constitué un « Aktiv » — groupe d'éléments sûrs restant en contact — « qui délibère sur les difficultés de toute sorte et contrôle les mesures prises pour y rémédier » (*N. D.* du 5 juin 1953). Des peu d'éléments donnés sur la discussion il ressort que, même dans ce milieu, l'idée fut mise en avant qu'il vaudrait mieux d'abord améliorer le processus du travail et ensuite relever les normes : de la sorte la paye des ouvriers ne diminuerait pas. De toute façon l' « Aktiv » du 30 mai ne semble avoir eu aucune influence sur les événements qui ont suivi.

La direction et le comité du parti se sont-ils trouvés seuls le 16 mai à la Stalinallee? Non : des activistes s'opposent aux manifestants et surtout des groupes de jeunes communistes. Il est incontestable qu'une grande partie de la jeunesse est pour le régime. Il existe tout au moins un chantier Stalinallee où les normes ont été relevées volontairement : celui qui est organisé par les jeunes communistes. Il serait nécessaire d'évoquer à ce propos toute la politique de la jeunesse du régime : nous aurons l'occasion d'y revenir. Notons ici que les jeunes de la Stalinallee ont effectivement la possibilité de se perfectionner, d'apprendre, d'aller à la Faculté Ouvrière et Paysanne : cela ne dépend que de leurs capacités et, bien sûr, de leur attitude politique. Mais malgré tout il est impossible de détacher vraiment la jeunesse de son contexte social. Les 16 et 17 juin des milliers de jeunes ouvriers manifestent aux côtés de leurs ainés. Déjà début mai on pouvait lire dans le journal des jeunesses communistes une note assez nouvelle : « Les exemples qui prouvent que la jeunesse est en tête de la production dans les secteurs essentiels ne sont pas valables pour tous... La cause réside dans les graves faiblesses de l'éducation patriotique donnée par la Jeunesse Libre Allemande » (*Junge Welt* du 6 mai 1953 — journal de l'organisation officielle de jeunesse).

***

Malgré sa division en 2 secteurs si différents Berlin reste une ville unie dans le sens qu'il existe une communauté berlinoise à peu

près autant qu'il existe une communauté parisienne ou londonienne. Jusqu'au 17 juin l'on circulait librement entre l'est et l'ouest et la population d'une moitié de la ville suit attentivement ce qu'il se passe dans l'autre moitié. Or, à Berlin-Ouest, comme en Allemagne occidentale, les revendications ouvrières prennent de plus en plus d'ampleur et, surtout, depuis le printemps dernier, l'ouest de la ville est témoin d'un mouvement des ouvriers du bâtiment. En avril 37.000 ouvriers du bâtiment se préparent à la grève : ils élisent des comités de grève par entreprise, par arrondissement. Ils exigent 15 pfennig de l'heure de plus. Cependant le syndicat a une attitude conciliatrice et la grève est évitée. Mais à la mi-mai les ravaleurs du bâtiment de Berlin-Ouest se mettent en grève : ils demandent une nouvelle convention collective. Or la presse de Berlin-Est monte en épingle cette grève et il est certain que le bâtiment de la Stalinallee la suit de près. Le 10 avril la *Neues Deutschland* publie un reportage sur le bâtiment de Berlin-Ouest. Elle décrit l'état d'esprit combatif des ouvriers, la préparation des piquets de grève et — suprême maladresse ! — elle cite abondamment le cas de « jaunes », « gâcheurs de salaires » (*Lohndrücker*) protégés par la direction que les ouvriers chassent et molestent. Le 12 juin la *Neues Deutschland* revient à la charge : « Depuis quatre semaines les ravaleurs de Berlin-ouest sont en grève... Ils continuent ainsi vaillamment la grande tradition des ouvriers du bâtiment berlinois dans la lutte contre l'arbitraire des entrepreneurs et contre la réaction. » Et le journal de citer les luttes du bâtiment berlinois sous l'empire wilhelmin. Le 14 juin sur la page même — serait-ce « sabotage »? — où la N. D. décrit avec tant de détails l'arbitraire de la direction des chantiers de la Stalinallee, on peut lire que les ravaleurs de Berlin-ouest ont vaincu, qu'ils ont imposé aux entrepreneurs 22 des 28 points en litige, qu'en assemblée générale ils ont voté à la majorité la fin de la grève, comme ils avaient voté son déclenchement et que parmi les points sur lesquels ils ont obtenu satisfaction l'un spécifie qu'il n'y aura pas de sanctions pour faits de grève.

* * *

Le 15 juin une grève éclate sur un chantier périphérique du secteur oriental. La police intervient et arrête deux « meneurs »[1].

1. D'après l'envoyé spécial de l'*Observateur*.

Les ouvriers envoient une délégation sur les chantiers de la Stalinallee. Le 16 au matin des groupes de discussion se forment. Sur les petits chantiers, sur les chantiers privés l'emprise du régime est moins forte et les normes n'ont pas été relevées. Jusque-là, il est vrai, on y gagnait moins que sur les grands chantiers et la cantine était moins bonne. Mais maintenant les conditions se valent. Quelques brigades décident de chercher du travail ailleurs : l'ouvrier du bâtiment est par la force des choses nomade. En longeant la Stalinallee, vers le centre de la ville d'autres brigades se joignent aux premières. Bientôt le cortège compte un millier d'ouvriers. Et le caractère du défilé change : il n'est plus possible de chercher du travail en aussi grand nombre; on se rend au siège du gouvernement pour demander réponse à la pétition du 8 juin. Chemin faisant, des ouvriers d'autres branches et des passants grossissent le cortège : à la Leipzigerstrasse c'est des milliers d'ouvriers qui avancent. Et le caractère du défilé, resté très calme sur tout le parcours, change une fois de plus : les revendications économiques sont devenues politiques. Devant la porte du ministère, devant le ministre Selbmann qui tente de leur parler, ces ouvriers non organisés font preuve d'une grande maturité : la maturité, le bond dans la confiance en leurs propres forces, que donne aux ouvriers les journées de révolution.

— « Je suis un ouvrier communiste », leur dit le ministre.

— « Tu l'as oublié, lui crie-t-on, les vrais communistes ce n'est pas toi, c'est nous. »

Et ils présentent leurs revendications.

***

Certes, il faut placer ces journées allemandes de juin dans leur contexte international. La détente entre l'Est et l'Ouest en a été entravée un moment. Mais faut-il en accuser les ouvriers berlinois, comme certains le tentent, ou ceux qui veulent utiliser leur mouvement dans ce sens?

Il faut également placer cette révolte ouvrière dans son contexte social. Tout le pays en a été secoué. Des forces d'opposition au régime endormies, les forces bourgeoises ont été sans aucun doute réveillées. C'est là un point important sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

Mais la révolte ouvrière elle-même est d'une grande richesse

d'enseignements, que l'on pourra tirer seulement peu à peu. Comme dans tous les mouvements révolutionnaires spontanés où l'enjeu s'accroît, devient décisif, le passé politique des participants ressurgit avec rapidité et se cristallise dans un mot d'ordre qui est la synthèse du tout. Ces ouvriers qui en 1945 se donnaient des Conseils d'entreprises, qui en 1948 faisaient du marché noir, se « débrouillaient », qui à partir de 1949 passent à l'action revendicative de plus en plus ample, ces mêmes ouvriers qui n'ont pas d'organisation, pas de dirigeants, pas de programme, se rassemblent le matin du 16 juin et leur marche qui commence par la recherche d'une solution pour chacun se termine quelques heures plus tard devant les grilles du gouvernement au cri de « Liberté » et de « Démissionnez ».

***

Les 16 et 17 juin renouent — pour reprendre ici l'expression de la *Neues Deutschland* — avec « la tradition de lutte anticapitaliste du bâtiment berlinois », avec la grande tradition du prolétariat allemand, interrompue par le nazisme, tradition de combats disciplinés et admirablement courageux.

Lorsqu'on suit la dure remontée de cette classe ouvrière traditionnellement socialiste, et l'on voit en même temps que, d'une part, elle est tout simplement traitée de nazie; que de l'autre elle est annexée par ceux contre qui elle s'est toujours levée, l'on ne peut s'empêcher de dire aux uns comme aux autres : Non, les journées de Berlin vous dépassent : le prolétariat berlinois a lancé au monde un signal d'indépendance et de fierté.

***

Après la révolte.

Une étude sur le monde ouvrier d'Allemagne orientale après le 17 juin doit non seulement faciliter une caractérisation des émeutes elles-mêmes mais encore permettre de poser sous un jour nouveau le problème de l'organisation ouvrière et celui des rapports entre organisation, action spontanée et idéologie. Bien sûr le moment n'est pas encore venu de tirer des conclusions sous ce rapport. Les événements sont encore trop proches. Surtout il manque pour le

moment une vue plus immédiate sur le monde des usines d'Allemagne orientale. Cependant la presse du parti est, à sa manière, un bon miroir de la vie du pays et son étude permet de se former une première idée de la vie dans le pays.

Les premiers jours après le 17-6 semblent avoir été très confus. La grève ne s'est pas écroulée. La lutte n'est plus dans la rue mais la combativité ouvrière reste grande. Les milieux officiels sont partagés entre le besoin de la répression et celui de l'apaisement. Suivant la région, il y a arrestations et exécutions ou une mansuétude très grande. Visiblement la lutte entre les « durs » et les « mous » continue dans les sommets du parti et de l'administration. Cependant bientôt la balance semble pencher en faveur des « mous ». La résolution adoptée par le Comité Central dans sa session du 21-6 peut être caractérisée par cette phrase : « Lorsque des masses d'ouvriers ne comprennent pas le parti, ce ne sont pas eux les coupables mais le parti » (*Neues Deutschland* du 23-6). Et Otto Grotewohl déclare le 23 juin devant les ouvriers de l'usine Karl Liebknecht de Berlin : « Le parti ne jouit plus de l'amour, de l'attachement total des grandes masses de travailleurs. Nous-mêmes sommes coupables de cela... Le parti a comme devoir de mettre radicalement fin à ces erreurs, à ces tentatives de commander aux masses... de les considérer comme des subordonnées » [1].

Naturellement les deux tendances du parti expriment l'avis que le déclenchement des émeutes est dû aux agents provocateurs. Mais en mettant par ailleurs l'accent sur les erreurs, sur la responsabilité du parti on ne pouvait en même temps procéder à une vaste répression. En effet, de nombreux ouvriers arrêtés au cours de la révolte sont libérés. Le 30 juin, le ministre de la justice, Max Fechner, déclare à la *Neues Deutschland* que seront punis uniquement ceux qui ont commis des crimes ou des actes de violence graves mais personne parmi les simples manifestants, même les « chefs de file ». Deux jours plus tard, le 2 juillet, la *Neues Deutschland* publie un addendum à l'interview de Max Fechner « oublié à cause d'une erreur technique » : « Le droit de grève est garanti par la Constitution, déclare le ministre. Les membres des directions des grèves ne seront pas punis pour leur action en tant que tels. » C'est sans aucun doute le moment culminant de la domination des partisans de la détente. Le fait que le passage

1. Radio de Berlin-Est, 23-6. La presse ne publia que des extraits du discours de Grotewohl.

essentiel de l'interview de Fechner ait été omis au premier moment laisse supposer d'ailleurs des luttes de tendonce au sein de la rédaction de l'organe central du parti.

Des assemblées sont organisées à cette époque dans toutes les usines importantes en présence de notables du parti. Il est à chaque fois demandé aux ouvriers de ne rien craindre, de s'exprimer librement et souvent ils le font. Les comptes rendus de la presse sont épurés. N'y rentrent pas les interruptions — forme courante d'intervention pour un public qui a beaucoup à dire et ne sait pas parler — et non plus les interventions les plus violentes. Il est certain toutefois que toutes les questi ons sont posées, pêle-mêle en apparence, de manière remarquablement consciente en réalité : « Où sont les trois camarades arrêtés dans notre atelier? » demande un ouvrier, à Ulbricht. « Pourquoi la presse du parti ne dit-elle pas la vérité sur le 16 juin? »; « Si on n'a pas critiqué jusqu'à présent c'est qu'on avait peur de le faire. » Et : « Quel besoin y a-t-il de police casernée? »; « Que l'on réduise les prix des Magasins Libres [1] »; « Pourquoi les « Intelligenzler [2] » touchent-il des primes et pas nous? », etc.

Dans beaucoup d'entreprises les ouvriers mettent au point des « Programmes Immédiats » : des cahiers de revendications. On les discute en assemblée du personnel; on les fait approuver par le comité syndical et par le parti : cela correspond à la résolution du Comité central du 21 juin qui demande que l'on améliore sans délai la situation des ouvriers. Les programmes contiennent une série de revendications locales comme : amélioration de la cantine, réparations dans les logements donnés par l'usine, etc., mais aussi d'autres, générales, lourdes de conséquences : une réduction de 40 % sur les prix des Magasins Libres; une révision des cadences en deçà du niveau du 1er avril; une augmentation des salaires les plus bas.

Une véritable offensive est menée dans les assemblées contre les « Intelligenzler et contre les responsables ». L'ouvrier Krebs de l'usine Siemens-Plania de Berlin déclare en assemblée du personnel : « Nous ne comprenons pas la distribution de primes trimestrielles pour les « Intelligenzler »... On n'en revient pas de voir qui est

1. Magasins d'État où l'on peut acheter librement les produits contingentés, mais à des prix bien plus élevés qu'ailleurs.
2. En principe, les membres de l' « Intelligenzia »; en fait l'ensemble de la couche dirigeante.

« Intelligenzler » dans notre entreprise. La majorité n'a jamais mis les pieds dans une école technique. A la mer Baltique, j'ai même vu une pancarte : « Bain uniquement pour l'Intelligenzia » (*N.D.* 24-6). Au cours de la même assemblée, un contremaître : « J'ai la chair de poule lorsque j'entends qu'une nouvelle distribution de primes doit avoir lieu et je pense que je dois aller dans mon atelier » (*N. D.* 26-6). A Leipzig, à l'usine d'instruments agricoles : « Les ouvriers exigent que l'on ait en vue le travail et non la situation lorsqu'on distribue les primes » (*N. D.* 30-6). Une lettre à la *Schweriner Volkszeitung* (du 10-7) : « Rue..., il existe un Magasin Libre où l'on vend du beurre et du café uniquement pour l'Intelligenzia... Lorsque notre gouvernement ouvrier peut distribuer... du café et du beurre, doivent en profiter en premier lieu les ouvriers et les enfants... » A la Caisse d'Épargne de Berlin : « Le gouvernement a été large... mais les petits responsables continuent à nous espionner » (*N. D.* 12-7).

L'on sent une véritable haine contre les responsables immédiats qui saisit l'occasion de s'exprimer. Ce n'est nullement de l'étroitesse de vues mais savoir où frapper au moment précis. Parallèlement, il est de rigueur d'attaquer Ulbricht, de demander sa démission, sa punition; l'on sent sa position affaiblie; habilement l'on profite des dissensions du régime; l'on tente une alliance avec les tenants de la politique d'apaisement contre le leader de la politique de force.

Les émeutes du 17 juin sont naturellement au centre des discussions. Les responsables du parti ont été délégués aux assemblées d'usine pour convaincre les ouvriers qu'elles ont servi le fascisme. La presse donne *in extenso* les interventions des fidèles du parti et en peu de mots celles des autres ouvriers. Pourtant l'opinion de ces derniers ne saurait faire de doute. L'ouvrier Bremse de Siemens-Plania déclare à Rudolf Herrnstadt, membre du Comité central et rédacteur en chef de la *Neues Deutschland* : « Je suis fier du 17 juin. » Et il s'explique : « Au 17 juin, les ouvriers ont montré qu'ils sont une force, qu'ils ont une volonté. Avec les provocateurs, ajoute-t-il, ni lui ni l'ensemble du personnel n'ont rien à voir (*N. D.* 26-6). Et Herrnstadt de commenter : « Seulement quelques ouvriers ont déclaré très faiblement qu'ils ont honte d'avoir participé à la démonstration » (*N. D.* 24-6). Et : « Avec les provocateurs vous n'avez rien à faire et ne voulez avoir rien à faire; ça vous l'avez tous déclaré... Beaucoup d'entre vous veulent

trancher comme avec un couteau entre la participation à la démonstration et le caractère effectif de celle-ci » (*N. D.* 26-6). Et le *Vorwärts* du 22 juin : « Bien des responsables et des groupes du parti expliquent leur échec dans le travail de propagande parmi les masses en prétendant qu'il n'est pas encore bon de se lancer dans des discussions à fond avec les ouvriers qui se sont laissé tromper par les provocateurs fascistes. Ces ouvriers seraient encore trop irrités, trop profondément convaincus qu'ils ont manifesté pour leurs revendications justes...; ils devraient d'abord se calmer ». Et aussi : « Bien des ouvriers affirment que sans le 17 juin il n'y aurait pas d'améliorations... »

Il est certain que les ouvriers d'Allemagne orientale considèrent la révolte de juin comme un bien qu'ils doivent défendre; ils défendent leur action et ont le plus grand soin de prouver qu'elle a été autre que celle des éléments réactionnaires qui s'y sont mêlés.

***

Le 24 juillet, le plenum du Comité central se réunit à nouveau. Son communiqué annonce l'exclusion du parti et l'arrestation de Fechner, ainsi que l'exclusion du Comité central de Herrnstadt et de Zaiser, ministre de la Sécurité d'État. L'aile marchante de la tendence préconisant l'apaisement est ainsi décapitée. Dans son rapport au Comité central, Grotewohl demandait que l'on mette fin dans le parti à l'« esprit de pénitence » et la résolution adoptée exigeait la liquidation des « provocateurs » dans les entreprises. Déjà quelques jours auparavant une partisane des plus extrémistes de la répression, Hilde Benjamin, avait remplacé Fechner au ministère de la justice.

Ce renversement est-il à mettre en rapport avec l'arrestation de Beria, survenue peu de jours avant? Peut-être. De toute façon la situation intérieure suffirait à l'expliquer.

La production était en baisee. Au 16 juin au soir, le gouvernement était revenu aux normes du 1er avril; déjà on ne les atteignait plus. La discipline se relâchait de plus en plus dans les usines au moment même où le ton des ouvriers recommençait à monter. Un journal d'entreprise écrivait : « Nous n'avons pas participé

à la grève du 17 juin, mais que l'on ne nous prenne pas pour des débonnaires [1]. »

Un fait très important sur lequel nous aurons à revenir semble avoir été l'offensive des ouvriers pour la conquête des organismes syndicaux d'entreprise. Des groupes organisés clandestins existent dans bien des entreprises depuis le 17 juin. La presse du parti se rapporte souvent à leurs méfaits. Au cours de la période allant approximativement du 25 juin au 15 juillet, les ouvriers demandent systématiquement la réélection des comités syndicaux et souvent l'obtiennent. Pour ce faire, ils se couvrent de l'autorité du Comité central du 21 juin qui, dans sa résolution, a âprement critiqué les syndicats. Or, ce sont justement les éléments qui ont dirigé la révolte du 17 juin — ceux qui animent les comités clandestins — qui pénètrent dans les comités syndicaux.

Les cadres de base du parti, dans la mesure où ils ne s'opposent pas à la ligne officielle, sont démoralisés : « Une partie des camarades se comporte comme des pénitents, crée une atmosphère de pénitence et de pessimisme » (*Leipziger Volkszeitung*, 21-7); « Après le 17 juin, l'esprit de capitulation ainsi que des déviations social-démocrates se font jour dans les rangs des représentants du parti et des syndicats » (*Volkswacht*, de Gera, du 4-8); « Depuis ce moment (le 17-6), toute une série de représentants du parti et des syndicats sont tombés dans le pessimisme » (*Schweriner Volkszeitung* du 7-8), etc. Décidément, l'initiative est hors des cadres du parti dans les entreprises.

A partir de la fin juillet, la répression commence dans les usines. Une assemblée est convoquée pour discuter la résolution du Comité central du 24-7. Le rapport prend cette fois-ci le plus clair de la réunion. Un membre du parti dans la ligne accuse ensuite un ou plusieurs oppositionnels d'être des provocateurs; l'assemblée se prononce et les accusés sont aussitôt remis aux mains de la police. Voici, d'après la *Neues Deutschland* du 5 août, la réunion de l'usine d'énergie électrique de Klingenberg : « L'ouvrier Zimermann donne lecture d'un rapport de la directrice du magasin d'État local. Le jour de la mort de Staline, l'ouvrier Huhn rentre au magasin et fait une grimace « indescriptible » devant le portrait du chef décédé. La directrice le menace. Le 17 juin Huhn revient au maga-

1. Le journal de l'usine d'automobiles de Werdau. La *N. D.* du 14-8, qui le cite, ajoute que non seulement la même idée, mais la même formulation est à trouver dans d'autres journaux d'entreprise encore.

sin et, s'adressant à la directrice : « Nous avons un compte à régler tous les deux; c'est demain le jour du règlement; là il y a un nouveau régime... »

— « Huhn a-t-il quelque chose à dire? » demande le président de l'Assemblée.

— « Non! »

— « Dehors!... Dehors!... » crie-t-on. « Je demande qu'il soit jeté hehors! » Huhn est remis aux mains des autorités.

Et à l'entreprise Siemens-Plania, où six semaines auparavant la réunion avait été si libre (d'après la *N. D.* du 4-8) :

— « Le tourneur Walter Rothemann — lit un membre du bureau — était déjà exclu du S.E.D.... Le 17 juin il engagea ouvertement ses camarades à abandonner le travail... » Le représentant de la direction berlinoise du S.E.D. pose alors deux questions à Rothemann :

— « Qui vous paye? Quels sont vos rapports avec l'« Association des Juristes libres » de Berlin-Ouest? » Rothemann est arrêté en même temps que deux autres ouvriers.

Mais bien souvent les ouvriers s'opposent avec succès à la répression. Voici un cas cité par la *Freiheit* de Halle (du 18-8) : « Sack est un des responsables de la commission du plan de l'usine chimique Karl-Marx. Il avait été exclu du parti car s'opposant « de manière incorrigible » au principe du travail aux pièces. Au 17 juin, Sack est l'un des promoteurs et des dirigeants de la grève. Radtke, responsable du journal d'entreprise, traite Sack de « provocateur ». Sack frappe Radtke et le traite à son tour de « renégat ouvrier ». Le comité d'entreprise du parti « recule devant diverses opinions » (exprimées dans l'entreprise); finalement c'est Radtke qui est envoyé en congé et ensuite relevé de ses fonctions.

* * *

Le « cours nouveau », indiqué le 9 juin, complété par une série de mesures prises après le 17 juin, prévoit une augmentation de la production des industries de consommation au dommage de l'industrie lourde. Sans aucun doute, le niveau de vie de la masse ouvrière se relèvera. Il est probable également que grâce à la marge plus grande de produits de consommation dont on disposera le régime réussira à consolider la couche d'aristocratie ouvrière qui le soutient et qu'ainsi il regagnera lui-même quelque stabilité.

Mais le problème des rapports couche dirigeante-masse ouvrière

sera toujours davantage un problème politique. La lutte économique des ouvriers avait repris en 1949 au niveau de l'équipe et de l'atelier. Elle a augmenté depuis d'année en année jusqu'à embraser le pays et à se transformer en combat pour le droit de combattre, de s'exprimer, de remplacer un régime par un autre, en combat pour la liberté.

Si ces luttes ouvrières ont pu augmenter de volume et de contenu, c'est qu'à chaque étape, par leur mécanisme propre, de nouveaux cadres surgissaient, une nouvelle solidarité se forgeait et la grande expérience d'organisation de la classe ouvrière allemande remontait à la surface. A partir de 1950 environ, les cadres nouveaux se regroupent spontanément dans les ateliers, dans les groupes du parti et du syndicat. Ils ne se retrouvent qu'occasionnellement et implement font le point de la situation. Mais le début est fait et ces groupes reviennent d'anciens militants que les années de 'après-guerre immédiat avaient démoralisés. On rediscute les ieilles expériences. Par-ci par-là de vieux livres de théorie ressurissent : on les relit, on les repense. Et la lutte s'élève. Juin 1953 onstitue un bond immense. Mais il n'a été possible que grâce à ette préparation, grâce à cet enrichissement continu de la lutte pontanée par l'organisation; des deux par l'idéologie et réciproquement. Mais cette fusion, renouvelée sur un plan supérieur à haque stade, ne peut elle-même se réaliser que librement et sponanément. C'était là la supériorité de la masse ouvrière face au arti. Ce dernier soulignait aussi la nécessité de susciter l'initiative es masses; connaissant la valeur des idées. Mais, pour toute une érie de raisons, idées et spontanéité ouvrière n'étaient pour lui u'ornements de l'organisation qui, elle, était fondamentale. ès lors, tout devait se scléroser : l'organisation devint un appareil; déologie un catéchisme; quant à la spontanéité, elle ne pouvait us exister qu'ailleurs.

La tentative de Herrnstadt et de Fechner, des partisans de apaisement, n'eut de sens que par leur volonté de capter la chesse que seule la liberté crée. Mais leur tentative était désesérée. Elle se déroulait dans les pires conditions. Surtout elle était pas réelle. Elle respectait l'essentiel du régime; elle était e-même, jusqu'à un certain point, une manifestation de l'appareil. La reprise en main des rênes par les « durs », par Ulbricht, mènera l'efficience. Mais une efficience partielle, sur un plan lement tournant le dos à de grandes contradictions.

La lutte ouvrière connaîtra encore de grandes difficultés. Non seulement l'illégalité et la confusion que jette au sein de l'usine l'existence d'une aristocratie ouvrière, mais aussi le manque d'un large écho hors de la zone orientale des luttes déroulées [1]. A partir d'un certain niveau, en effet, la lutte ouvrière ne peut s'enrichir qu'en se dépassant, et cela comporte des contacts au-delà des frontières.

Au sein des usines d'Allemagne orientale le combat continue. Il est à la fois économique et politique, spontané et organisé. Les cahiers de revendications immédiates continuent à être défendus. Des grèves éclatent de-ci de-là. Elles sont spontanées, décidées au moment d'un changement d'équipe ou à une assemblée convoquée pour une autre raison, et souvent elles ont comme but d'exiger la libération de camarades arrêtés, de défendre l'organisation que les ouvriers se donnent.

La lutte contre les « Intelligenzler » tend vers la précision de la lutte contre une classe ennemie. Certes, la théorie de cette lutte reste à forger et elle ne pourra l'être que hors du milieu immédiat de la classe ouvrière. Mais il y a un sens, une intuition, une réflexion propre du prolétariat — et surtout d'un prolétariat dense et expérimenté comme celui d'Allemagne orientale — hors de quoi la théorie ne peut exister.

Au stade atteint par leur mouvement, les ouvriers d'Allemagne orientale ont besoin d'alliés, intellectuels notamment. La clarté des buts, un programme donneraient sans aucun doute une nouvelle impulsion à l'action et à l'organisation ouvrières.

Benno SAREL.

1. Il est certain que le 17-6, la situation était mûre à Berlin-Ouest pour unz grève de solidarité avec les ouvriers du secteur oriental. Elle aurait soutenu la révolte en créant une unité révolutionnaire de la ville. Elle aurait noyé l'intervention des quelques centaines de déclassés semi-fascistes de Berlin-Ouest C'est une faute de la part des syndicats occidentaux de ne pas avoir pris l'initiative de cette grève.

Sur la distribution de colis de vivres occidentaux à la population d'Allemagne orientale, il y aurait beaucoup à dire. Il semble que la réaction ouvrière face à cette action — comme devant l'envoi de vivres par l'U.R.S.S. — est : « Tant mieux, par ici avec ce ravitaillement ! ». Ces colis répondent, pour les couches les plus déshéritées de la population, à une triste nécessité. Mais leur signification politique est incontestable : d'une part créer des difficultés au gouvernement d'Allemagne orientale, de l'autre obscurcir la volonté de lutte indépendante, la conscience de classe des ouvriers.

Elena de La Souchère.

EXPÉRIENCE BOLIVIENNE ET RÉVOLUTION HISPANIQUE

Exemplaire est la révolution dont la Bolivie est le lieu. Cet adjectif n'implique aucun jugement de valeur. Il ne signifie pas que les phénomènes qui se déroulent dans ce pays soient dignes de louanges ou d'admiration, mais qu'ils constituent des exemples typiques de certaines tendances propres à une famille de peuples, et de la façon dont les problèmes sociaux de notre temps sont posés dans les sociétés hispaniques.

La Terre des extrêmes

La révolution bolivienne doit peut être ce caractère exemplaire aux contrastes et aux extrêmes de données géographiques qui se traduisent en données de vie collective à la fois simples et extrêmes.

Voici un haut-plateau de 4.000 mètres d'altitude, encerclé de sommets et de volcans, un bloc rocheux abrupt à l'ouest, incliné à l'est vers les sables du grand Chaco et les basses plaines boisées, les savanes marécageuses que sillonnent les troupeaux des tribus indiennes insoumises.

Voici un pays de toutes part défendu, cerné d'obstacles. On ne l'aborde qu'en escaladant des cols, en traversant des savanes, en franchissant des déserts. Le port d'Antofagasta et la bande littorale qui lui donnaient accès à l'Océan Pacifique et au monde extérieur, lui ont été ravis, en 1882, à la suite d'une guerre malheureuse contre le Chili. Un demi-siècle plus tard, la campagne du grand Chaco ne devait être entreprise que pour ouvrir au pays un accès vers le cours navigable du Pilcomayo, pour prendre pied en

bordure de la grande route fluviale qui, prolongée par les rios Paraguay et Parana, chemine à travers les plaines du Paraguay, de l'Argentine et de l'Uruguay vers l'embouchure de la Plata et le libre océan. Rejetée par les armes de la route atlantique comme elle l'avait été, cinquante ans plus tôt, du littoral de l'Ouest, toute attache coupée avec le monde extérieur, la Bolivie est, au cœur du continent, au plus épais de l'enchevêtrement andin, un bloc de roc et d'aridité. Mais ce roc enserre un trésor. Les mines d'argent de Charcas ont été exploitées dès 1539, sur l'ordre de Pizarre. L'ère de la ruée vers l'argent devait être ouverte quelques années plus tard, en 1545, par l'esclave indien Diego Gualeca. Sur les traces d'un lama en fuite dans la montagne, il gravit un massif veiné de filons argentifères. C'est le Potosi. Prospecteurs et aventuriers se ruent vers la montagne magique. Une ville naît à ses pieds. Dès 1580, elle compte 160.000 habitants. A cette époque, une exploitation qui ne dispose pourtant que des moyens les plus rudimentaires parvient à arracher au roc un contingent annuel de métal d'une valeur approximative de cinq milliards de francs actuels. Des générations d'esclaves indiens peinent et meurent dans la mine qui s'enfonce peu à peu dans les entrailles de la montagne. Car le filon s'épuise et il faut traquer le métal au plus profond du roc. Réduite au tiers dès le XVIIIe siècle, la production continue à décliner au cours des cent cinquante années suivantes. Mais voici qu'à l'ère du métal figuratif et ornemental, succède celle du métal utilitaire. L'étain, métal pauvre, jadis dédaigné, est devenu l'un des éléments de base de la production industrielle. Et la cordillère bolivienne est en mesure de fournir le cinquième de la production mondiale d'étain. C'est aussitôt vers la montagne magique une nouvelle ruée qui offre les mêmes caractéristiques que celle du XVIe siècle : marche orientée vers une seule activité et qui, se hâtant toujours dans les mêmes ornières vers quelques points précis, ignore et dédaigne l'arrière-pays, le vaste plateau semi-désertique, la *puna* sèche et battue du grand vent des montagnes, semée de loin en loin de quelques hameaux indigènes.

Les extrêmes de la nature bolivienne ont donc déterminé

une colonisation strictement localisée, qui laisse presque intact le milieu primitif. Au point de vue ethnique, tout d'abord. La rencontre et la fusion des races ne s'est opérée que dans les agglomérations minières et dans les *yungas*, les vallées fertiles de la cordillère, où les immigrants blancs, ont créé de vastes domaines, qu'ils exploitent à l'aide d'une main-d'œuvre indigène. Ici et là, une race nouvelle a fait son apparition : celle des *Cholos*. Nous verrons plus loin l'importance du rôle de ce peuple métis dans la Bolivie actuelle. Mais la colonisation blanche ne s'est pas écartée des chemins du métal. Elle n'a pas mordu la vaste étendue des plateaux, des bois et des savanes. Aussi la Bolivie est-elle l'une des nations sud-américaines qui comporte le plus large pourcentage de population indigène pure de tout alliage : deux millions sur un total approximatif de trois millions et demi d'habitants.

A l'exemple du milieu physique, le milieu moral reste inentamé. La majeure partie de la population ne comprend que les dialectes indiens. L'espagnol, un espagnol rudimentaire, n'est parlé que dans les villes et les centres miniers et sur les domaines des propriétaires blancs. Le pays compte, aujourd'hui encore, 90 % d'illettrés, environ.

Le niveau de développement économique des campagnes et des villages restés à l'écart du rush minier, est celui de l'époque pré-coloniale. Dans les plaines, les *llanos* qui s'étendent, à l'est, des forêts septentrionales proches du Matto Grosso brésilien aux sables du grand Chaco, les tribus indiennes insoumises n'ont pas dépassé le stade nomade et pastoral de la vie collective. Dans les communautés agricoles formées par les Indiens sédentaires des plateaux, la terre indivise est cultivée en commun. Une agriculture rudimentaire s'accommode de quelques activités du type artisanal embryonnaire : poterie, tissage, confection de chapeaux de paille. Chaque communauté produit presque tout ce qui est nécessaire au mode de vie élémentaire de ses membres. Dans cette économie en circuit fermé, les échanges sont rares d'un village à l'autre.

Ce milieu économique agricole et artisanal ne peut soutenir une grande industrie extractive. Il ne comporte point d'usines susceptibles de produire le matériel d'extraction

ou d'assurer le traitement du métal. Une première opération de raffinage est bien effectuée dans les hauts-fourneaux rudimentaires situés au flanc de la montagne, au-dessous des centres miniers, au niveau des bois fournisseurs de combustibles. Le plus actif de ces hauts-fourneaux est celui de Chujillo, propriété de l'*International Minning C°*, société où prédomine le capital étranger. Le gouvernement veut-il fonder un laboratoire d'investigation minière où sont analysés les fragments minéraux envoyés par tous les prospecteurs du pays ? Il ne peut monter ce service qu'avec la coopération financière des Etats-Unis. Le pays n'est ni exploitant ni consommateur. Son industrie inexistante n'offre aucun débouché à la production d'étain. Matériel d'extraction et capital : tout vient de l'étranger et tout retourne vers l'étranger, vers les fonderies du Texas et de Liverpool, vers les marchés industriels d'Angleterre et des Etats-Unis. Il importe peu que Simon Patino ait été un *Cholo*, un métis, de Cochabamba. Sa chance ou son habileté fut de mettre la main sur de riches filons, de les découvrir, de s'en assurer les titres de propriété et d'entreprendre l'exploitation avec des moyens rudimentaires. Cette première étape franchie, il lui fallut entrer en rapport avec l'étranger, avec les grands pays industriels dont le développement était au niveau des possibilités du sous-sol bolivien, pour obtenir l'équipement et le capital d'exploitation que le pays ne pouvait lui fournir. Le métal est traité dans les fonderies William Harvey, à Liverpool, et dans celles de Houston, au Texas. Les acquéreurs sont les grands pays industriels des rivages nord-Atlantiques. Les achats se traitent à Londres et à New-York, et la société Patino finit par établir dans ces deux villes ses comptoirs principaux. Elle doit pactiser avec les sociétés qui contrôlent les gisements du sud-est asiatique. Elle s'élargit, s'accroît en moyens d'exploitation et en matière exportable, mais elle est absorbée par ces apports. Elle échappe à la famille Patino. Elle déborde le cadre bolivien. Elle se mue en cartel international où domine le capital anglo-saxon, et qui, sous la raison sociale *Patino, mines et entreprises, consolidated*, contrôle des gisements d'étain dans les Andes boliviennes, en Malaisie et dans l'archipel indonésien, des fonderies à Liverpool et à

Houston. Chaque année la somme de ses avoirs étrangers s'alourdit de bénéfices réinvestis en acquisition d'immeubles ou de parts d'actions. Les deux autres grandes sociétés d'extraction et de vente de l'étain bolivien, Aramayo et Horschild, ont parcouru, à leur mode, qui est plus modeste, la même voie d'internationalisation progressive. Les petites sociétés proprement boliviennes ne contrôlent qu'un pourcentage minime de la production du pays.

L'industrie extractive de l'étain s'est développée en Bolivie comme une géante fleur de serre, sans racines dans le terroir, nourrie de sève étrangère et tournée vers l'extérieur. Seule activité industrielle dans une économie agricolo-artisanale en circuit fermé, la production d'étain est non seulement entièrement destinée à l'exportation, mais elle constitue la seule exportation du pays, la seule monnaie d'échange qui lui permette d'acquérir des produits d'importation. Et cette source de richesse échappe à l'économie nationale. Les ressources du sous-sol bolivien n'offrent qu'un point de départ à une activité dont les tenants et les aboutissants, les actionnaires, les bénéficiaires et les débouchés sont à l'extérieur. La Bolivie fournit la matière et le travail, le produit de son sol, le labeur de son peuple ; elle perçoit en échange le pourcentage du fisc et la part de la main-d'œuvre. Part dérisoire. Le bas salaire du mineur est, nous e verrons, l'une des conséquences de la différence de niveau ntre le développement de l'industrie extractive et le milieu ambiant. Les bénéfices de la production s'évadent, comme e métal, vers les marchés étrangers.

Cette déperdition de substance signifie faibles possibilités l'importation, bas niveau de vie, pauvreté, mais pauvreté négalement répartie ; la coupe sociale bolivienne, déterminée par le développement d'une seule branche industrielle dans un milieu primitif, affecte l'aspect d'une pyramide effilée au sommet. Comme le capital-mine, le capital-erre, les grands domaines des *Yungas*, les fertiles vallées du ersant occidental de la cordillère, se concentrent aux mains e quelques familles. Susceptible d'exercer, par ses innombrables ramifications étrangères, une pression indirecte sur a vie du pays, le grand capital bolivien est vulnérable, sur e plan interne, dans la mesure où il s'incarne en quel-

ques individualités détachées de la masse, visibles et isolées.

La pyramide a pour base la masse indienne des misérables communautés rurales de la *puna*, inépuisable réserve humaine dans laquelle puisent à leur gré les propriétaires des grands domaines et les chefs d'exploitations minières. La surabondance de la main-d'œuvre retire toute valeur au travail humain. D'ailleurs, le manœuvre indien, le *pongo*, accoutumé par l'aridité de la terre à une existence élémentaire, n'a que de faibles exigences. Il demande peu et obtient moins encore. Entre lui et les porte-paroles des firmes de l'étain, le dialogue n'est pas égal. Les deux interlocuteurs ne vivent pas dans le même temps économique. Et il y a, entre eux, une indifférence de niveau humain. Illettré, le *pongo* subit l'ascendant de l'homme blanc. Il défend faiblement des droits dont il ignore l'étendue. Les valeurs, les prix, les salaires consentis en d'autres contrées pour un travail identique, toutes ces données lui font défaut. Jusqu'à ces dernières années, le *pongo* était seul, isolé, face aux puissantes sociétés minières. La Fédération des Mineurs, de création récente, ne joue un rôle actif qu'à partir de 1946. Avant la nationalisation, le *pongo* percevait un salaire moyen de 2 $ 55 dans les grandes exploitations, et souvent beaucoup moins, à peine le tiers, sur les chantiers des compagnies secondaires. Le salaire n'était pas au niveau des prix du magasin d'alimentation de la société minière. Le *pongo* contractait à l'égard de celle-ci une dette qu'élargissait chaque journée de travail, et qui l'enchaînait à la mine. L'ambassadeur bolivien à Washington, le Dr Andrade, a reconnu que *le total des calories par personne du peuple bolivien équivalait approximativement à la moitié de celles qui sont nécessaires à l'être humain* [1]. Affamé, couvert de haillons, les jambes enveloppées de chiffons, le mineur couvrait, entre deux brèves haltes de repos, de larges étapes de travail, de trente heures d'affilée, parfois. Au fond de la mine, en creusant le roc, au long des galeries, en portant sur son dos les lourds sacs de métal que

1. Le revenu individuel moyen par année équivaut en Bolivie à 20.000 francs, contre 169.000 francs en France et 509.000 francs aux États-Unis.

des ouvrières ont cousu dans les ateliers de l'exploitation, le *pongo* mâchonne sans trève, pour tromper sa faim et sa fatigue, la boule de coca qui le maintient dans un constant état d'hébétude. La sous-alimentation, le surmenage, la drogue ont vite raison de sa résistance. La tuberculose décime les *pongos* qui ne vivent que dix ans, en moyenne, à dater du jour de leur descente dans la mine.

De cette masse anonyme et souffrante se détache un petit noyau de travailleurs qualifiés, chefs d'équipes et contremaîtres. Ces *capataces*, dont la condition matérielle est, d'ailleurs, à peine supérieure à celle des *pongos* se recrutent parmi les *cholos*, les métis. Et ce sont encore les *cholos* qui, à l'étage supérieur, fournissent des cadres aux maigres activités urbaines qui se développent à partir de l'exploitation minière. Au point de rencontre du blanc, grand propriétaire, chef d'entreprise ou ingénieur, et de la masse indienne asservie, la population métisse fournit des employés aux banques et aux administrations d'Etat, des médecins aux hôpitaux, des avocats aux litiges, des sous-officiers à l'armée. Les boutiquiers, les fonctionnaires, les journalistes, les intellectuels se recrutent en majorité parmi les *cholos*. Numériquement faible, cette classe moyenne à laquelle se rattachent quelques petits propriétaires, totalise environ 150.000 personnes. Si elle subit la pression économique de la classe des grands propriétaires et des magnats de l'étain, elle détient en fait le pouvoir politique, puisqu'elle représente la grande majorité du corps électoral, la masse indienne étant écartée des urnes par la disposition légale qui lie le droit de vote à la capacité de lire et d'écrire. La population active des *cholos* alimente les effectifs squelettiques des partis. Plus tard, elle fournira des cadres aux syndicats. A l'écart de la masse amorphe, la vie politique se réduit à une lutte d'équipes en milieu clos. Si l'abîme de misère de la masse contient un potentiel de révolte, la faiblesse numérique des équipes dirigeantes, leur isolement, constituent, pour la société bolivienne, un principe de fragilité. Le pouvoir est à la merci des revirements de quelques hommes, de l'ascendant ou de l'initiative audacieuse d'un seul. Toujours agitée de complots, tiraillée entre les factions, la Bolivie est le pays des surprises, des chan-

gements soudains. Aucune des Républiques sud-américaines ne présente, au cours de son histoire, une telle suite de révolutions et de coups d'Etat.

Cette instabilité de la vie politique est aggravée par la perméabilité de l'économie bolivienne aux influences externes. Dans la mesure où l'étain constitue, pour le pays, la seule source de rentrée d'apports extérieurs, les guerres, les armistices, les révolutions, tous les phénomènes susceptibles d'agir sur la demande étrangère, de faire varier les cours du minerai, ont des répercussions sur la vie intérieure bolivienne. La stabilité du pouvoir, les rentrées du fisc, l'équilibre budgétaire, la tranquillité sociale dépendent du maintien ou de la chute des cours de l'étain. Qu'un fléchissement de la demande détermine une baisse des prix, et le précaire équilibre de la société bolivienne est aussitôt mis en péril. La baisse des rentrées du fisc détermine un déficit budgétaire. Le chômage nourrit l'agitation sociale. L'opposition s'accroît des difficultés du pouvoir. Sur les événements mondiaux dont dépend sa prospérité économique et sa stabilité politique, la Bolivie est sans prise. Nation faible et pauvre, elle n'exerce aucune influence sur la vie internationale. Il lui faut subir la rigoureuse servitude de la mono-exportation, aggravée par la concentration de l'achat. Avant la guerre 50 % de la production environ étaient exportés vers l'Angleterre et 50 % vers les Etats-Unis. Et comme, en temps normal, l'offre, sur le marché de l'étain, tend à excéder la demande, les acheteurs anglo-saxons sont en mesure d'imposer à la Bolivie leur loi et leur prix.

II. — De la révolution politique a la révolution sociale

La seconde guerre mondiale inverse les donnés traditionnelles du marché de l'étain.

Aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, les besoins de l'armement stimulent la demande. Les victoires japonaises ferment aux pays anglo-saxons la route des gisements miniers du sud-est asiatique. La demande se tourne vers la Bolivie. La production du pays passe de 25.000 tonnes à 43.000. Le cours de la livre d'étain qui, en 1938, ne

dépassait pas 77 cents, s'élève progressivement à 1 $ 03. Les compagnies minières en pleine prospérité distribuent de gros dividendes et font appel à de nouveaux contingents de main-d'œuvre. La hausse des chiffres d'exportation grossit les rentrées du fisc. La balance de la trésorerie d'Etat accuse un excédent des rentrées sur les dépenses.

Mais, tandis que le surplus des bénéfices s'évade vers l'étranger, le niveau de la vie de la population demeure aussi bas qu'avant guerre. La Bolivie présente le spectacle, classique dans les contrées de mono-exportation, de l'Etat riche dans le pays pauvre.

Cet Etat qu'enrichissent et fortifient les livraisons de métal à l'industrie américaine d'armement, forme ouvertement des vœux pour la victoire nazie. Est-ce, comme on l'a prétendu, la vogue des théories hitlériennes qui avait porté au pouvoir, en Bolivie, le Mouvement National Révolutionnaire — M.N.R. — du major Villaroel? Mais chacun, groupe ou individu, choisit les influences par lesquelles il se veut modelé, et se définit par ce choix. Le M.N.R., rassemblement des intérêts de la classe moyenne des *cholos*, petits propriétaires, fonctionnaires et boutiquiers, attendait de Berlin des consignes et des appuis, dans la mesure où le régime nazi constituait l'archétype de ses propres tendances : d'un nationalisme réformateur visant à fonder le règne de la classe moyenne, en abattant, au sommet de la pyramide sociale, la double domination des intérêts anglo-saxons et de la caste des grands propriétaires et des magnats de l'industrie minière.

Si le gouvernement national-révolutionnaire de Villaroel e pouvait songer, en dépit de ses sympathies pro-nazies, à nterrompre les livraisons aux usines *yankees*, dont épendait la prospérité du pays, condition première de la tabilité du régime, les Etats-Unis, de leur côté, n'étaient as en mesure de porter le combat sur le terrain interne bolivien. Des troubles prolongés auraient provoqué une uspension des livraisons de métal. Et comment circonscrire a durée de la lutte tant que le M.N.R. pouvait faire appel l'aide nazie ? Le gouvernement américain s'estimait satisfait d'avoir obtenu d'un Etat hostile les livraisons qui constituaient, somme toute, la seule forme de prestation que

la Bolivie pouvait apporter à la cause des démocraties en guerre.

Cette coopération dans une hostilité mutuelle était favo-
qui dominait la Confédération syndicale des Travailleurs —
risée par l'attitude du parti communiste bolivien, le P.I.R.[1]
C.S.T.B. —, organisation dont les effectifs restreints se recrutaient surtout parmi les artisans et dans le petit personnel des entreprises urbaines. La C.S.T.B. donnait à ses affiliés des consignes d'attentisme, afin qu'une agitation sociale inopportune ne vienne pas troubler les livraisons d'étain aux Etats-Unis, alliés de l'Union Soviétique. Premier signe pur, en terre bolivienne de la primauté « stalinienne » du politique sur le social.

La défaite nazie détruit ce précaire équilibre. En suscitant des ennemis internes à un régime désormais sans appuis extérieurs, les Etats-Unis ne craignent plus de suspendre, ne fût-ce que temporairement, des livraisons que la conjoncture nouvelle rend moins urgentes. Les syndicats peuvent combattre le régime sans ralentir le rythme de l'armement allié. La temporaire alliance russo-américaine se traduit en Bolivie par la paradoxale union de la haute classe pro-yankee et des syndicats « staliniens ». La promesse d'un retour aux libertés démocratiques suspendues par la dictature, les largesses américaines et le discrédit jeté sur le régime par la défaite nazie déterminent un déplacement de l'opinion vers les partis d'opposition. Un soulèvement renverse le régime, en juillet 1946. Villaroel est pendu, devant le palais présidentiel, à un réverbère de la place Morillo. Estensoro, second personnage du régime abattu, s'enfuit en Argentine. Cette révolution purement politique, qui renforçait la domination des intérêts *yankees*, devait aboutir, quelques mois plus tard, à l'élection d'un président conservateur, Hertzog.

En soutenant la *Rosca* conservatrice contre le timide réformisme social de Villaroel, et la haute classe contre la classe moyenne, les « staliniens » de 1946 ont-ils été les dupes volontaires de consignes reçues de l'extérieur, ont-ils espéré que la politique du pire déterminerait un sursaut

1. PIR : Partido Izquierdo Revolucionario : parti de la gauche révolutionnaire.

évolutionnaire dont ils seraient les bénéficiaires ? Mais en actisant avec la *Rosca*, ils ont ruiné leur influence sur les ıilieux ouvriers. Si la révolution politique de juillet 1946 st le point de départ d'un mouvement d'agitation sociale, e mouvement va échapper au contrôle communiste.

A l'automne 1946, les premiers signes d'agitation ouvrière ont durement réprimés par un gouvernement provisoire ont la mission est d'écarter tout obstacle au succès du andidat conservateur à la présidence de la république. 'idèle au pacte qui l'unit à la *Rosca* et peut-être satisfait es coups portés à des organisations rivales, le P.I.R. se ient à l'écart de la lutte sociale. Cette passivité complice chève de le perdre dans l'esprit des ouvriers. Les autres orces de gauche, loin d'être abattues par la persécution, e nourrissent de la lutte. Leur propagande traduit les onfuses aspirations de mieux-être en revendications précises uxquelles les signes de leur personnalité d'organisation, eurs initiales et leurs leaders, sont désormais associés dans 'esprit du *pongo*. Plus écoutées, de celui-ci, elles usent eu à peu le complexe d'individualisme et de repliement ur soi-même du primitif. Les mineurs et les ouvriers des uelques usines de La Paz se groupent. Le syndicalisme tteint la couche profonde des travailleurs, la couche ndienne, et s'organise. Le mouvement de réaction sociale ssu du soulèvement de juillet 1946 a fait passer la Bolivie lu stade des groupements de métiers à celui du syndicaisme ouvrier.

En ce monde extrême et nu, de soleil, de roc, de cœurs imples et violents, la lutte sociale est obstinée, féroce omme l'instinct vital. Son enjeu est la possibilité de gagner uelques calories sur la faim, quelques jours sur la mort. ''est une petite guerre de poignards et de bastonnades, poiseuse de sang et de poussière, moite de la fièvre des longs mprisonnements dans les cachots souillés, grouillants d'inéctes, des agglomérations minières et des bourgs ruraux. Des acqueries de manœuvres de la terre sont écrasées à Toyoıoco, à Ayopayo, à Caquiaviri. En janvier 1947, un soulèement des mineurs du Potosi est noyé dans le sang : la épression fait près de 500 victimes.

Le mouvement est conduit par trois petits groupes politi-

ques dont les cadres et la majeure partie des effectifs se recrutent dans la classe moyenne : le parti socialiste — P.S.O.B. —, le P.O.R. trotzkyste et l'aile gauche du M.N.R., l'ancien parti de Villaroel. De tous, le P.S.O.B. est d'abord le plus actif. Son journal, *La Batalla*, mène campagne, à la fois contre les conservateurs et contre le parti communiste. Mais un premier coup a déjà été porté au socialisme bolivien par la scission qui a donné naissance au groupe trotzkyste. La rupture a été déterminée par une controverse qui porte sur l'objectif de l'action révolutionnaire. Tandis que le P.S.O.B. s'en tenait à la thèse classique de la « révolution socialiste », les théoriciens trotzkystes affirmaient que, dans un pays où la masse est passive, dispersée et pratiquement sans accès aux urnes, la révolution ne peut s'effectuer que par étapes. La Bolivie doit renverser les bastilles des compagnies minières et convertir ses grands domaines en biens nationaux, première étape révolutionnaire qui la fera passer du stade *féodal* au stade *démocratico-bourgeois.* Ces vues sont exposées dans la *Thèse de Pulacayo*, la charte-programme du trotzkyste bolivien, par le doctrinaire du groupe, l'écrivain Lora. Il y a désormais un point de coïncidence possible entre le parti trotzkyste et ce nationalisme révolutionnaire qui a trouvé dans la défaite politique le chemin d'un succès syndical. A l'époque de la dictature, les syndicats gouvernementaux n'avaient jamais groupé que des effectifs squelettiques. Les théories nationalistes pénètrent dans les milieux ouvriers après la chute de Villaroel, à la faveur de la réaction sociale et du déclin de l'influence communiste. Sans doute les objectifs lointains du mouvement sont-ils aux antipodes de ceux du trotzkysme. Mais, dans l'immédiat, les deux groupes tendent vers le même but : ils s'efforcent de fonder sur la ruine des « féodalités » internes et externes, le règne de la classe moyenne. Règne temporaire, dans la pensée des dirigeants trotzkystes. Il importe peu de savoir si l'attitude de ces derniers, presque tous issus de la petite bourgeoisie, répond à une tactique méditée ou à un obscur réflexe de classe. Le fait important est l'alliance que la communauté des buts noue entre la gauche trotzkyste et l'ancien parti de Villaroel. Lora, le théoricien de la révolution *démocratico-bourgeoise*,

coopère avec Lechin, l'animateur des syndicats nationalistes. L'union du M.N.R. et du P.O.R. constitue le noyau du regroupement des forces de révolution sociale.

Le rassemblement de l'opposition bénéficie de la sympathie agissante du gouvernement argentin. Paz Estensoro, l'ancien ministre des Finances de Villaroel est, à Buenos-Ayres, le porte-parole des conjurés. Peron est disposé à l'appuyer dans la mesure où il retrouve dans le M.N.R. les tendances de son propre mouvement, et où il se préoccupe d'affermir son influence sur les pays voisins. Ces motifs politiques et sentimentaux n'auraient peut-être pas suffi à déterminer le *caudillo* de Buenos-Ayres à apporter au mouvement révolutionnaire bolivien un appui substantiel et continu, si le besoin d'étain des usines argentines ne croissait d'année en année au rythme de l'industrialisation. Buenos-Ayres offrait des denrées alimentaires en échange de métal. Le projet, avantageux pour les deux pays, se heurtait à des intérêts acquis.

La cessation des hostilités n'avait pas entraîné un brusque fléchissement de la demande *yankee*. Les Etats-Unis qui n'osaient s'engager franchement dans la voie du désarmement et de la reconversion ne ralentirent que progressivement le rythme de leurs achats sur le marché bolivien. Au cours des années 1946 et 1947, la totalité de la production bolivienne d'étain est exportée vers les Etats-Unis et l'Angleterre. Pour obtenir sa part, pour obliger le pouvoir politique à faire pression sur les sociétés minières, l'Argentine appuiera l'opposition nationale révolutionnaire. Elle aura désormais son parti à La Paz. En vertu de cette symbiose de l'idéologie et de l'étain, tout refus de livraison à l'Argentine suscite l'émeute dans les rues de la Paz, et toute tentative de l'opposition bolivienne est assurée de l'appui argentin. Dès 1948, la double pression interne et frontalière arrache au gouvernement bolivien un traité d'échange prévoyant la livraison de dix mille tonnes d'étain contre des produits alimentaires argentins — viande, blé et maïs —. Au cours des deux années suivantes, tout ralentissement du rythme des livraisons à l'Argentine sera sanctionné par une recrudescence d'agitation à l'intérieur. En agissant de la sorte, les dirigeants du M.N.R. pensent s'assu-

rer l'appui argentin, favoriser l'effort d'industrialisation du régime ami et valoriser la production nationale en opposant un acheteur à l'autre.

Sur ce dernier point, leur calcul est démenti par l'événement. Les demandes boliviennes d'ajustement des cours à la valeur décroissante de la monnaie se heurtent à l'intransigeance *yankee*. La livre d'étain avait atteint, en 1951, le taux maximum de 1 $ 42. Aux producteurs qui demandent 1 $ 50, la *Reconstruction Finance Corps*, organisme investi, aux Etats-Unis, du monopole de l'importation des métaux, signifie sa volonté d'abaisser les cours à 1 $ 12. Le gouvernement conservateur bolivien porte le litige devant l'O.N.U. Vaine tentative. L'acheteur privilégié dispose d'un atout maître : puisque le retour de la paix limite ses besoins et lui ouvre de nouvelles sources de production, il peut, à son gré, ralentir ses achats. En 1950, la demande *yankee* accuse une baisse de plus de 50 % par rapport aux chiffres de la période de guerre — 14.000 tonnes au lieu de 30.000 —. Le ralentissement du rythme des fabrications de guerre ne justifie pas un fléchissement si net, à une époque où l'ouverture des hostilités en Corée semblerait plutôt de nature à provoquer un relèvement du chiffre des importations d'étain. Mais les industriels *yankees* se sont délibérément tournés vers le marché sud-asiatique, non seulement parce qu'ils y trouvent la matière première à meilleur compte, mais aussi parce qu'ils entendent profiter de la surabondance de l'offre pour imposer leurs cours, en opposant un fournisseur à l'autre.

L'Argentine devait lutter naguère pour faire agréer ses commandes ; désormais ses achats ne suffisent pas à maintenir le rythme de l'exportation bolivienne. Cette conjoncture inverse n'est pas moins funeste au gouvernement conservateur que la précédente. Toutes les formes de désordre blessent un gouvernement débile. En déséquilibrant les finances publiques et en motivant des licenciements d'ouvriers, le fléchissement de l'exportation fournit des arguments à l'opposition et détermine une recrudescence de l'agitation sociale.

Les forces de la gauche et du centre constituent un Comité de coordination auquel adhère le groupe communiste. Ce

hangement de front de P.I.R. répond-il à la crainte de ›erdre l'audience ouvrière en abandonnant aux groupes ivaux le rôle de porte-paroles des revendications prolétaiennes ? En réalité, les « staliniens », alliés d'un gouvernenent pro-yankee à l'époque de la lune de miel russoméricaine, ont évolué vers l'opposition à mesure que 'approfondissait l'hostilité entre Moscou et Washington. ,eur attitude répond moins à une réalité sociale interne u'à des données diplomatiques externes. Politique d'abord.

Forte de ce nouvel appui, l'opposition se croit en mesure e donner l'assaut au pouvoir. L'ordre de grève générale est ancé à la légère. Les dirigeants n'ont arrêté aucun plan 'action. Ils se fient à l'intuition de l'heure. Leurs adhéents, ignorants de la technique de la grève, sont enclins jouer du poignard et du pistolet. Sur ce plan, ils ne sont ›as encore les plus forts. Le 18 mai 1950, les manifestants, ıitraillés dans les rues de La Paz par l'armée et la police, aissent 400 des leurs sur le terrain. Défaite qui sera le point e départ d'une répression rigoureuse. La dissolution des yndicats est décrétée. Les ouvriers qui ont pris une part ctive à la grève sont licenciés. Les dirigeants syndicaux ont emprisonnés ou déportés. D'autres prennent le maquis l'exemple de Lechin.

Dans ce grand silence imposé à la nation, le pouvoir est haque jour plus solitaire. Le gouvernement *yankee* semıle conscient de la position précaire de ses protégés boliiens et de la nécessité de leur ménager un succès de ›restige. Dans le discours prononcé à l'occasion de la conérence pan-américaine des ministres des affaires étranères, en mai 1951, le Président Truman fait allusion au ong effort de la Bolivie pour s'ouvrir une « fenêtre » sur 'Océan. Ces paroles constituent un rappel adressé au gouernement chilien qui, l'année précédente, avait conclu, vec la Bolivie, un accord prévoyant la cession à cette derıière d'un port-franc en terre chilienne et la construction l'une voie ferrée destinée à doubler celle qui relie les entres miniers de la cordillère bolivienne au port chilien l'Antofagasta. Bien que les Etats-Unis aient offert des capiaux pour la construction de cette nouvelle voie de l'étain t pour les aménagements portuaires, l'accord est resté

lettre morte. Les efforts de Truman pour redonner vie à la lettre du traité n'éveillent pas d'échos en Bolivie, où la crise de l'exportation a fait passer au second plan la traditionnelle question du libre accès à l'Océan. Alors que le métal invendu s'amasse dans les entrepôts, la Bolivie a moins besoin d'un port d'embarquement que de débouchés.

Mais, pour soucieux qu'il soit de venir en aide à ses protégés boliviens, le pouvoir politique *yankee* n'est pas en mesure d'interdire à ses propres ressortissants la poursuite de manœuvres spéculatives qui ont précisément pour effet de fermer ces débouchés. En régime de libre entreprise, l'Etat est sans armes pour faire prévaloir l'intérêt commun sur les intérêts particuliers. Le rapport est inversé, et l'on voit un organisme d'Etat comme la *Reconstruction Finance Corps*, poursuivre, sous l'influence des intérêts privés, une manœuvre qui ruine la position d'un régime étranger allié et vassal du gouvernement des Etats-Unis. A partir de 1951, toutes les commandes de l'industrie *yankee* sont systématiquement reportées sur le marché sud-asiatique. L'abondance du métal disponible en Bolivie entraîne l'effondrement des cours. Nombre d'ouvriers sont licenciés. Le déséquilibre budgétaire s'accentue. L'amputation des bénéfices d'exportation de l'étain se traduit par une réduction progressive du contingent de vivres que le pays doit importer pour compenser l'insuffisance de sa production agricole. La disette serait encore plus grave sans les livraisons de vivres argentins effectuées en application du traité de 1948, le traité imposé par le M.N.R.

Si, aux yeux du *pongo*, l'Argentine est, désormais, la terre nourricière, le nom des Etats-Unis est lié aux notions de misère et de famine. Pour se libérer de la faim, le peuple bolivien doit se libérer de l'influence des intérêts *yankees*. Le nationalisme anti-yankee est la nécessaire étape sur la voie du mieux-être. Le mouvement nationaliste fait des adeptes dans la classe ouvrière. Les mineurs se rallient en masse au syndicat fondé par Lechin. Les organisations de gauche ne sont plus en mesure de contrebalancer l'influence du nationalisme-revendicateur. A l'approche de l'élection présidentielle, la nécessité s'unit à la tactique pour leur

commander un effacement temporaire. Elles soutiendront le M.N.R., puisque celui, disposant de l'appui de cette classe moyenne qui possède pratiquement le monopole de l'électorat, est le seul parti d'opposition dont le candidat ait des chances de vaincre. La probabilité du succès appelle les concours qui l'assureront.

Parce qu'il méconnaissait ces chances et parce qu'il croyait à l'efficacité des instruments de propagande dont il s'était assuré le monopole, le gouvernement avait accepté d'aller aux urnes. Paz Estensoro, le grand homme de l'opposition, le seul candidat possible, vivait en exil à Buenos-Ayres. Les hommes au pouvoir ne croyaient pas à la victoire d'un absent. Mais cet absent incarnait toutes les aspirations et tous les mythes de l'opposition. Pour l'électeur moyen, sa victoire ouvrait le règne de la petite bourgeoisie ; aux victimes de la répression elle promettait l'amnistie ; pour tous, elle présageait la lutte contre la domination *yankee* et le resserrement de l'alliance avec l'Argentine nourricière. Paz Estensoro fut élu.

Les hommes au pouvoir n'avaient pas envisagé l'hypothèse d'une défaite. Sinon ils n'eussent pas accepté l'épreuve. Le vote n'était pas, pour eux, un combat aux chances douteuses et acceptées, mais une formalité dont le seul but était de renforcer l'ordre établi. Puisque le but n'était pas atteint, l'élection était un non-sens. Il fallait l'annuler. Ce sera la tâche du général Ballivian, le *caudillo*, l'homme providentiel qui s'empare du pouvoir, à la faveur d'un simulacre de coup d'Etat, perpétré en plein accord avec les dirigeants civils, qui en sont les victimes apparentes. Entre le petit groupe des maîtres de la terre et de la mine et la ruée des appétits, il n'y a plus que quelques régiments mal équipés, à la fidélité douteuse. Presque toutes les minorités actives de ce pays où la masse est passive, sont groupées autour du président légitime et exilé, qui dispose — et c'est là son principal atout — de l'appui du gouvernement Peron. Appui qui n'a plus la signification d'une pression indirecte exercée sur le pouvoir bolivien pour le contraindre à diriger vers le marché argentin des contingents de métal désormais surabondants et offerts à tout venant. Mais les difficultés auxquelles se heurtent son expérience

d'industrialisation acculant le régime *peroniste* à l'expansion économique, à la conclusion d'unions douanières avec les pays voisins. Ces objectifs ne peuvent être atteints que si le pouvoir est détenu, dans ces pays, par des partis nationalistes-revendicateurs, hostiles à la domination *yankee* et favorables à un regroupement économique du continent sud-américain. La nécessité d'une expansion économique conduit l'Argentine à l'intervention politique.

Cette intervention s'accentue, en Bolivie, à partir de janvier 1952, époque où les Etats-Unis concluent avec le Commenwealth britannique des accords stipulant la livraison d'importants contingents d'étain de Malaisie et d'Indonésie au prix de 1 $ 08 la livre. L'espoir le plus obstiné s'évanouit au contact de ces deux évidences : les Etats-Unis sont décidés à poursuivre la guerre de l'étain et possèdent des sources de ravitaillement qui leur permettent de suspendre leurs achats en Bolivie pendant une durée indéfinie.

Ces accords anglo-yankees, en précipitant l'effondrement des cours de l'étain bolivien aggravent les difficultés de la trésorerie d'Etat et déterminent de nouveaux licenciements. Dans les villes et les centres miniers la grève et la répression se répondent et s'appellent. Des bandes de proscrits tiennent le maquis. Les dirigeants de l'opposition sont emportés par l'impatience de leurs troupes. Des armes argentines passent clandestinement la frontière. L'opposition se lance, en avril 1952, à l'assaut du pouvoir. A La Paz, la bataille de rues, sanglante et acharnée, tourne d'abord à l'avantage des gouvernementaux, en dépit de la défection de certains éléments de l'armée. L'intervention des hommes de choc du syndicat des mineurs rétablit la situation. L'aviation passe du côté des insurgés. Ceux-ci ont partie gagnée. Le dictateur s'enfuit, et le président désigné peut entrer dans sa capitale.

L'avidité des trusts *yankees*, les aspirations sociales de la gauche bolivienne et l'intervention argentine ont porté au pouvoir, à La Paz, un président national-syndicaliste qui appelle au gouvernement les leaders du M.N.R. et du P.O.R. trotzkyste. La révolution politique de juillet 1946 qui renversa le groupe Villaroel avait été rendu possible par l'alliance temporaire des conservateurs et des communistes.

La révolution sociale d'avril 1952 qui ramène à la présidence un survivant du groupe Villaroel, consacre l'union du nationalisme-revendicateur et du socialisme-trotzkysme. Ce pays extrême et linéaire est allé jusqu'au bout de tous les paradoxes que suggère à notre temps l'évolution divergeante du politique et du social.

III. — Difficultés pratiques et enseignements théoriques d'une révolution

Le parti de la classe moyenne s'installait au gouvernement grâce à l'intervention du syndicat des mineurs, circonstance que n'avait pas prévue la *thèse de Pulacayo*. Les doctrinaires trotzkystes avaient posé cet axiome que la *révolution démocratico-bourgeoise* constituait l'inévitable prologue de la révolution socialiste, dans ce pays où la masse passive n'avait ni le désir de prendre le pouvoir ni la capacité de l'exercer. Mais c'est justement dans les pays où la masse est passive qu'une minorité ouvrière peut s'imposer, surtout lorsqu'elle est armée. Le M.N.R. dans l'opposition avait distribué des armes aux syndicats ouvriers ; ils s'en serviront pour faire pression sur le M.N.R. au pouvoir. Tout favorise l'ascendant du syndicalisme armé, et d'abord l'absence de contre-poids à droite : le grand capitalisme est vulnérable dans la mesure de son extrême concentration ; la classe moyenne est numériquement faible ; l'armée, divisée contre elle-même, est vaincue, démantelée. Et ceci à l'heure où les syndicats s'enflent de l'illusion de proche paradis que suscite, dans l'âme instable et enfantine des Indiens, une victoire qui fait passer sur le plan du réel possible, les folles promesses de la clandestinité et de la lutte. Les *pongos* passent de la torpeur résignée à l'agitation impatiente, et se rallient en masse aux organisations syndicales.

La plus grande force du syndicalisme réside dans son unité, une unité qui reflète l'alliance du M.N.R. et des forces de gauche, et qui a peut-être été voulue par Lechin, en application des doctrines du national-syndicalisme européen, de la Phalange en particulier. Mais, à la différence de ce qui se passe en Espagne, cette union, non pas imposée par l'Etat, mais décidée d'un commun accord par les

groupes composants, n'exclue pas la diversité des tendances. Chaque groupe présente ses candidats aux fonctions directrices, et le comité de la C.O.B. [1] — la centrale ouvrière — est composé, en majorité de délégués du M.N.R. et du P.O.R. trotzkyste, en minorité d'élus du P.I.R. communiste. Les organisations de tendances sont au pouvoir syndical ce que les partis sont au pouvoir politique. Cette solution, intéressante et nouvelle, concilie l'unité organique, qui permet à l'organisation professionnelle d'accomplir sa fonction économique et sociale, avec la pluralité de tendances qui autorise la libre expression des opinions et stimule l'activité par l'émulation. Si la conjoncture bolivienne a créé la formule, le milieu bolivien est peu propice à son application. La C.O.B. n'a ni pouvoir recteur ni structure organique. Elle ne reflète pas, à l'exemple de la corporation phalangiste, le complexe enchevêtrement des intérêts et des activités professionnelles et inter-professionnelles. Cette complexité n'existe pas en Bolivie, pays de structure économique linéaire. La C.O.B. n'est que le lieu de rassemblement de quelques noyaux ouvriers, d'autant plus acharnés à faire prévaloir des revendications élémentaires que celles-ci ont été plus longtemps méconnues. Dans ces conditions, la formule de la pluralité dans l'unité va se révéler comme un efficace instrument de pression sur le pouvoir. Le mouvement syndical est fort dans la mesure où il s'incarne en un organisme unique. Mais la surenchère démagogique qu'engendre la lutte des tendances au sein de l'organisation, oblige celle-ci à situer son action au niveau des plus exigeants de ses adhérents. L'impulsion des dirigés fixe la ligne de conduite des dirigeants. Par ce mécanisme à deux degrés, le *pongo* illettré, sans bulletin de vote, fait irruption en maître sur la scène politique.

La controverse sur la nationalisation des mines va donner la mesure de la force syndicale. L'avènement du nationalisme-revendicateur ne pouvait inciter les Etats-Unis à reprendre leurs achats en Bolivie. Les cours ne cessent de baisser. Raison de plus pour nationaliser les mines — disent les dirigeants syndicaux. Mais Paz Estensoro face aux

1. COB : Confédération ouvrière bolivienne.

·éalités du pouvoir ne réagit pas comme Paz Estensoro lea-ler de l'opposition. Il sait qu'une transaction point trop lésavantageuse serait le plus grand succès concevable. Il ɔense que la modération dont son gouvernement ferait ɔreuve sur la question de la nationalisation, lui permettrait l'obtenir, de l'acheteur *yankee*, des conditions plus favo-·ables. Il cherche à rassurer l'adversaire. Mais le syndicat les mineurs exige la nationalisation sans indemnité. Le Comité directeur de la C.O.B. menace de retirer son appui ıu gouvernement si celui-ci ne fait pas droit à ses exi-gences, et intime à ses trois représentants au ministère, Lechin, Butron et Chaves, titulaires des portefeuilles des Mines, du Travail et des Affaires Rurales, l'ordre de démis-ionner. Sommé de choisir entre le chef politique de son ɔarti et les ouvriers syndiqués qu'il est censé diriger, le eader nationaliste Lechin opte pour ces derniers. Les affi-iés imposent leur volonté au comité dirigeant qui, à son our, fait pression sur le pouvoir politique. La volonté gou-·ernementale cède sous la poussée de cet infaillible méca-ıisme à deux degrés. Estensoro annonce une nationalisa-ion, qui sera rendue effective quelques semaines plus tard. Une indemnité calculée sur la base de la valeur de l'équi-ɔement est accordée aux sociétés expropriées. Mais l'effet de cette promesse est annulé par les dispositions qui obligent es compagnies à rembourser à l'Etat les sommes dont elles 'ont frustré par l'évasion de leurs capitaux ou la dissimu-ation partielle des contingents exportés et des bénéfices l'exploitation.

Ce jeu d'équilibre est sans prise sur l'essentiel : sur l'at-itude *yankee* et la vente de l'étain. La mévente et la chute continue des cours en approfondissant la misère, aiguil-onnent une agitation sociale que les dirigeants syndicaux s'efforcent de canaliser en proposant de nouvelles réformes, le plus en plus radicales. Un projet de loi agraire suscite chez les manœuvres agricoles, ces serfs dont le sort est lié à celui de la terre avec laquelle ils sont loués ou vendus, ın élan d'espoir et d'adhésion qui entraîne les chefs syndi-caux vers l'action. Poussés par l'impatience des masses et es espérances qu'ils ont semées, les dirigeants de la C.O.B., réclament, à la fin de l'année 1952, dans un article-pro-

gramme diffusé par *Rebelion*, le journal de la centrale syndicale, la nationalisation des chemins de fer, le monopole d'Etat du commerce extérieur, le contrôle ouvrier sur le commerce, la banque et l'industrie.

Ployée, détournée, entraînée par la poussée syndicale, la révolution nationaliste bolivienne rejoint l'expérience anarcho-syndicaliste de l'Espagne de 1936. C'est le même silence lourd de menace continue, rompu de loin en loin par le crépitement des salves des hommes de choc des syndicats. Et voici que de la contrainte syndicale exercée sur le pouvoir politique, naissent les mêmes revendications. Moins hardis que leurs prédécesseurs espagnols, qui avaient imposé, sans aucune atténuation, le principe de la socialisation, les syndicalistes boliviens distinguent la propriété de la gestion. Nationalisation de la propriété, soit, mais socialisation de la gestion. Pour se mettre en mesure de gérer les entreprises, d'organiser la répartition des matières premières, la production et la vente, la centrale bolivienne se fractionne en branches professionnelles, à l'exemple des organisations espagnoles de 1936. La tendance du stalinisme bolivien à « politiciser » les conflits sociaux, est peut-être à la clef de cette réaction. Mais la même tendance, manifeste en d'autres lieux, n'a pas jeté l'action ouvrière dans l'extrême inverse. Si, en Bolivie comme en Espagne, pour peu que, dans une conjoncture donnée, la force prétorienne cesse de matérialiser l'emprise du pouvoir politique, le peuple laissé à lui-même glisse vers le syndicalisme pur, ne faut-il pas reconnaître dans une pratique si constante, quelque tendance propre au tempérament hispanique ? Certes, le milieu ethnique bolivien est saturé de composantes indiennes caractérisées par une passivité toute prête à s'abandonner à l'Etat tyran et providence. La région bolivienne faisait partie de cet Empire des Incas qui connut la forme la plus totale de société étatisée, et dont le brusque écroulement aux mains d'une poignée de conquérants espagnols, s'explique par l'extrême vulnérabilité qui naît de l'extrême concentration. Mettant la main sur quelques ressorts-clefs, les envahisseurs imposèrent leur pouvoir de substitution, sans rencontrer de résistance dans un vaste milieu où la vie ne se manifestait ni par une

capacité d'initiative individuelle, ni par l'existence d'une infra-structure de collectivités organisées. Mais cette même passivité qui permit la colonisation espagnole, explique qu'aujourd'hui encore, les masses indiennes se tiennent à l'écart de la vie politique, jeu de privilégiés, et de l'action syndicale, sphère où se meut une élite prolétarienne composée, en grande majorité, sinon en totalité, de *cholos*. Prolétaire syndiqué ou petit bourgeois nationaliste, le métis donne le ton à la vie collective. A la lumière de ses actes, son caractère semble plus marqué de traits hispaniques que d'ascendance indienne. Aussi individualiste que ses ancêtres espagnols, ennemi né de l'Etat, et non point seulement de telle forme autoritaire du pouvoir, il est en lutte permanente contre le fonctionnaire et le prétorien, incarnations visibles du collectif anonyme. Contre celui-ci, l'individu défend sa personnalité et ses intérêts en s'unissant à d'autres individualités proches et charnelles, dans lesquelles il reconnaît ses tendances et retrouve ses préoccupations. De la promiscuité matérielle et des liens du voisinage et du métier naît ce complexe enchevêtrement de collectivités locales et professionnelles qui tendent à envahir la vie collective et à refouler l'Etat en bordure de la société. Vers ces organismes, le Bolivien est porté par un autre trait hérité de ses ascendants espagnols : le besoin de jouer un rôle, d'être à tout moment au cœur de l'action, une sorte « d'activisme » qui ne se contente pas de l'action par procuration et ne se fie pas à la fidélité d'un mandataire. De là, le faible intérêt suscité, dans les pays hispaniques, par les débats parlementaires. L'homme hispanique souhaite que les problèmes se nouent et se résolvent à portée de sa vue et de sa main, à l'assemblée locale, au comité syndical. Tout ce qui n'est point directement vérifiable passe, pour lui, sur le plan de l'irréel redouté. Sa lucidité de cristal au niveau du réel visible ne se meut pas facilement dans l'abstrait. L'Etat, incarnation du collectif anonyme lui semble d'autant plus redoutable qu'il le conçoit plus confusément. Rouage du mécanisme de l'Etat, le parti participe de ce discrédit. Ses jeux et ses combats se déroulent en cercle fermé. S'il lui arrive de se gonfler des espérances qu'il éveilla, c'est pour fort peu de temps, à une heure cruciale où ses

revendications concrètes coïncident temporairement avec les nécessités immédiates de la masse. Si les discours les plus vagues et les plus déclamatoires ont été prononcés en terre hispanique, ils émanent de politiciens de formation cosmopolite, dont les paroles passent au-dessus de la foule. Les orateurs parlent de nation, de constitution, de principes ; l'homme moyen répond : salaire, syndicat, routes, canalisation. C'est-à-dire : économie, action sociale, administration, et non point politique.

Ces tendances permanentes s'expriment, en Bolivie, au déclin de l'année 1952, par la proclamation de l'indépendance des syndicats par rapport à l'Etat. Qu'elle ait été imposée à Lechin ou qu'elle émane de son groupe, cette déclaration constitue la répudiation la plus nette de la formule nationale-syndicaliste européenne dans laquelle l'Etat, dominé par le parti unique, expression politique organisée de la minorité dirigeante, impose des cadres à la Masse ouvrière. En subordonnant, par l'intervention de l'Etat, la profession au parti, cette formule triangulaire consacre la prédominance de la classe moyenne sur le prolétariat. Quand bien même le parti ne serait pas, par vocation, l'expression de la classe moyenne, ce schéma triangulaire instaurerait le règne du politicien professionnel, la primauté du scribe sur le manuel. Dans la formule bolivienne, le rapport est inversé. Le syndicat est une force qui jaillit de la base, sinon de la masse, du moins d'un large noyau ouvrier, et qui se dresse hors de l'Etat, face à l'Etat, contre l'Etat.

Dès l'instant où la symbiose du parti dominant et de l'organisation professionnelle est tranchée par la proclamation de l'indépendance syndicale et par le jeu de la pluralité des tendances dans l'unité corporative, l'expérience Lechin est condamnée. Il est vain d'espérer que le nationalisme-revendicateur, expression de la classe moyenne, puisse désormais enrégimenter la classe ouvrière tout en contenant sa poussée. Si le syndicat nationaliste était l'expression des revendications ouvrières, il serait renié par la classe moyenne. Mais il serait frustré de sa clientèle prolétarienne par le jeu de la surenchère, s'il tentait de freiner

l'action sociale, s'il laissait d'autres tendances se porter à la pointe de la revendication ouvrière.

Pour mieux enfermer le syndicat national dans ce dilemme, les forces de gauche vont franchir une nouvelle étape. Nous avons vu la force syndicale peser sur le pouvoir politique. Penchant de plus en plus sur son aile gauche, le C.O.B. entend ériger la pratique en droit : elle réclame la constitution d'un *gouvernement ouvrier et paysan.* Cette exigence semble en contradiction avec la formule de l'indépendance syndicale. Pourquoi le syndicalisme ouvrier se défendrait-il de subir l'ascendant d'un Etat qui serait l'expression politique du prolétariat ? Mais les deux formules constituent deux étapes de la conquête ouvrière. Leur juxtaposition a un sens précis : elle signifie que l'organisation professionnelle, maîtresse de l'économie par le jeu du contrôle ouvrier, déléguera des représentants qui exerceront le pouvoir politique. Au terme de l'évolution ouverte par le soulèvement d'avril 1952, le social envahit le politique. Le syndicat prétend annexer l'Etat. Ni fascisme, ni communisme : négation de l'un et de l'autre par un syndicalisme total qui, dans un pays où la centrale syndicale ne groupe, à l'exclusion des professions intellectuelles, que quelques grandes catégories de travailleurs manuels, établirait, pour la première fois sous une forme pure, la dictature prolétarienne.

Nous sommes loin de la *thèse de Pulacayo*. Docile aux injonctions syndicales, le groupe trotzkyste nomme une nouvelle équipe dirigeante, et répudie l'idée de la nécessité d'une étape *démocratico-bourgeoise*, pour revenir à la formule de la *révolution permanente*. La doctrine se traîne à la suite de la pratique syndicale, et se façonne à son image.

Cette prise de position achève de rompre la symbiose du nationalisme-revendicateur et de la gauche ouvrière. Ce n'est plus seulement le syndicaliste Lechin qui, désormais opposé au théoricien trotzkyste Lora, doit opter entre le nationalisme petit bourgeois dont il est issu, et l'action prolétarienne qu'il a suscitée. Le chef de l'Etat lui-même est sommé de choisir entre les deux forces dont l'union temporaire l'a porté et maintenu au pouvoir : le parti de la classe moyenne et le mouvement syndical ouvrier. Il tente de

ruser, de louvoyer. Il désavoue un manifeste émanant de l'aile droite de son propre parti et signé par plusieurs membres de son gouvernement. Ce document, qui se voulait anticommuniste, constituait, en fait, un réquisitoire contre la tyrannie du syndicalisme ouvrier. Estensoro fut-il, en janvier dernier, le complice, ou le témoin passif, plus ou moins approbateur, des préparatifs du coup d'Etat du général Selene, l'un des chefs militaires qui, en avril 1952, avaient combattu la dictature conservatrice, dans les rangs du nationalisme-revendicateur ? Le parti au pouvoir s'arme contre le régime qu'il est censé dominer, non certes pour l'abattre, mais pour le libérer d'une tutelle de fait. Mais les groupes de choc des syndicats brisent la tentative anti-révolutionnaire. Le danger surmonté justifie le maintien de milices syndicales armées. Pour prévenir toute tentative nouvelle, les syndicats exigent l'épuration de l'armée. La victoire enhardit leurs exigences. La révolution prend sur l'obstacle un nouvel élan, qui approfondit l'inquiétude et le ressentiment de la classe moyenne. Estensoro, qui sent le flottement de ses partisans, annonce des élections législatives pour la fin de l'année et propose une trêve pré-électorale. La majorité parlementaire reflètera sans doute l'opinion d'une classe moyenne investie du monopole électoral par le privilège de la culture. Mais ce n'est pas en interpelant ou en morigénant l'exécutif que l'assemblée le libérera de la contrainte de fait qui pèse sur lui. Les élections peuvent conférer une force morale au gouvernement Estensoro. Dans un pays où le vote est le privilège d'un noyau restreint, la force des armes est l'ultime et inévitable voie de solution des conflits. Pour se préparer à la lutte contre les forces de gauche, ses alliées d'hier, le nationalisme-revendicateur sera sans doute amené à se rapprocher des conservateurs, ses adversaires d'avril 1952.

A ce revirement tendait la pression *yankee* exercée sur le marché de l'étain. L'objet de la nationalisation des mines était d'opposer à l'acheteur étranger un interlocuteur unique, indépendant et ferme. Mais cette fermeté était désarmée si elle ne pouvait mesurer la marchandise à la demande, si l'acheteur se dérobait à la surabondance de l'offre. La crise de surproduction de l'étain a porté au pouvoir le

nationalisme-revendicateur et le prive de moyen d'action. La chute continue des cours, tombés à 62 cents au cours du dernier été, approfondit la misère, et la misère, aiguillonnant la révolution rompt la conjonction des aspirations ouvrières et du nationalisme petit-bourgeois, ce nœud de l'expérience révolutionnaire, et rejette la classe moyenne vers l'opposition conservatrice. Qu'Estensoro soit le leader ou la victime de ce revirement, la voie semble ouverte à un régime centre-droit qui transigerait avec l'acheteur *yankee* et avec les sociétés expropriées.

La révolution sociale se brise sur l'obstacle des causes économiques externes qui l'ont engendrée. Ce circuit fermé, ssu de Wall Street, qui suscite en Bolivie, par une suite de ransformations répétées, tantôt la révolution et tantôt la ontre-révolution, ne peut être interrompu que par l'introuction d'un facteur extérieur. L'industrialisation et le egroupement du marché sud-américain ouvriraient à l'étain olivien des débouchés nouveaux. Mais l'édification de cette tructure est œuvre de durée. Dans le présent équilibre de 'offre et de la demande, un front des pays producteurs aloriserait la marchandise. L'effort bolivien est sans prise ır le capital anglo-américain tant que celui-ci contrôle, ans le sud-est asiatique, des gisements dont la production épond à la demande des grands pays industriels du groupe ccidental. Un complexe canevas de rapports multiples se mplifie et s'ordonne en une coupe schématique où il pparaît clairement que le destin d'une petite colctivité, le pain et le salaire de ses travailleurs, l'orientaon de sa politique, la stabilité de ses institutions, dépenent du transfert des titres de propriété de gisements miniers tués aux antipodes. Mais quand la Malaisie et l'Indonésie ront-elles en mesure de secouer la tutelle des intérêts ıglo-saxons ? Seule démarche concevable dans l'immédiat, ıe pression diplomatique conjointe des nations sud-américaines sur le pouvoir politique *yankee* réussirait-elle à esserrer l'étau des intérêts privés lentement refermé sur économie bolivienne ? Sauverait-elle la tentative révoluonnaire en cours en Bolivie d'un échec inscrit dans les nnées premières qui firent de ce pays extrême et dénué lien d'expérience sociologique pure ?

Une expérience sans résultats pratiques peut être féconde en leçons, surtout lorsqu'elle confirme, par la répétition des faits, les conclusions suggérées par des expériences antérieures. Ce n'est pas en vain que la Phalange et les formations espagnoles de gauche étudient et revendiquent à l'envie la révolution bolivienne : l'Espagne en ses incarnations diverses contemple le reflet de ses traits permanents dans l'expérience du plus dénué des peuples dont elle modela l'âme à sa ressemblance. Du maillon espagnol au maillon bolivien, tout au long de cette chaîne d'excès, de tâtonnements, d'élans rebondissants et toujours brisés au même point, quelques traits se répètent, se dégagent. Sur ces points de similitude, des lignes se tendent. Un canevas s'esquisse peu à peu, dans une profonde inconscience des buts réels, dans l'entre-choc des volontés conscientes et dépassées, des doctrines vaines, dans la prodigalité désordonnée de vies et de moyens qui apparente les démarches des sociétés à celles de la nature. Cette formule de vie, confusément entrevue, toute enveloppée d'incertitudes, offerte en réponse aux questions de notre temps, par l'expérience vivante et les tendances permanentes d'une famille de peuples, nous la devinons étrangère à tous les systèmes connus, et, dans la mesure même où elle est spécifiquement hispanique, créatrice de rapports nouveaux entre les trois aspects de la vie collective, le politique, le social et l'économique.

ELENA DE LA SOUCHÈRE.

enée Saurel.

EFFE NELLA VITA DI LUIGI PIRANDELLO [1]
OU
PIRANDELLO SANS PIRANDELLISME

Le pirandellisme, ce mal d'imitation, cette chlorose es copistes, comme l'appellait Lenormand, a bien failli iterrer à jamais l'œuvre de Pirandello. Il est responsable, 1 tout cas, de la longue éclipse qu'a subie son théâtre. 'est en 1923, on s'en souvient, que Paris fit la connais-nce du Sicilien : à la Comédie des Champs-Elysées, Geor-s Pitoëff présentait les *Six personnages en quête d'au-ur*, et la pièce, qui avait provoqué des bagarres à Rome, nnut un immense succès. L'année d'après, Charles Dul-1 montait *Chacun sa vérité*. Puis, il y eut un « noir ». eorges Pitoëff avait lu *Henri IV*, et avait hâte de le uer. Mais Hébertot, qui dirigeait alors la Comédie des iamps-Elysées, s'était brouillé avec l'agent de Pirandello, l'on ne pouvait obtenir la pièce... Elle ne fut jouée que us tard, au théâtre des Arts. En 1937, Dulllin, qui entre nps avait présenté *La Volupté de l'honneur*, accepta adapter pour la Comédie-Française la mise en scène de *acun sa vérité*. Berthe Bovy y fut une inoubliable ne Frola. Puis ce fut la guerre. André Barsacq monta *tir ceux qui sont nus* en 1941, entre le *Rendez-vous de nlis* et *Eurydice* d'Anouilh, mais la pièce ne fit guère 'une cinquantaine de représentations. Ensuite, Pirandello ra dans ce tunnel que connaissent tous les auteurs après ir mort, et d'où certains ne ressortent jamais. Mais une itre-offensive pirandellienne s'est déclenchée à partir 1950. Partie de petits théâtres de la rive gauche, le

[1] Nous empruntons ce titre à Pirandello, qui publia à ses débuts,chez iachi, à Florence *Beffe nella vita e nella morte*, les farces de la vie et de iort...

Poche, les Noctambules, elle a gagné l'autre rive, et nous avons pu voir, interprété de façon magnifique par Vilar, *Henri IV*, dans une mise en scène de Barsacq. Presque en même temps, la Comédie-Française reprenait *Chacun sa vérité*, où Ledoux était, aux côtés de Berthe Bovy, un admirable M. Ponza. Enfin, plus récemment, le Français inscrivait à son répertoire les *Six personnages*. A cette occasion *Match* publiait un intéressant article de M. Jean Farran, qui révélait au grand public, sur la vie de Pirandello, des choses que nous connaissions depuis longtemps, grâce aux travaux de Benjamin Crémieux, et à ceux de Nardelli. Un tel intérêt autour de l'œuvre de Pirandello permettait d'espérer que l'on renoncerait une fois pour toutes à parler de « pirandellisme » chaque fois que l'on se trouverait, au théâtre, en face d'une œuvre gratuite, sans authenticité, sans autre vertu qu'une certaine virtuosité stérile. Mais pas du tout. Qu'il s'agisse d'une pièce obscure dans laquelle sont repris, parfois prétentieusement, certains thèmes pirandelliens, ou d'une comédie aimable et sans consistance dans laquelle l'auteur a exploité pour les besoins du boulevard une situation pseudo-pirandellienne, on continue à coller l'étiquette. Et pourtant, si jamais œuvre fut écrite sous la poussée d'une nécessité intérieure, c'est bien celle de Pirandello. A lui mieux qu'à tout autre peut s'appliquer le mot de Gœthe « Kunst ist Erlösung » — l'art est délivrance. Mais de cela, Pirandello ne s'est jamais vanté. A un éditeur qui lui réclamait une notice biographique, il s'est contenté de répondre : « Vous désirez quelques notes biographiques sur moi, et je me trouve extrêmement embarrassé pour vous les fournir, et cela pour la simple raison que j'ai oublié de vivre, oublié au point de ne pouvoir rien dire, mais exactement rien sur ma vie, si ce n'est peut-être que je ne *vis* pas, mais que je l'*écris*. » C'est la pudeur qui lui fait écrire : oublié. Il n'a pas oublié de vivre ; sa vie lui a été dérobée. Il en a été frustré, et quand elle lui fut rendue, il était au seuil de la vieillesse. On se méfie, et l'on a bien raison, des écrivains qui proclament hautement leur impuissance à écrire autrement qu'en trempant leur plume dans le sang et dans les larmes. Les truqueurs sont légion, et nombreux sont les écrivains qui construi-

sent de confortables carrières sur une petite angoisse, très supportable et très domestiquée. Chez Pirandello, l'œuvre et la vie sont indissolubles, et il n'est rien de valable dans l'une qui n'ait pris racine, douloureusement, dans l'autre.

Nous devons à F.V. Nardelli, qui fut l'ami et le biographe de Pirandello, un très beau livre : *L'Uomo segreto*, — l'homme secret — qui retrace l'histoire de cette vie. De la naissance à la mort, une tragédie mêlée d'intermèdes bouffons. C'est là, plus ou moins, notre lot à tous. Mais celle de Pirandello semble avoir été ordonnée par un dieu dramaturge soucieux du détail et jaloux des « effets » à faire. D'abord, il le fait naître en terre sicilienne, c'est-à-dire dans la partie la plus arriérée de l'Italie, celle où les mœurs portent encore l'empreinte des Arabes, où les superstitions sont le plus vivaces. Nardelli nous dit que le nom de Pirandello est formé de PUR ou feu et de ANGHELLOS, messager. Le messager du feu... celui qui, dans les îles tyrrhéniennes, annonçait les grands dangers, le messager de la tragédie antique, celui d'Agamemnon. Il se peut que l'étymologie, ici, soit un peu tirée par les cheveux. Mais elle est séduisante. Il est né, donc, plus tôt qu'on ne l'attendait, dans l'Italie méridionale. En 1867. En pleine épidémie de choléra. Et, nous précise Nardelli, « senza levatrice », — sans sage-femme —. Au milieu de la peur, dans l'odeur des cadavres. La mère de Luigi, donna Caterina, avait fait comme les autres « dames » : elle s'était réfugiée dans une maison de campagne. Le mari, Stefano, était resté à la ville, où le retenaient ses affaires. Il attrapa le choléra : on le soigna tant bien que mal, avec des briques brûlantes et beaucoup d'alcool. Il résista à la fois au mal et au traitement, et se tira d'affaire. C'était, nous dit Nardelli, un colosse. Mais tout de même, quand il vint retrouver sa femme, le colosse était blême et ne tenait pas sur ses jambes. Caterina, qui n'avait rien su, comprit de loin, en le voyant venir. Elle fut si bouleversée qu'elle accoucha dans la nuit. « Luigi, dit Nardelli, ouvrit donc les yeux au bord de la tragédie, jeté chez les vivants par un coup d'angoisse. » Et auprès d'un bois de chênes et d'oliviers que l'on appellait, dans le pays, « Le Chaos »..

Les images de ses premières années ne furent pas celles

de la vieille ville d'Agrigente dorée au soleil, avec ses temples sagement alignés ; ce furent celles de Port-Empédocle, faubourg de Girgenti, jaune de la poussière du soufre, où les galériens, à peine plus misérables que la population, construisaient les digues du nouveau port, pour les vapeurs étrangers qui venaient y chercher leur cargaison de soufre. En haut de la ville, la prison de Saint-Vit, toujours surpeuplée, où des prisonniers étaient parfois obligés d'attendre deux ans, trois ans, leur jugement. Dans les rues, un boucan d'enfer, une chaleur torride, des rixes continuelles. Et dans Agrigente, la vieille ville, des processions, des processions à n'en plus finir : « Du matin au soir, ses trentes églises se renvoyaient, avec de longs et lourds tintements, la plainte et l'invitation à la prière, diffusant alentour une sombre tristesse. Pas un jour sans qu'on vît dans la rue une procession funèbre et les orphelines grises de la « Bouchée du Pauvre », pâles, voûtées, tout en yeux dans leur petit visage fané, le voile sur la tête, une médaille sur la poitrine et un cierge à la main... Pour peu d'argent, tout le monde pouvait avoir cet accompagnement, et rien n'était plus triste que cette enfance oppressée par le spectre de la mort qu'elle suivait chaque jour pas à pas, la flamme du cierge noyée dans la lumière du soleil. » Une fois par an, c'était la fête des saints patrons du pays. Les pêcheurs portaient au pas de course la lourde châsse ferrée de Saint Galopère, en s'arrêtant de temps en temps pour engloutir une fiasque de vin. La foule se pressait, délirante.

On présentait au saint les enfants atteints de hernie : « Quelque gros homme, connu pour sa force musculaire, s'emparait alors d'un enfant, et, l'avant-bras découvert, à la face des gens, il serrait de la main ce que le misérable avait de trop, et forçait sauvagement la hernie à rentrer, ajoutant à son étreinte des contorsions spasmodiques. La victime hurlait à mort, et si le miracle ne se produisait pas, c'était la faute de quelqu'un des assistants, coupable peut-être seulement de s'être mis à la fenêtre. Le peuple, alors, par haine de ces coupables montrés au doigt, poussait la procession vers un endroit plus pur, où recommençait le supplice de l'enfant. Pourtant, certains guérissaient, et quand ils étaient grands, ils marchaient à leur tour avec les

niraculés, tout habillés de blanc, devant le saint noir... ». Cela, on le voit, n'incitait guère à la religion. Pirandello n'en fit pas moins, entre sept et neuf ans, une crise mystique. Il entreprit de mettre en pratique les commandements du Christ. La jeune bonne de ses parents, Maria Stella, e tirait du lit avant le jour. Ensemble, ils allaient à l'église. Mais deux incidents mirent un terme à cette religiosité. Une fois, le père de Luigi avait rapporté à l'enfant, pour ses dimanches, un ravissant costume marin. Avec béret et pantalon à patte d'éléphant. Luigi l'étrenna, pas peu fier, une lire dans sa poche. Il allait comme un petit prince quand il trouva un enfant dépenaillé qui jouait dans un ruisseau. Luigi offrit ses vêtements, que l'autre accepta. Le donateur, nous dit Nardelli, s'en revint en caleçon. Mais il avait gardé le béret, s'il avait donné la lire... Les mères, elles, ne l'entendirent pas ainsi. Le pauvre rendit le beau costume. Luigi pleura longtemps. « Vêtir ceux qui sont nus », ce n'était donc pas permis ? L'autre incident qui acheva de le détacher de l'Eglise, se produisit à propos de la « riffa », sorte de loterie que le curé organisait pendant le mois de mai, après le Rosaire. Avec un billet de deux sous, on pouvait gagner une vierge de cire, sous une cloche de verre. Luigi, avec sa lire hebdomadaire, aurait pu s'acheter dix billets, et gagner la Madone. Et il en prenait dix, mais distribuait les neuf autres. Un jour, il donna le billet qui lui restait à un jeune garçon qui n'avait jamais pu s'en acheter : on gratta le nom de Pirandello, on mit celui du garçon : Luzu. Mais quand le prêtre, en grande solennité, procéda au tirage, et qu'il vit le nom gratté, il ne voulut pas du sacrifice de Luigi, et (sans doute par politique envers une famille puissante) annonça : Pirandello. Luigi se mit à hurler : « Ce n'est pas vrai ! pas vrai ! » et sortit en pleurant, refusant la Madone.

On ne le revit jamais chez le curé. Il y avait décidément trop d'intermédiaires entre Dieu et lui. Ces expériences enfantines suffiraient à elles seules, à expliquer l'anticléricalisme qui éclate dans toute son œuvre.

Il eut aussi, à bout portant, et de façon non moins dramatique, la double révélation de l'amour et de la mort. Girgenti avait une rue mystérieuse, mal famée, aux maisons

misérables. La première de ces maisons servait de morgue. On y exposait, en attendant l'expertise judiciaire, les corps des suicidés, ceux d'inconnus assassinés au cours des rixes. Luigi entendit dire un jour qu'un Français, qui s'était suicidé, était exposé rue Della Palme. Il y fut, se glissa dans la maison : « Tout d'un coup, il vit le corps gisant. Il portait deux gros souliers. Il avait l'air d'avoir peut-être quarante ans : drôle de type, avec une barbe hirsute. Revenu du premier choc, Luigi contemplait maintenant le misérable étendu. Un silence épouvantable régnait : des araignées invisibles descendaient de l'ombre et venaient toucher le visage de l'enfant. Dans le silence, Luigi, toutefois, perçut un léger bruit, comme un frôlement... Le mort étaient étendu ; ses godillots inutiles levaient la pointe en l'air. Luigi se figea tout entier dans une immobilité terrifiée. Et alors, sans bruit, en se retournant, il découvrit, demi-cachées dans l'ombre, deux formes, semblables aux formes humaines... Il retint sa respiration... Le frôlement se fit entendre encore : ce n'était pas des ailes, ce n'était pas le vent. Un froissement étrange, continuel et vivant. Deux formes et non pas une ; deux corps, maintenant il en voyait les contours... Une femme et un homme... Ils étaient liés ensemble. Ils accomplissaient avec lenteur un mouvement bizarre, ininterrompu, comme s'ils étaient bercés par un spasme, ou mus par un ressort. Serrés l'un contre l'autre : la femme avait les jupes retroussées : le volant amidonné produisait ce froissement inoubliable... Luigi resta à les regarder. Elle n'avait pas les cheveux découverts comme les autres. Elle portait un petit chapeau... « C'était une dame ». Oui, une « dame » qui sans doute allait au Rosaire le soir de Mai, et que son mari eût tuée avec l'approbation de tous s'il l'eût découverte... Une dame qui était ainsi, pour Luigi caché dans l'ombre, et autrement pour les autres, pour toute la petite ville à l'affût... On retrouvera cette dualité bien des années plus tard, dans maints personnages de ses nouvelles, de ses romans, de son théâtre.

En attendant, Luigi avait écrit une tragédie en cinq actes, qui avait pour titre : *Le Barbare*. Pour la jouer, il avait aménagé un théâtre. La maison des Pirandello avait un jardin qui descendait en gradins sur la rue Della Palme.

C'est là que Luigi construisit sa scène, ses coulisses, et qu'il fit preuve, — déjà — d'une redoutable autorité de directeur. Le soir de la « générale », un compagnon de classe, chassé par Luigi, revint subrepticement, s'installa au-dessus de la scène, et, de là, pissa un magnifique arc-en-ciel topaze. Il y eut une poursuite, une explication violente, et le spectacle reprit son cours. Pirandello eut, bien plus tard, vers la fin de sa vie, son théâtre : celui du palais Odescalchi, qui retentit de bien d'autres querelles.

Deux événements malheureux marquèrent fortement Luigi vers sa quatorzième année. A Palerme, où ses parents habitèrent un temps, il découvrit que son colosse de père, Stefano, trompait la douce Caterina, avec une cousine qu'il avait aimée avant d'épouser Caterina. Puis l'une des sœurs de Luigi, au moment de la formation, perdit à demi la raison. Sa maladie impressionna beaucoup Stefano, qui y vit une Némésis, en bon Sicilien qu'il était. Il en fut très peiné, très assombri, et Luigi, à son tour, s'en voulut d'avoir trop durement traité son père. Ces aventures sentimentales se retrouvent, à peine transposées, dans plusieurs nouvelles. Stefano rompit sa liaison, dota sa maîtresse qui trouva ainsi un mari, et un père pour l'enfant adultérin. Quand les parents retournèrent à Port-Empédocle, Luigi demanda à rester en pension, à Palerme. Il avait alors quinze ans, et on l'installa chez une parente. Il tomba aussitôt amoureux d'une demoiselle qui avait quatre ans de plus que lui, et qu'il aima en silence pendant trois ans. Au bout desquels, ses premiers poèmes ayant été publiés et bien accueillis par la critique, sa petite gloire naissante parvint jusqu'à l'île. Du coup, la demoiselle consentit à le considérer comme un homme, au point, hélas ! de refuser pour lui un prétendant beaucoup plus sérieux. Il se trouva bientôt dûment ficelé, et fiancé pour de bon. Il allait falloir renoncer à l'Art, à la Poésie, gagner de l'argent dans l'odeur du soufre. Stefano se montra habile : il consentit au mariage, mais à la condition que Luigi finirait d'abord ses études. Luigi revint à Palerme, la lettre paternelle en poche... Maintenant, il pouvait jouer le rôle du fiancé officiel, faire des visites, parler à la vierge, toujours, bien entendu, en présence de témoins. Il s'aper-

çut alors que ce rôle ne l'amusait pas du tout, mais il ne pouvait songer à reprendre sa parole. Stefano, qui avait tout flairé, eut la sagesse d'imposer encore quatre ans d'études, et Luigi, bien soulagé, quitta Palerme pour Rome, où il s'inscrivit à l'Université. Il y vécut deux années, puis s'en fut à Bonn-am-Rhein étudier la grammaire allemande et la philologie. Il eût étudié n'importe quoi plutôt que de revenir à Palerme. Le secrétaire revêche, qui remplit sa fiche à l'Université, lui demanda : « Glaube ? », ce à quoi Luigi répondit : « Schreiben Sie null ! »... Mais, étant baptisé, il fut tout de même inscrit comme catholique. Il se mit à la philologie, s'attela à un travail de morphologie sur les dialectes greco-siciliens, qui devait devenir sa thèse de doctorat. Il fut brusquement rappelé en Sicile par la maladie de sa fiancée. Elle dépérissait, elle se consumait. Sa raison même semblait menacée. Luigi fut atterré : une fois de plus, auprès de lui, un être perdait pied, appelait au secours. Après sa jeune sœur, sa fiancée... Il la confia à sa mère, et reprit au galop le chemin de Bonn. Il se remit au travail, obtint le titre de docteur. Un an après, il fallut bien reprendre le chemin de Palerme. Sa fiancée, guérie, s'y était réinstallée. Il la revit : elle était devenue une étrangère pour lui. Mais à cette étrangère, il était engagé, et la famille le lui rappela avec tant de hauteur qu'il prit la mouche, — trop heureux du prétexte — et s'enfuit à Rome. Stefano, qui sans doute dès le début, avait compris que ce mariage ne se ferait jamais, consentit à faire à Luigi une pension, à condition qu'il renonçât à sa part d'héritage. Du soufre! Il s'en moquait bien ! Il se sentait des ailes ; il allait enfin pouvoir écrire. Pour donner plus de solennité à la chose, il s'en fut s'installer sur le Monte Calvo, où un hôtelier prenait des pensionnaires, dans une abbaye désaffectée. C'est là qu'il écrivit son premier roman ; *L'Exclue*. Des amis venaient le voir : Vianini, Giusti. Ils s'habillaient en moine et descendaient, ainsi froqués, au village, au grand scandale des habitants.

Mais Pirandello n'avait échappé au piège des premières fiançailles que pour tomber dans un autre piège, bien plus terrible. Son père avait pris pour associé un certain Portulano, sorte d'aventurier plein d'astuce et de flair, qui

très vite, spéculant, provoquant la baisse, puis la hausse, tripla l'avoir de l'association, et qui finit, n'ayant point de maison, par confier à Stefano deux enveloppes scellées : l'une contenait environ six cent mille lires, et l'autre, un peu moins épaisse, portait en suscription : « Dot de ma fille Antonietta ». On appelle « mutria », dit Nardelli, en Sicile, cette façon de parler sans paroles chère aux insulaires pur sang : dot de ma fille Antonietta... » Stefano, lui, avait compris l'invite. Sans perdre de temps, il écrivit à Luigi, qui séjournait dans son abbaye. Luigi répondit qu'il se rappelait vaguement une gamine assez jolie. « Impossible donc de décider des épousailles comme cela, du haut de la montagne ! Il fallut descendre en plaine, se rendre en Sicile. Là-bas, il fallut concerter une marche stratégique conforme aux mœurs locales (ces « mœurs locales » qui auront déterminé toute la vie de Pirandello !). Portulano devait donc recevoir une visite de sa fille à Port-Empédocle, et pour la ramener à Girgenti, il devait louer une voiture. Les Pirandello, dûment avertis... de l'heure... du départ... de la voiture de... Port-Empédocle, devaient calculer le temps nécessaire pour que les Portulano arrivent sur la grand-route. Ils seraient là comme par hasard, comme s'ils étaient allés se promener. » Le scénario se déroula comme prévu. Les enfants se virent, s'acceptèrent pour époux. Sans s'être parlé, sans rien savoir l'un de l'autre. Les fiançailles seraient courtes, puisque Portulano, veuf, n'avait pas de chaperon pour Antonietta. Seulement, après avoir provoqué ces fiançailles, il commença à renâcler. Il était jaloux de sa fille comme il l'avait été de sa femme (Nardelli nous affirme que cette dernière s'était laissée mourir sans consulter un médecin, pour ne pas déplaire à son mari !). Il se mit à faire traîner les choses en longueur. Luigi, à qui Stefano avait ouvert un crédit, avait loué un appartement à Rome, chez la comtesse Molinari, et l'avait meublé. Le décor planté, il avisa la belle-famille. Silence. Il se mit en colère, démeubla la maison. Pendant ce temps, Portulano essayait de donner sa fille à un autre parti. Mais Antonietta s'indigna et tint bon. Et Portulano, point trop faraud, fut obligé d'aller renouer auprès de Stefano, qui se radoucit. On loua un autre appartement à l'angle de la via Sis-

tina et de la place du Tritone. C'était en janvier 1894. Luigi avait vingt-six ans, Antonietta vingt-deux. Ils se trouvèrent dans le même lit sans avoir échangé dix paroles sans témoins. Ils passèrent huit jours au « Chaos », la maison natale de Luigi, puis partirent pour Rome.

C'est alors que commença la tragédie d'Antonietta. Les amis de Luigi vinrent en visite : ils étaient peintres, poètes, polémistes, sculpteurs. On peignit Antonietta, on dédia un roman à Luigi, qui s'était remis à écrire. Des vers, que publiait la *Vita italiana*, des notes pour la *Nuova antologia*, des nouvelles, des romans. Il partit en guerre, sans grand succès d'ailleurs, contre la superbe et l'emphase de d'Annunzio, alors en pleine gloire. Enfin, il écrivit sa première pièce : un acte, qui s'appelait *La Morsa*, — *L'Etau* —. Il la lut à son ami Capuana, à qui elle plut, et qui, par l'intermédiaire d'un ami, la proposa à Flavio Andô, un acteur très connu. Andô la lut, et promit de la monter à son retour de Russie. Il partait en tournée pour six mois. Pirandello répondit qu'il n'était pas pressé... Au bout de six mois, Flavio Andô, relancé par Pirandello, avoua qu'il avait oublié, fit des excuses, que l'autre n'accepta point. Le manuscrit fut jeté au fond d'un placard, et Pirandello se détourna du théâtre pour de longues années. Cependant, ses nouvelles, réunies en volume, paraissaient, les unes chez Lumachi à Florence, les autres chez Streglio, à Turin. A Rome, Honoré Roux, directeur de *La Tribuna*, qui lançait alors la mode des romans-feuilletons, publia *L'Exclue*. Tout sortit à la fois, sauf les comédies qui restaient dans les tiroirs. Pirandello était tranquille matériellement, heureux sans doute. Il avait eu un enfant en 1895, et deux autres allaient suivre. Mais pour Antonietta, le drame avait commencé dès les premiers jours. Un drame tout intérieur, que les événements allaient précipiter. Nardelli nous dit, parlant de Pirandello à cette époque : « Il s'était fait une nichée, il avait un beau cercle d'amis ; *et il avait permis à sa femme des amies, pourvu qu'elles ne fissent pas de littérature...* » Cette petite phrase de rien du tout contient sans doute la clé du drame. Le biographe ayant eu avec Pirandello une longue amitié, des rapports tout à fait familiers, il y a tout lieu de croire

ju'elle a été écrite par Nardelli d'après une confidence de Pirandello. Ainsi, Antonietta obtenait de son seigneur et naître la permission de recevoir des amies, mais pas celles qui se fussent intéressées à autre chose qu'aux moutards, à la cuisine et à la broderie, et aussi, bien sûr, aux ragots de la ville. Le reste était affaire d'homme. Et Luigi travaillait toute la journée. Le soir, il allait seul faire une grande promenade... La naissance du troisième enfant, Fausto, fut horriblement pénible et laissa Antonietta délabrée, très affaiblie. Un soir, en rentrant de sa promenade, Luigi la trouva au lit. Ses jambes ne fonctionnaient plus. Elle s'était trouvée mal en lisant la lettre dans laquelle Stefano annonçait sa propre ruine : la mine de soufre était noyée, et la dot d'Antonietta, qu'il avait investie dans ses affaires, perdue... C'était pour Luigi, sa femme et les trois enfants la ruine totale, si totale que Stefano conseillait à Luigi d'aller demander l'hospitalité à Portulano. Luigi, très dignement, refusa. Il avait pour son beau-père une sympathie modérée, et se souciait peu d'aller se livrer à lui, pieds et poings liés. Il pensa un moment au suicide, et se dit que lui mort, Portulano aiderait Antonietta et les enfants. Si par bonheur il avait pu disparaître sans mourir ! Finalement, il résolut de gagner sa vie avec sa plume. Son roman *Feu Mathias Pascal* — roman à vrai dire assez médiocre, et qui n'est intéressant que si on le rattache à la vie de Pirandello —, témoigne de son désarroi d'alors : le héros, Mathias Pascal, engagé dans une aventure conjugale qui ne le passionne point, laisse s'accréditer la légende de sa mort, et tente, sous un faux nom, de se faire une vie sans aucune attache avec la précédente. Mais il s'aperçoit que cette liberté n'en est pas une, et qu'il ne peut détruire en lui celui qu'il a été. Une fois écartée la solution de demander asile au beau-père, Pirandello, avec un grand courage, se mit au travail. Cette fois, il ne s'agissait plus d'enfouir dans les tiroirs les écrits terminés ; le bourgeois dilettante devenait un forçat de la plume. Il demanda des acomptes, vendit des romans qui n'étaient pas encore écrits, et parvint, après avoir accepté un poste de professeur dans un collège de jeunes filles, et réuni un certain nombre d'Allemands à qui il donnait, chez lui, des leçons

particulières, à maintenir le train de vie des siens. Il lui fallait, en plus, veiller à la marche de la maison. Antonietta, qui ne pouvait plus marcher, passait sa vie au lit. Pirandello prit l'habitude d'écrire la nuit, à la lueur d'une lampe à huile, auprès de la malade. On eût dit qu'il avait trouvé dans le malheur un stimulant. Antonietta, elle, avait démissionné. Il est difficile de dire, naturellement, quelle était la part du psychologique dans sa maladie. Mais on ne peut s'empêcher de penser qu'elle avait renoncé à jouer ce rôle d'épouse discrète, douce et soumise, et tenue à l'écart, nous l'avons dit, de toute activité intellectuelle ou artistique. Sans doute ce rôle, que l'époque et les fameuses « mœurs locales » lui avaient dévolu, était-il, pour sa nature violente et batailleuse (Nardelli nous affirme qu'elle ressemblait tout à fait au terrible Portulano) une contrainte de chaque instant. Pourtant, un mieux se fit sentir au bout de sept mois, et elle put se lever. Entre temps, Luigi était devenu presque célèbre : son roman *Feu Mathias Pascal* paraissait en traduction française, allemande, en même temps que *L'Exclue*, l'un à *L'Echo de Paris*, l'autre au *Fremdenblatt* de Vienne. Il gagnait beaucoup d'argent. Mais Antonietta, si elle avait recouvré l'usage de ses jambes, n'avait pas pour autant recouvré sa tranquillité d'esprit. Après une promenade qu'elle fit un soir au bras de Luigi, elle devint jalouse, se mit à imaginer des trahisons, à fabuler, à construire de savantes intrigues. Comme Luigi, elle créait tout un monde de personnages, mais elle ne s'en libérait pas par l'écriture, et ces monstres, qu'elle enfantait, la dévoraient. Une vie infernale commença, qui dura dix-huit ans, pendant lesquels Nardelli assure que Luigi demeura fidèle à sa femme. Moins par vertu peut-être que parce que « sa sensibilité amoureuse ne pouvait trouver place dans les actes où la nature se sépare du sentiment ». Ils demeurèrent donc pendant dix-huit ans prisonniers l'un de l'autre. Les accusations d'Antonietta devenaient de plus en plus fréquentes, de plus en plus précises. Elle avait construit un personnage qui lui cachait le vrai Luigi. Et lui se sentait impuissant à le détruire. Elle était, est-il besoin de le dire, horriblement malheureuse. Et Luigi, dit Nardelli *continuait* à l'aimer... Ne *commen-*

iit-il pas plutôt ? « Il n'aurait pas voulu la voir souffrir... lors, il commença à lui rendre compte de tous ses pas, e tous ses actes ; la clarté de sa conduite ne lui servit à en, à rien la sincérité de son propre sentiment, à rien la olonté persistante de se montrer tel qu'il était vraiment, ins aucun voile. » Il avait cessé d'exister. Pour elle, il ait un autre, tel qu'elle le voyait. Le pivot même de son :t est ici, dans ce drame du couple. Il donne la clé de ut son théâtre, et en particulier de *Chacun sa vérité*, des *:x personnages*, de *Comme ci ou comme ça*, et, naturelle-ent de l'admirable *Henri IV*. Combien devient poignant, ors, le cri d'Henri IV : « Qu'on me laisse vivre ma pauvre e, toute ma vie, dont j'ai été exclu ! » et cette si belle :plique : « Que les fous terrifient ! En ce moment, vous e croyez fou de nouveau, et vous m'écoutez avec épou-ante ? Et pourtant, il y a longtemps que vous êtes habi-ιés à ma folie ! Vous avez cru que j'étais fou ? Est-ce vrai ı non ? Alors, pourquoi cette épouvante ? Vous voyez .en ? Vous sentez que ce désarroi peut aller jusqu'à la rreur, jusqu'à la sensation que la terre vous manque sous s pieds, et qu'on n'a plus d'air à respirer ? Pourquoi, ourquoi ? Mais parce que, mes chers amis, se trouver :vant un fou savez-vous bien ce que cela signifie ? Cela :ut dire : se trouver devant quelqu'un qui ébranle jusque ans leurs assises toutes les choses que nous avons construi-s en nous, autour de nous, la logique, la logique de toutes os constructions ! Il n'y a rien à faire : les fous construi-nt sans logique ; comme ils sont heureux, hein ! ou bien 'ec une logique à eux, légère comme une plume ! Ah ! ıelle mobilité ! Aujourd'hui, d'une façon, demain d'une ıtre ! Qui sait comment ? Vous employez toute votre force vous fixer, et eux ils s'abandonnent. Quelle mobilité ! ous dites : « Cela ne peut pas être. » Pour eux, tout peut re. Vous dites : « Cette chose n'est pas vraie... » Pour-ıoi ? Parce qu'elle ne semble vraie ni à toi, ni à toi, ni toi (il désigne « Landolf », « Berthold » et « Orduf ») . à cent mille autres. Eh, mes chers amis, il faudrait :aminer ce qui semble vrai à ces cent mille autres qu'on appelle pas fous, voir les spectacles que donne leur accord, uit de leur logique ! Fine fleur de logique ! ...Malheur

si vous allez comme moi jusqu'au fond de cette chose terrible, qui, elle rend fou : se trouver à côté d'un autre être, regarder ses yeux — comme un jour j'ai regardé certains yeux — et se sentir pareil à un mendiant devant une porte qui jamais ne s'ouvrira pour le laisser passer. Celui qui entrera, ce ne sera jamais vous, avec l'univers que vous portez en vous, tel que vous le voyez et le touchez. Ce sera quelqu'un d'inconnu de vous, conforme à celui que cet autre être, dans son univers impénétrable, croit voir et toucher en vous... ». Ces « certains yeux » dont parle Henri IV, sont ceux d'Antonietta, que Pirandello surprit une nuit, fixés sur lui, brûlants d'une flamme intolérable. Car elle l'épiait même dans son sommeil.

Les épisodes bouffons, dans la vie de Pirandello, venaient se mêler au tragique : au retour de la promenade qu'il fit avec Antonietta au sortir de ses sept mois de réclusion, il avait acheté un petit chien, qui mourut peu après. (Il deviendra le petit chien que Mathias Pascal veut acheter, mais auquel il doit renoncer, parce qu'il lui faudra montrer des papiers pour la déclaration fiscale.) Il oublia ensuite, — ou se refusa — de faire la déclaration de mort, et paya l'impôt pendant dix-huit ans ! Il y eut aussi l'histoire burlesque de la dot d'Antonietta : pour cette dot qui n'existait plus, Pirandello eut les huissiers à ses trousses, car il devait en payer les impôts. On lui fit grâce, mais on obligea Portulano, qui écumait de rage, à reconstituer la dot, et... Pirandello, cette fois, à en payer les impôts !

Sous l'œil de son geôlier, il continuait à travailler. Il avait fait une tentative pour revenir au théâtre, mais la façon dont la célèbre Emma Grammatica en avait usé avec sa pièce (*Il Nibbio*, qui devait devenir *La ragione degli altri*), l'avait de nouveau dégoûté de la scène. Son courrier était surveillé, les visites également. Il n'avait pas une minute de liberté. Antonietta allait le guetter à la sortie de l'école où il enseignait, elle déchirait les copies que ces demoiselles, parfois, attachaient avec une faveur rose. Elle avait des crises de fureur, et venait cogner des pieds, des poings, de la tête, à la porte de la pièce où il travaillait. Et pourtant, elle était encore capable de tenir les comptes de la maison. Il lui donnait tout son argent, et ne gardait que

lix sous par jour : six pour les cigarettes, quatre pour le ramway aller et retour. Il ne sortait jamais plus sans raîner avec lui un des enfants. Tous les amis, peu à peu, avaient déserté la maison. Mais rien ne parvenait à calmer e délire jaloux d'Antonietta. Dans quelle mesure n'a-t-il pas été un peu complice ? L'homme se taisait, rendait compte de ses journées minute par minute. Le romancier écrivait : « Il faisait semblant de croire que son lien consis-ât dans un devoir inexorable envers cette pauvre femme. Certes, il sentait ce devoir, mais il sentait aussi, au fond, que ce n'était pas la seule et véritable raison de son escla-vage. Et quelle était-elle donc ? Peut-être la pitié que lui, ain d'esprit, assuré de n'avoir jamais donné aucun pré-exte et aucun aliment à la jalousie de sa femme, devait nontrer envers celle-ci... Le devoir, comme la pitié, exis-ait bien. Mais cette pitié, n'était-elle pas, plutôt que 'explication de son esclavage, un prétexte dont il revêtait e cuisant besoin qui le ramenait vers cette femme après un nois et plus d'éloignement, durant lequel il avait feint de roire qu'à son âge, et après tant d'années où il lui avait donné le meilleur de lui-même, il n'aurait pas pu refaire a vie avec une autre ? »

La séparation, qui l'eût libéré, il n'y songeait pas. Pas plus qu'à faire enfermer la malade. Mais Antonietta, elle, 'envisageait. La mort de Portulano survint, qui lui laissait une assez belle fortune. Sa folie, qui, nous l'avons déjà dit, ne l'empêchait pas de tenir les comptes du ménage, ne l'em-pêcha pas davantage de changer de ton dès que Portulano ut mort. Ils se séparèrent donc à plusieurs reprises, pour quelques mois. Antonietta s'apaisait. Puis, ils reprenaient a vie commune, et l'enfer recommençait. On a peine à roire qu'ils n'aient pas trouvé l'un et l'autre, dans ce jeu nfernal, quelque sombre volupté. Pirandello romancier, parlait, à propos d'un héros dont la femme délire, de « la oie d'une possession unique et entière. Personne ne pou-ait la connaître ou l'imaginer comme lui. Elle était entiè-ement pour un seul : fermée à tout le monde, excepté à un seul ». Deux rats pris ensemble au piège. Et quelle était, 'ans tout cela, la part de l'érotisme ? Pirandello a fait, ur ce sujet délicat, de très intimes confidences à Nardelli.

Il lui a même livré certains passages de roman, des plus autobiographiques [1] : « Il ne pouvait pas faire davantage qu'il n'avait fait pour vivre en paix avec elle... Elle ignorait donc tout de ses dons et de sa vie idéale ? Elle ne voyait donc pas en lui autre chose que l'homme ? L'homme qui, forcément, ainsi maltraité, ainsi abstrait de tout autre vie, ainsi privé de toute autre qualité, devait chercher en elle l'unique compensation qu'elle pouvait lui donner... Souvent, assiégés de soupçons sans fin, comme indignée, elle lui refusait encore cette compensation, et lui, s'irritait plus vivement avec soi-même de son propre esclavage. Quand plus tard elle était plus portée à céder, et qu'il en profitait, aussitôt une irritation plus généreuse le saisissait, un mouvement d'indignation secouait en lui la gravité sombre de la volupté satisfaite... Leur séparation temporaire suivait de tels instants de fatigue réciproque... Pourtant, à peine seul, il se sentait perdu dans la vie dont il s'était retiré depuis si longtemps : il s'avisait bien vite de n'y avoir plus de racines et de ne plus pouvoir y reprendre pied : ce n'était pas une question d'âge ! Mais l'idée qui s'était formée de lui dans l'esprit des autres, après tant d'années de sévère claustration, pesait sur lui comme une chape de plomb, retenait son pas, lui imposait avec une surveillance hargneuse la réserve désormais admise, le condamnait à être tel que les autres croyaient et voulaient qu'il fût... Et il retournait à sa chaîne. »

Antonietta fit un scandale à Girgenti, où elle était allée passer trois mois, sans Luigi, mais avec les enfants. Barricadée dans la villa qu'elle croyait assiégée, elle ameutait la ville par ses hurlements. On alla chercher le juge de paix : il prononça le mot que Pirandello, depuis tant d'années, se refusait à dire et à entendre d'un tiers : il dit qu'elle était folle, et qu'il fallait l'enfermer. On télégraphia à Luigi, qui accourut. Dès qu'elle le vit, Antonietta se jeta dans ses bras en criant : « Sauve-moi ! ». Pirandello partit consulter, à Palerme, un médecin réputé qui tenait une maison de santé « confortable ». Il trouva un vieillard

1. Nardelli nous dit que le passage qui suit, ainsi que plusieurs autres, et qui appartenaient à la première version d'un roman, ont été supprimés par la suite par Pirandello, à la requête d'une « grande femme de lettres (?) » à qui ils déplaisaient fort.

enflé, moribond, qui après l'avoir écouté le regarda dans les yeux et lui demanda : « Es-tu un homme ? », et ajouta : « Fais-toi une raison : elle est inguérissable... Me la confier ? Quelques jours encore, et je ne serai plus ici pour en répondre... ». Il garda donc Antonietta auprès de lui, et l'enfer recommença. On fit venir, sous des prétextes divers, et en les camouflant en amis, les médecins les plus célèbres. Le docteur Dionisio Genoni, si férocement campé dans *Henri IV* par Pirandello, est-il un de ceux-là ? Antonietta, maintenant, maniait dangereusement ciseaux et épingles à chapeau, ces longues épingles d'alors qui étaient l'arme de choix du crime passionnel. Et de plus en plus fort, elle cognait à la porte de Luigi...

La guerre — 1914 — arriva. A partir de cette époque, Antonietta, au grand désespoir de Luigi, commença à s'en prendre aux enfants, et surtout, il va sans dire, à la fille, Lietta, que Luigi chérissait, et qui le lui rendait bien. Antonietta criait qu'on voulait l'empoisonner, et Lietta, à chaque repas, devait, comme pour un empereur romain, goûter la nourriture. Les malheurs s'accumulaient : Caterina, la mère de Luigi, venait de mourir en Sicile, laissant le colosse Stefano ruiné, presque aveugle, à la charge de ses enfants. En 1915, Etienne, l'aîné des fils de Pirandello, partit au front. Atteint d'une balle de schrapnell, il voulut malgré sa blessure, regagner la ligne de feu, et fut fait prisonnier. Luigi se tourmentait beaucoup. Il lui devenait difficile de travailler. C'est à cette époque qu'il chassa l'acteur Musco, qui insistait pour obtenir de lui une comédie, et qu'il suspendit à sa porte le célèbre écriteau : « G. C. : Sont suspendues les audiences de tous personnages, hommes et femmes, de tout rang, de tout âge et de toute profession, qui ont demandé et présenté leurs titres pour être admis dans un roman ou une nouvelle. » Le théâtre, il n'en parlait pas. Pourtant, dès 1915, il fut obsédé par les Six Personnages. Il leur résista longtemps. La pièce fut écrite en 1921. La guerre, pourtant, facilitait le travail du dramaturge. Il éprouvait un dégoût pour la narration romanesque, pour ses longueurs complaisantes, pour les descriptions. La nature, qui ne l'avait jamais beaucoup retenu, l'ennuyait maintenant à mourir. Il dit un jour : « Il ne

me faut plus rien que l'homme. » En un an, il écrivit neuf comédies.

On mentirait en disant qu'il travaillait dans la quiétude. Fausto, son second fils, soldat à son tour, avait failli mourir. Etienne, le prisonnier, avait les poumons atteints. Lietta, la douce Lietta, persécutée par sa mère, avait tenté de se tirer une balle de revolver, puis de se jeter dans le Tibre. On comprend alors la grande pitié qui, dans toute l'œuvre de Pirandello, se fait jour à l'égard des enfants. On sait d'où vient le garçonnet qui dans les *Six personnages* se tue d'un coup de revolver, et la petite fille tombée de la terrasse à Smyrne [1], pendant que son père, le consul Grotti, fait l'amour avec Ersillia, la gouvernante.

Ce n'est qu'au retour d'Etienne, après l'armistice, que le conseil de famille décida d'enfermer Antonietta. Il fallut user d'une ruse : Antonietta s'obstinant à réclamer la séparation, on lui dit que la loi ne la lui accorderait que si elle était reconnue saine d'esprit, et qu'il fallait, pour cela, qu'elle consentît à demeurer un certain temps en observation dans une maison de santé. Elle y consentit et Lietta put revenir à la maison. Ce fut, pour Pirandello, un affreux déchirement. Puis le noir absolu. Nardelli dit de cette muse infernale : « Elle le contraignit à se défaire de toute inutilité, à vaincre tout obstacle ; non pas à vivre la vie, mais à en écouter l'écho infernal, à en saisir le retentissement le plus aigu comme dans une chambre close... Elle lui rendit familière l'idée de sa mort à lui, et par là lui ouvrit le secret de la vie des autres ; un à un elle lui ôta tout appui de dessous les pieds, et lui apprit à vivre sur un vide épouvantable, comme un qui n'a plus rien, si ce n'est la félicité acrobatique de se jeter du haut des airs, avec un parachute de mots. »

Maintenant qu'il était libre, Pirandello pouvait s'occuper

1. Dans *Vètir ceux qui sont nus.* On sait, à ce propos, que le cinéma vient avec Pagliero, de s'emparer de *Vêtir ceux qui sont nus.* La pièce est belle, mais contient des éléments mélodramatiques qui risquent de prendre beaucoup d'importance au cinéma, à cause des possibilités d'évocation et de retour en arrière de ce dernier. Mais sans doute ai-je tort de préjuger ici de ce que fera Pagliero, dont le talent nous est connu. On tremble, par contre, à l'idée qu'Hollywood pourrait un jour s'emparer d'*Henri IV* et nous donner un technicolor avec cavalcade à la Cecil B. de Mille et même un « vrai » Henri IV piétinant dans de la vraie neige, à Canossa.

de ses pièces, assister à leurs répétitions et à leur « générale ». Celle des *Six personnages*, montée en 1921 au théâtre Valle de Rome, par Dario Niccodemi, fit du bruit. On se battit dans la salle, sur la scène. Six ou sept cents personnes excitées attendirent l'auteur. Pirandello fut malmené, frappé. Lietta s'évanouit de frayeur. Le salut, nous dit Nardelli, « vint sous la forme d'un taxi qu'un colonel en uniforme était allé chercher de son initiative jusqu'au Corso Vittorio, et qu'il pilotait comme un tank au milieu de la mêlée... » Pour une fois, un militaire avait fait œuvre utile ! Mais la vraie gloire ne vint vraiment qu'en 1923, après le triomphe parisien des *Six personnages*. Maintenant, Pirandello ne s'arrêtait plus. *Henry IV* avait été commencé le lendemain du jour où furent terminés les *six personnages*.

Il n'avait échappé au monde de la folie que pour s'enfermer dans un univers où fiction et réalité ne se distinguent pas davantage : celui du théâtre. La femme qu'il aima alors s'appelait Martha Alba. C'était une actrice. Pirandello ne lui expliquait jamais rien : elle était d'emblée, son personnage.

Pendant ce temps, seule dans sa chambre de la via Nomentana, face au vieux pont sur l'Aniene, Antonietta calmée s'enfonçait dans une vie végétative.

Renée SAUREL.

OUVRAGES CONSULTÉS ET CITÉS

Benjamin CRÉMIEUX : *Henri IV et la dramaturgie de Pirandello*, thèse de Doctorat (Gallimard 1928).

F. V. NARDELLI : *L'Uomo segreto* (Mondadori 1932). Les passages cités sont empruntés à la traduction française de A. E. Guillaume (Gallimard 1937).

Manlio Lo VECCHIO-MUSTI : *Bibliografia di Pirandello* (Mondadori).

Voici enfin, par ordre chronologique, les pièces de Pirandello : *Le Devoir du médecin* (1911). — *L'Étau* - *Limons de Sicile* - *La Raison des autres* (1913). — *Le Bonnet de fou* - *Gare à toi Jacquot !* - *Liola* (1916). — *La Volupté de l'honneur* (1917). — *Chacun sa vérité* - *L'Imbécile* (1918). — *La Greffe* - *L'Homme* - *La Bête et la vertu* - *La Patente* (1919). — *Tout pour le mieux* - *Mais c'est pour rire* - *Comme avant, mieux qu'avant* - *Eve et Line* (1920). — *Six personnages en quête d'auteur* (1921). — *Henri IV* - *Vêtir ceux qui sont nus* (1922). — *La vie que je t'ai donnée* - *La Fleur à la bouche* (1923). — *Comme-ci ou comme-ça* (1924). — *L'Ami des femmes mariées* - *Diana et la Tuda* (1927). — *La Nouvelle colonie* (1928). — *Lazare* - *Ou d'un seul ou d'aucun* (1929). — *Comme tu me veux* (1930). — *Ce soir, on improvise* (1930). — *Se trouver* - *Quand on est quelqun* (1933). — *On ne sait comment* (1934). — *Les Géants de la montagne* (1936)

Jean Pouillon.

A PROPOS D'*ABSALON! ABSALON!*

Faulkner est, dit-on, un auteur obscur. Qu'est-ce donc que l'obscurité ? Un roman obscur, c'est un roman qu'on ne comprend pas, on ne sait pas ce qu'il veut dire. Mais qu'il veuille dire quelque chose, on n'en doute pourtant pas : il faut qu'il ait un sens pour qu'on songe à le qualifier ainsi. Bien entendu, la signification d'une œuvre, d'un poème par exemple, peut ne pas en être l'essentiel. En ce cas, l'obscurité de cette œuvre est indifférente, comme d'ailleurs le serait aussi sa clarté. Mais de toutes façons l'obscurité est toujours fonction d'un sens au moins présumé. Toutefois elle peut n'être qu'une illusion : la projection sur le roman de notre incompréhension initiale. Sa seule signification serait d'être alors l'aspect négatif de la nouveauté. Il est de fait que Faulkner déroute souvent nos habitudes de lecture. Il est de fait aussi qu'il les a réformées : *Absalon ! Absalon !* [1] traduit en 1953, surprend moins qu'il l'aurait fait en 1936. Mais le comprend-on mieux pour la seule raison qu'il surprend moins ? Si aujourd'hui l'œuvre faulknérienne survit à la surprise superficielle qu'elle provoquait au début, c'est que cette surprise même tenait à des raisons plus profondes que la simple nouveauté littéraire. Si nous nous y orientons mieux, c'est que nous avons appris que son obscurité appartient à l'œuvre même. Si donc on veut dire quelque chose quand on dit d'un roman qu'il est obscur, ce doit être au moins ceci : son obscurité est en rapport avec sa signification, et c'est la compréhension de ce rapport qui pourra seule garantir la compréhension totale de l'œuvre.

Il ne faut donc pas couper le roman en deux : d'une part le récit obscur, d'autre part le sujet clair, mais dissi-

1. Gallimard, édit.

mulé. Il ne faut pas le traiter comme ces images-devinettes qui nous imposent une certaine perception dont le seul but est de nous empêcher de voir le lapin ou le chapeau du gendarme. Une telle façon de faire n'expliquerait d'ailleurs rien du tout : surmonter l'obscurité, déjouer les pièges qu'on suppose tendus par l'auteur, ce n'est pas encore expliquer pourquoi il aurait fabriqué ces traquenards. Or c'est cela qu'il faudrait comprendre, mais justement on ne peut y arriver qu'en y voyant, non plus des obstacles à vaincre et en eux-mêmes insensés, mais des moyens d'expression. Autrement dit, il ne s'agit pas de tourner un obstacle, il s'agit de comprendre qu'il n'en est pas un. Chercher la signification du roman *malgré* l'obscurité du récit, c'est admettre définitivement celle-ci. L'éclaircir véritablement, c'est au contraire voir le sens dans l'obscurité même, faire de celle-ci l'élément, le milieu de celui-là, c'est voir entre les deux un rapport positif et non plus négatif, c'est comprendre que l'essentiel du roman réside dans la manière dont la signification émerge directement de l'obscurité et s'y lie étroitement, c'est comprendre ensemble l'une et l'autre au lieu de les opposer.

La meilleure façon de défigurer Faulkner est donc de penser qu'il veut nous tromper, qu'il nous dissimule la vérité pour ne la révéler qu'à son heure. A cette fin, il userait de divers procédés « techniques » dont le sens serait donc purement négatif, ou qui ne trouveraient leur positivité que sur un plan à part, le plan esthétique : il serait admirable d'écrire ainsi, ce beau désordre serait un effet de l'art. Eh bien, nous voudrions montrer que Faulkner n'est pas un artiste, du moins en ce sens, et d'ailleurs que personne n'est artiste de cette façon.

« La technique employée ici par Faulkner est celle de l'*Intrus :* retours en arrière, narrateurs successifs, voiles recouvrant la vérité et que le lecteur arrache un à un avidement. » On ne peut mieux méconnaître un auteur et se tromper sur un livre. Sans doute n'est-ce que le prière d'insérer rédigé pour *Absalon ! Absalon !* mais il exprime bien une attitude courante. On imagine qu'en écrivant un roman, le principal souci de Faulkner serait de nous proposer un rébus difficile et de nous cacher la solution le plus long-

temps possible. Le lecteur habile serait celui qui le plus vite remettrait l'histoire sur ses pieds. On se fait ainsi une curieuse idée de la manière dont écrirait Faulkner : il inventerait une histoire — en général assez simple, car de ce point de vue il n'est pas plus difficile à résumer qu'un autre —, et puis il brouillerait les cartes, commencerait par la fin ou le milieu et ferait raconter chaque épisode par des personnages différents, dont les versions seraient bien entendu contradictoires entre elles, et qui, autant que possible ne sauraient rien de l'affaire que par ouï-dire ! C'est peut-être une recette pour pasticher Faulkner, ce n'est certainement pas le moyen de le comprendre. Mais, dira-t-on, c'est ainsi qu'on est bien forcé de le lire : en débrouillant une histoire passablement compliquée. Sans doute, encore qu'il ne faille pas exagérer la complication. Mais il ne suffit pas de dénouer le nœud, il faut encore comprendre pourquoi il a été noué, comprendre surtout qu'il fallait qu'il soit noué et, finalement, qu'il vaut mieux ne pas le défaire, pour bien saisir ce que veut nous dire Faulkner. Il est en effet absurde de chercher le sens du récit en dehors du récit lui-même, tel que nous le lisons. Il faut le prendre au pied de la lettre. Forger une sorte de préroman, sous le prétexte de donner un sens au roman réel, c'est en fait rendre celui-ci radicalement incompréhensible. Le récit apparaît alors gratuitement compliqué et n'est rattaché que du dehors à une signification qui, posée pour elle-même, indépendamment de sa présentation réelle, n'est plus qu'un thème abstrait : le « Sud », l'inceste, le crime, la question noire. En somme la prétendue explication consiste à imaginer successivement deux Faulkner : un campagnard qui a quelques idées et un astucieux amateur d'énigmes. Mais le vrai Faulkner, celui qui écrit des romans, est oublié. Le plus drôle, c'est que ceux qui procèdent ainsi déclarent volontiers qu'ils admirent beaucoup Faulkner. Qu'admirent-ils donc en lui ? La technique.

Pourtant on sait bien que les problèmes techniques sont des problèmes de fond, qu'il n'y a pas de technique pure, que la structure du récit repose toujours sur une certaine conception éthique et psychologique. Pourquoi l'oublie-t-on à propos de Faulkner ? Cela semble paradoxal, mais

c'est sans doute parce que chez lui, la technique est si profondément significative — c'est même en cela, on le verra, que réside son obscurité — qu'on est tenté de la considérer à part. C'est aussi que la formule est équivoque : elle suggère qu'on peut cependant, dans un roman, séparer la « technique » du « sujet ». Il n'y a en réalité ni conception ni technique séparées et mises en rapport du dehors, il y a seulement une technique ayant un sens et un sens s'exprimant en elle, ou plus exactement une technique significative, une signification réalisée. Malheureusement l'idée de technique évoque celle d'instrument. Mais le romancier n'est pas un homme qui aurait d'une part des idées et d'autre part des outils pour les communiquer et qui, par conséquent, pourrait arbitrairement, s'il le désire, choisir tel ou tel de ces derniers. S'il faut comparer la technique à quelque chose, c'est non à l'instrument, mais à la main qui le tient. La main, en effet, n'est pas un instrument : quand je veux saisir un objet pour accomplir une certaine action, je ne me sers pas de ma main comme d'un outil inerte, le sens de mon action n'est pas préformé pour se réaliser ensuite dans le mouvement manuel, il est et se découvre à lui-même dans ce mouvement. Ecrire n'est pas différent : ce qu'un écrivain veut dire peut se distinguer après coup de la façon dont il le dit, tout comme on peut étudier la main d'un point de vue anatomique sans se soucier de son mouvement effectif. Mais dans l'acte d'écrire, ce qu'on veut exprimer ne se distingue pas de la façon dont on l'exprime. Si le romancier choisit telle « technique » plutôt que telle autre, ce n'est pas parce qu'à sa disposition parmi bien d'autres il juge qu'elle convient mieux à son dessein. Son intention romanesque est directement expressive et il ne lui paraît pas possible de s'exprimer autrement pour dire ce qu'il a à dire. S'il revient sur ce qu'il a écrit, s'il rature, c'est parce qu'il prend mieux conscience de ce qu'il veut communiquer, et cette conscience est inséparablement conscience du fond et de la forme, du sujet et de la technique. Il suffit pour s'en apercevoir de relire une phrase de Faulkner, une de ces longues phrases, pleines de digressions, de parenthèses, de précisions, de retours sur soi et de brusques et inattendues

réussites rhétoriques, de ces phrases toutes gonflées d'un sens cherchant à s'exprimer, soutenues par lui, inséparables dans leur forme de cet effort, car elles sont cet effort même. Le roman tout entier est à leur image. On croit volontiers que la technique est ce qui peut varier pour un même sujet. Ce n'est pas vrai. Il y a peut-être trente-six façons d'exprimer une même idée, mais il n'y a de roman que lorsque le choix de l'une d'entre elles fait apparaître qu'en réalité il y a aussi trente-six idées. Il ne s'agit pas dans tout cela de dévaloriser la technique — ce qu'on fait forcément quand on l'isole, même si en même temps on prétend l'admirer —, il s'agit plutôt de la hausser au niveau de la signification. Tout roman est technique de part en part. Mais aucun roman ne se réduit pour autant à des questions de pure technique, précisément parce que dans la technique toute la signification du roman se trouve engagée, parce que la technique se lie d'elle-même à ce qu'elle met en œuvre. Il serait donc absurde de prétendre débrouiller *Absalon*, puisque son sens est dans la structure que lui donne Faulkner. Rien en elle n'est sans raison. C'est dans le récit lui-même que se forge le sens du roman. D'où vient alors l'obscurité ? Elle vient de ce que Faulkner, en la personne du narrateur principal, cherche lui-même cette signification. Le roman est constitué par les méandres de cette recherche, à laquelle on ne comprendrait rien si on prétendait les corriger : *Absalon ! Absalon !* est une longue et lancinante interrogation.

Le jeune Quentin Compson, qui veut comprendre le drame de la famille Sutpen, qui veut savoir pourquoi le fils, Henry Sutpen, a renié son père et est parti avec le fiancé de sa sœur pour, finalement, tuer ce Charles Bon au moment même où il revenait emmener Judith, le jeune Quentin, qui dans cette histoire veut voir l'histoire même du « Sud », vit en 1910. Or, ces événements datent de la guerre de Sécession. Il ne peut donc que recourir aux récits qu'a pu lui faire son père et à celui-ci son grand-père. Bien entendu, il faudra comprendre pourquoi Faulkner choisit de faire raconter le passé par quelqu'un qui ne l'a pas vécu, mais, cela admis, l'imbrication des narrateurs ne présente aucune difficulté. La chronologie n'est pas respec-

tée, mais c'est parce que Quentin se souvient non pas comme on se souvient dans les romans, mais comme on se souvient dans la réalité : les souvenirs reviennent non pas selon un ordre temporel, mais selon la réponse qu'ils peuvent apporter à la question qui les suscitent. Ces récits, qui le hantent, Quentin les a entendus souvent. Il les connaît trop pour avoir envie de les reprendre à son tour en détail, il résume, il évoque. Pourquoi — sinon en vertu d'une convention que Faulkner rejette comme étrangère à son dessein — voudrait-on qu'il fît autrement ? Il ne s'adresse pas à un auditoire. S'il dialogue avec son ami Shreve, c'est comme avec un autre lui-même. Peut-on d'ailleurs appeler cela un dialogue ? Shreve s'efforce simplement de diriger l'interrogation de Quentin, d'empêcher que le passé lui remonte à la gorge d'un seul bloc et l'étouffe. il est le lecteur que nous devrions être, celui qui sait que le but de Quentin n'est pas de fondre toutes ces vieilles histoires en un seul récit bien ordonné. Ce que cherche le jeune homme, c'est s'expliquer à lui-même le drame : qui était Charles, que voulait-il, que voulait Sutpen ? Mais quand on cherche à comprendre, ce n'est pas ce qu'on sait qui compte, c'est ce qu'on ne sait pas. C'est cette ignorance, ou plutôt cette interrogation, qui détermine le rythme du roman. Pour cette mémoire interrogeante, le souvenir est comme une eau souterraine. Quentin ne se soucie pas d'en retracer le cours — et la pire incompréhension de notre part serait précisément de le lui demander —, il tente seulement d'y pêcher ici et là, et là encore la réponse à la question. Mais il ne ramène que des faits qui la posent à nouveau. Chaque récit est ainsi bousculé, hâté, réduit à l'essentiel pour revenir à nouveau buter sur elle : ils ont fait cela, bien, et puis ceci encore, bien, mais pourquoi donc ? Il faut le répéter : ce qu'il sait, qui se réduit à ce qu'on lui a dit, n'intéresse pas Quentin, et si nous ne sommes pas comme lui, si nous réclamons qu'on nous raconte posément ce qu'en tout cas on sait des Sutpen, nous n'y comprendrons rien. Qui pourrait d'ailleurs nous le dire ? Il n'y a pas dans *Absalon* une vérité secrète que possèderait l'auteur et qu'il devrait nous communiquer pour que nous jugions sans y participer les efforts de Quentin. Réel-

lement, pour lui comme pour nous, Faulkner réduit le roman à l'interrogation de Quentin. Nous devons nous en contenter et ne pas attendre une autre réponse que celle donnée par Quentin lui-même, c'est-à-dire par Faulkner. Par exemple, nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé entre Sutpen et son beau-père. Mais ce n'est pas parce que Faulkner nous le dissimule. Il ne le sait pas, il n'a pas cherché à l'imaginer, c'est absolument hors du roman. On pourrait l'imaginer, bien sûr, mais Quentin n'en éprouve pas le besoin parce que c'est sans importance. On peut donc dire, si l'on veut, que le roman est obscur parce que beaucoup de choses sont passées sous silence. Mais elles le sont absolument et définitivement, elles ne sont à aucun degré sous-entendues. Ce silence trace les limites étroites entre lesquelles Faulkner, Quentin, s'imposent de retrouver le passé, et le roman perdrait toute portée si on les supposait fictives et arbitraires.

La véritable difficulté, mais aussi le sens du roman n'apparaissent au contraire que si l'on admet que Faulkner nous dit tout ce qu'on peut savoir effectivement des faits et qu'il nous le dit tout de suite, que de ce point de vue il n'y a pas de romancier plus honnête que lui. Ce que nous savons de plus à la fin du livre, c'est le résultat de l'imagination recréatrice de Quentin et de Shreve, de leur identification affective avec les protagonistes du drame, ce n'est pas l'effet du bon vouloir d'un prestidigitateur qui sortirait au bon moment le lapin du chapeau-claque. Dans la première partie du roman qui se passe à la fin de l'été à Jefferson, Quentin écoute son père et nous avons ainsi le récit de tous les faits qu'on peut connaître : tous les événements certains de la vie de Thomas Sutpen à Jefferson, tout ce qu'on sait sur Henry et Judith Sutpen, sur Charles Bon, sur le meurtre de celui-ci, vraiment tout. Ce qu'on ne sait pas, est ce que ces faits signifient pour les Sutpen eux-même, comment ils les ont vécus. Mais on ne le sait pas, parce que c'est justement ce qu'il faut découvrir : c'est ce qu'un peu plus tard cherchent Quentin et Shreve, c'est ce qu'aucun autre fait ne peut leur apprendre, c'est ce qu'ils ne peuvent découvrir qu'en l'imaginant, qu'en s'identifiant avec les héros. Faulkner nous le dit

expressément : « Alors ils furent quatre », le couple Quentin-Shreve répondant au couple Henry-Charles. Ce que Quentin et Shreve racontent à la fin, ils le tirent d'eux-mêmes, le vivent en imagination et nous sommes emportés par leur seule conviction, transportés « dans la Caroline, et l'époque était quarante-six ans plus tôt ; et ils n'étaient même plus quatre, à présent, mais encore multipliés, puisque, maintenant, tous les deux étaient Henry Sutpen et tous les deux Charles Bon, chacun multiplié par deux et pourtant ni l'un ni l'autre, sentant même l'odeur de la fumée emportée et dispersée quarante-six ans plus tôt, la fumée des feux de bivouac... » (p. 301). Ils ne détaillent donc pas devant nous, dans un ordre qui pourrait être habile et initialement trompeur, des souvenirs qu'ils possèderaient déjà. Ils inventent l'histoire dans l'ordre même que leur dicte l'interrogation qui les brûle et qui, seule, fait avancer le roman. S'il est difficile d'y répondre, ce n'est pas que le drame fût particulièrement compliqué, c'est parce qu'il faut *imaginer* la réponse et l'imaginer dans le désir d'atteindre ainsi le vrai et dans la peur de ce qu'on trouvera. Tout le roman n'est rien d'autre que cet effort douloureux d'imagination. D'ordinaire le romancier imagine tout seul et nous lisons le résultat. Les hypothèses sont alors devenues des faits, les fantômes évoqués sont devenus des personnages et les évocateurs sont expulsés, la chronologie est rétablie. Avec Faulkner, au contraire, le roman s'écrit sous nos yeux, il faut y voir, non une histoire inventée, mais l'invention même de l'histoire. On ne comprend rien si l'on ne donne aux complications du récit qu'une valeur esthétique — il serait mieux de raconter ainsi, mais pourquoi donc ? —, si on les croit voulues pour elles-mêmes. En vérité, Faulkner rencontre toutes ces difficultés parce qu'elles sont pour lui inévitables, parce qu'elles sont les difficultés mêmes de l'imagination en acte. En ce sens, *Absalon ! Absalon !* est le roman du roman, le roman de l'imagination créatrice. Mais l'imagination faulknérienne n'est pas un jeu aisé et gratuit. Ce que veut nous dire Faulkner, est qu'il n'est ni facile ni gai d'imaginer. Pourquoi ?

On a déjà eu l'occasion de dire (à propos du *Gambit du*

cavalier) que l'idéal de Faulkner était toujours d'écrire un roman qui soit la réalité même, qui se tienne tout seul, absorbant auteur et lecteur. *Absalon* ne déroge pas à cette règle : Faulkner est Quentin et le lecteur est Shreve. Leur monde, ce n'est pas celui de 1910, c'est le monde imaginaire de l'ancien « Sud » qu'ils s'efforcent désespérément de retrouver. Mais ils n'y parviennent pas vraiment. Ce monde est évoqué, mais il reste à distance, intouchable. Faulkner le sait bien et fait de cet échec le sujet de son roman. S'il avait l'imagination heureuse, il raconterait directement, sans détours et sans intermédiaires, l'histoire du Sud. Il s'appellerait Margaret Mitchell et aurait écrit quelque chose de moins sot qu'*Autant en emporte le vent*. Mais il sait que l'imagination ne peut pas franchir la distance qui la sépare du monde révolu: ce monde est brisé et il s'est brisé lui-même. Quentin-Faulkner ne peut donc qu'expliquer pourquoi ce monde s'est détruit. Tout ce qu'il gagne à s'identifier avec ces Sutpen, c'est de comprendre qu'ils ne se sont jamais compris eux-mêmes, jamais supportés, jamais reconnus mutuellement. Ils ont vécu dans un monde où la reconnaissance mutuelle était impossible, parce que ce monde était fondé sur l'esclavage, c'est-à-dire sur la possession de certains hommes par d'autres. C'est cela qui a empoisonné leurs rapports et ne leur a permis de résoudre leurs problèmes que par la mort.

En fin de compte, le sujet d'*Absalon ! Absalon !* c'est la non-communication, la non-reconnaissance. Le vieux Sutpen s'est marié une première fois. Il a eu un fils, Charles. Il a rejeté femme et fils, quand il a appris que sa femme avait du sang nègre. Il s'est remarié à Jefferson, a eu un fils, Henry, une fille, Judith. Henry connaît Charles Bon à l'Université et s'éprend de lui — le mot n'est pas trop fort. Il le considère comme son frère, mais justement parce qu'il ne peut savoir que Bon est réellement son frère. Il amène Bon chez lui, le pousse dans les bras de Judith. Puis, après une entrevue avec le vieux Sutpen, entrevue dont on ne sait rien, il quitte sa famille, part avec Bon et fait avec lui la guerre de Sécession. Tous les deux reviennent quatre ans plus tard et Henry tue Bon à la porte du domaine Sutpen. Tout cela, ce sont les faits,

tels à peu près que le père Compson les raconte à son fils. Mais Quentin veut comprendre, et ce qu'il va de lui-même imaginer, c'est l'impasse où s'enferment sans autre issue que la mort le vieux Sutpen et ses deux fils. Quentin imagine que Bon connaît la vérité et que tout ce qu'il cherche c'est d'être reconnu par son père. S'il se laisse fiancer à Judith par Henry — dont on ne sait trop s'il désire ainsi être symboliquement aimé de Bon ou posséder fictivement sa sœur — c'est pour forcer le vieux à intervenir et du même coup à le reconnaître, malgré lui, comme son fils, sans quoi, lui, Bon, il épousera Judith, sa sœur. Mais c'est à cette reconnaissance de Bon — du nègre ! — que le vieux Sutpen se refuse obstinément. Il apprend à Henry — c'est toujours Quentin qui l'imagine — que Bon est son frère. Henry refuse de l'admettre, mais il sait bien que son père a dit vrai. Que Quentin prête ainsi à Henry ce savoir et cette volonté de le nier confirme ce qu'on a dit plus haut de la franchise totale des procédés de Faulkner : Quentin, qui est vis-à-vis de Henry comme un romancier en face de son personnage, ne garde pas pour lui ce qu'il sait, la vérité sur Bon. Cette vérité, puisqu'elle est sue, doit être dans le roman : si Quentin la connaît, Henry, auquel il s'identifie, doit la connaître aussi. Mais il peut la nier et il la nie, par amour pour Bon et pour obliger son père à reconnaître Bon lui-même, ouvertement. Il offre ainsi une chance à Bon comme à son père : Bon doit attendre, pour décider s'il épousera Judith ou non, que le vieux Sutpen prenne franchement parti et Sutpen, de son côté, doit savoir que son silence rendra l'inceste inévitable. Mais Henry s'est pris à son propre piège : le vieux répète à Henry que Bon est son frère et qu'il a du sang noir. Ce n'est donc pas un inceste qui va être commis, c'est le viol d'une blanche. Henry ne peut alors accepter ni le frère noir, ni le noir qui coucherait avec sa sœur. Il tue Bon et disparaît. Le vieux Sutpen, qui voulait fonder une dynastie prospère, assise sur la possession d'un cheptel noir, voit ainsi son espoir détruit par cela même qui devait le réaliser : son racisme.

Au départ, Quentin voulait savoir pourquoi le Sud avait été vaincu. Etait-ce un accident extérieur ou la conclusion

d'un destin ? Les faits qu'il connaissait, qu'il interrogeait sans cesse, ne pouvaient répondre à sa question. Ils disaient seulement que le Sud était mort. Il lui fallait donc s'interroger lui-même, voir si lui, homme du Sud, pouvait imaginer cette mort. Il l'a fait et Quentin — et Faulkner — a trouvé ce qu'il pressentait, l'évidence qu'il redoutait : le Sud est mort de la mort qu'il portait en lui depuis le jour où il a refusé le noir, où il s'est ainsi déchiré lui-même. Pour le voir ainsi et savoir d'expérience intime que telle en est bien la vérité, à quel point ne faut-il pas haïr le Sud ! Mais non, dit Quentin, dit sans joie Faulkner, « Non. Non. Je ne le hais pas ! Je ne le hais pas ! »

Jean POUILLON.

Bernard Dort.

UN THÉATRE MAJEUR : LE T.N.P. A AVIGNON

Oui, c'est à Avignon qu'il faut voir Jean Vilar et le T.N.P. Je sais, il y a l'atmosphère des débuts de vacances, la joie de se retrouver dans un pays admirable où le soleil et les pierres semblent de connivence, la spectaculaire beauté du Palais des Papes illuminé, le soir... Autant de motifs pour céder plus vite à l'enthousiasme, pour se sentir concerné et ému par l'évocation des grandes figures de la légende du théâtre, mieux que dans quelque hall de la banlieue parisienne ou dans ce Métropolis bourgeois qu'est le Palais de Chaillot. Et, partout, cet air de fête...

Mais ceci n'est que secondaire. Surtout, Jean Vilar a trouvé ici, dans cette cour du Palais des Papes [1], son lieu et sa formule de théâtre (la seule, depuis Copeau et dans son sens, qui apporte quelque renouvellement, qui nous permette un contact nouveau avec des œuvres usées et polies par le temps et des siècles d'interprétations), avec son public. Car le public du Festival d'Avignon est bien un public populaire, un public venu de partout de France et de toutes conditions, un public avignonnais aussi — et qui va au théâtre comme à une fête, comme à une cérémonie dont il est lui aussi partie. Pour s'en convaincre, il n'est que d'assister à son entrée au théâtre, de regarder les tribunes (les places les moins chères) s'emplir, de les voir combles alors que, parfois, les loges et le parquet ne sont pas tout à fait occupés, d'écouter les conversations (ce sont celles, les

1. Je ne parlerai pas ici du spectacle présenté dans le Jardin d'Urbain. *La garde-malade* d'Henri Monnier y perdait, en effet, toute sa virulence — les chapelets de lieux communs comme dissous, désarticulés par le plein-air et *Le Médecin malgré lui* ralenti, desservi par le cadre de ce jardin de série n'y avait plus ces rebondissements et cette alacrité qui devraient être celles de cette pièce de tréteaux.

mêmes ou presque, qui précèdent un match ou quelque grande compétition sportive — mais leur objet est le *Roi Richard* ou un mythique *Don Juan*), d'en écouter encore d'autres, le lendemain, dans les rues (on parle performances, mais d'acteurs, et révélations, mais de Don Juan et de sa cruauté...). Et cette année, il n'y avait pas Gérard Philipe...

Ici, la dualité dont le T.N.P. souffre à Paris — dualité que Roland Barthes [1] définit fort bien ainsi : « Le théâtre de Vilar est donc populaire plus par ses intentions que par sa sociologie » — s'est momentanément effacée. Momentanément, il faut le remarquer, car n'importe où, dans une société de type occidental, cette dualité renaîtrait s'il s'agissait d'un théâtre permanent. A la faveur de ce phénomène passager qu'est un Festival de vacances, nous avons vraiment affaire à un théâtre populaire, et dont ce caractère doit et peut encore s'accentuer (la question du logement et de la nourriture des spectateurs demeurant ici comme ailleurs primordiale).

Ce phénomène, cependant, ne prend tout son sens que par rapport aux possibilités de représentation qu'offre à Jean Vilar la cour du Palais des Papes. Celle-ci possède, certes, la beauté et le pouvoir d'évocation qui sont ceux de maints théâtres de plein air. Surtout, elle est *un* théâtre — ce théâtre idéal dont, depuis cinquante ans, les plus lucides parmi les théoriciens de l'art dramatique (Gordon, Craig, Stanislawski), ont rêvé. Car cette beauté, seule, risquerait de n'être que décorative — de proposer, au spectateur, seulement un élément de décor supplémentaire par rapport à celui de toile et de carton des salles parisiennes, à la façon d'un blason bien dessiné ou d'une hallebarde pendue au bon endroit et qui « parlent » à l'imagination. Non, ici, il y a plus : cet immense plateau de planches qui permet aux acteurs de jouer, à la fois, sur plusieurs plans différents (comme, au cinéma, la profondeur de champ) ; ce mur de pierres nues derrière, sur lequel, littéralement, le drame se projette, et qui le renvoie, le répercute un peu comme un fronton de pelote basque les balles ; la cour tout entière,

1. in *Les lettres nouvelles* : Roland Barthes, « Le prince de Hombourg au T.N.P. », p. 96.

enfin, lieu clos, ouvert seulement sur le ciel, où les paroles sonnent plein, où spectateurs et acteurs se trouvent comme pris à un même piège, dans un milieu cohérent sans la moindre césure entre la scène et la salle (mais ici ces mots trop familiers n'ont plus de sens). Et l'on songe à un cirque, à un ring...

De là, cette liberté, cette rapidité qui, ici plus qu'à Chaillot, sont l'apanage des spectacles de Jean Vilar. Pas de changement de décor, des accessoires réduits au strict minimum, certes ; mais, surtout, perpétuellement, l'espace scénique requis par chaque mouvement du drame qui se dessine, qui se crée sous *nos* yeux — y suffisent quelques faisceaux lumineux, un siège, un arbre, un ou deux gardes, cependant que le mur aveugle du fond conserve au spectacle une unité de ton, une gravité que, souvent, nous ne trouvons pas en plein air (par exemple, lorsque sont utilisées successivement plusieurs parties d'un même décor naturel). Le spectacle est « total », mais pas au sens où l'entendaient Richard Wagner et ses disciples — seulement parce que direct et simple, parce qu'il inscrit la pièce représentée dans un lieu unique et pourtant toujours à sa mesure. On comprend dès lors que la prédilection de Vilar soit allée aux pièces qui se rapprochent le plus des « chroniques ». Chroniques qui nous proposent sans doute une variété de tons et de styles, mais aussi qui tournent autour d'un seul personnage ; chroniques, peut-on dire, « tragiques » puisque leur ressort essentiel est justement cette opposition entre un personnage et son temps ou son milieu — cet écrasement d'un homme sous le poids de l'Histoire ou de la Société. A condition, toutefois, qu'un recours reste à ce héros : une possibilité de fuite ou de transcendance — une ouverture, celle que, matériellement, figure le ciel ouvert de la Cour du Palais et la perspective verticale de son mur du fond. A la tragédie en chambre de Racine, Vilar oppose celle de Shakespeare ou de Corneille. L'image d'un homme pris à un piège, mais qui peut encore parler, rêver, invoquer ou honnir Dieu ; avec autour d'elle, tout un grouillement de figures qui la définissent et la nient, à des niveaux et selon des modes différents. Le spectateur lui-même n'est plus seulement convié à « voir » ou à compter les coups —

mais à participer, à s'identifier peu ou prou à ce héros tragique que celui-ci se nomme *Richard II* ou *Don Juan*.

Reprenant *Richard II*, Jean Vilar nous imposait, une fois de plus, cette pièce admirable (et pourtant l'une des moins connues de Shakespeare — au moins en France où elle n'avait jamais été jouée avant que Vilar ne la créât à Avignon) dans toute sa complexité. Car il ne s'agit pas uniquement de nous décrire un roi accablé par le malheur, un prince solitaire et malheureux. Richard n'est ni seul, ni défini une fois pour toutes. Le drame de Shakespeare est autrement vaste, animé par un double mouvement : celui de tout un peuple qui aspire à plus de justice et à plus de liberté — celui de ses rois qui lui sont tour à tour fidèles et traîtres. Chronique multiple, foisonnante, à l'opposé de nos tragédies classiques. Roi indécis et pervers, Richard II est déchu, dépossédé et tué, mais derrière lui, c'est la royauté (en ce qu'elle a de sacré) qui est atteinte, d'abord par lui, par ses exactions et ses méfaits, ensuite par ses ennemis, successeurs et assassins. Drame du roi Richard, mais aussi drame de l'homme Richard face à son destin et à Dieu ; chronique de la mort des rois, chronique d'un peuple innocent et coupable. La violence de *Richard II* étonne aujourd'hui encore, et l'on comprend presque que le fait d'être allé entendre cette pièce ait été retenu comme une preuve ou un indice grave de culpabilité par les juges d'Elizabeth contre les conjurés groupés autour d'Essex.

Cette violence, cette complexité, la représentation d'Avignon nous les rendaient sensibles. Le spectacle se déroulait sur un rythme rapide, heurté et varié — nous proposant sans relâche les aspects contradictoires de cette chronique, avant qu'ils ne se fondent dans les longues méditations de Richard trahi, puis captif. Alors, le drame se faisait tragédie. Sa dignité royale bafouée, coupable, Richard trouvait dans l'aveu de sa pauvreté et de sa culpabilité la grandeur qui lui avait jusqu'à présent fait défaut. Ainsi, légitimité, royauté et grandeur humaine se faisaient-elles contre-poids. Le cercle se fermait. Vivant et roi, Richard était le malheur de son royaume ; mort, il en sera la malédiction. *Henri IV* s'annonçait (bien que Vilar ait

oupé la scène où Bolingbroke est informé des turpitudes de on fils — de façon à ne pas rompre la progression dramaique à ce moment concentrée sur Richard), et l'on se preait à espérer une série de représentations de toute la triogie shakespearienne, bientôt, dans cette cour d'Avignon.

Au plus peut-on regretter que le texte français de Jean urtis, nerveux et dépouillé, soit parfois un peu terne, pas ssez varié et nous laisse mal pressentir l'abondance et la chesse verbales de l'original. A cet égard, la traduction e François-Victor Hugo, si elle est d'un usage difficile pour es acteurs, est constamment plus lyrique, d'une autre envoe et d'une autre couleur. Mais le relief qui lui manque, est Jean Vilar acteur qui le lui rend — du moins pour son ersonnage de Richard. Voilà le Vilar de ses plus grands les : celui de *La danse de mort*, celui d'*Henri IV*, pernnage double ou triple, qui agit et se regarde agir, qui arle et s'écoute parler, qui guette les autres et se surprend i-même. Un Richard qui semblait à chaque minute se inventer — avant d'en arriver à ce chant final où, le sage torturé et la voix chavirée, Richard dit, en même mps que son propre malheur, celui de tous les rois, celui une humanité déchue tout entière. Et si les autres acteurs fonique Chaumette, Michel Bouquet et Daniel Sorano ceptés) pâlissent à côté de lui [1], cela importe assez peu — oins en tout cas que dans tel ou tel théâtre parisien où ute représentation consiste en une performance d'acurs (un corps à corps plus ou moins soutenu entre acteur et tel rôle : un déguisement heureux ou alheureux...), puisque la rapidité du spectacle et sa gueur les soutenaient, leur donnaient une vie et un relief 'ils n'eussent point eus sans elles.

Mais la création de ce VII[me] Festival fut le *Don Juan* Molière, pièce connue s'il en est, mais dont on peut bien e que Jean Vilar l'a renouvelée, la rapprochant à la s des chroniques shakespeariennes et des drames de l'Age Or espagnol, en faisant la négation de ce théâtre (ou de

[1] Peut-être faut-il regretter un certain appauvrissement de la troupe T.N.P., privée de la majeure partie de ses éléments féminins, qui oblige employer des acteurs dans des rôles qui, manifestement, ne corresnent pas à leur tempérament (jeunes hommes grimés qui jouent des lards ou Monique Chaumette étouffée sous les voiles d'Elvire...).

cette comédie) bourgeois dont Molière, en dépit de son génie, fut comme l'inspirateur. Ici, l'accent était subtilement déplacé — de la pièce de caractères à un théâtre proprement mythique et métaphysique, et tout ce qui, à la lecture, pouvait paraître contradictoire et décousu retrouvait une unité nouvelle dans le mouvement même du spectacle : celle que nous attribuons *a posteriori* à Don Juan, au mythe de Don Juan [1]. Prenant le parti des soi-disant défauts de l'œuvre — de ses styles et de ses tons différents — jouant franchement le jeu, et cela à chaque scène, Vilar nous rendait sensible ce qui est le drame même de Don Juan (plutôt, de cet extraordinaire « couple » qui est au centre du mythe : Don Juan-Sganarelle) : la lutte contre le temps, un perpétuel défi, défi que la conscience de sa vanité rend encore plus tendu, plus haletant — tragique, en un mot — à Dieu.

Certes, la première apparition de Jean Vilar en Don Juan étonne et déçoit. Sec, nerveux, desservi par son costume à la mousquetaire, il n'a rien de ce séducteur que nous imaginons trop volontiers sous les traits d'Errol Flynn. C'était oublier que ce Don Juan (celui de Molière comme celui de Mozart) n'est pas Casanova et que, pour lui, les femmes ne joueront jamais qu'un rôle secondaire (ce qui est explicite, par exemple dans le *Don Giovanni*, avec la « lista » que tient Leporello). Comme l'écrivait Sainte-Beuve : « Le Don Juan de Molière... est autant un impie qu'un libertin : il y a un fonds de méchanceté en lui, comme chez Lovelace ou chez Valmont de Laclos. Il existe dans ces caractères, avec des nuances diverses, une base d'orgueil infernal qui se complique de recherches sensuelles, une férocité d'amour propre, de vanité et une sécheresse de cœur jointe au raffinement des désirs et c'est ainsi qu'ils en viennent vite à introduire la méchanceté, la cruauté même et une scélératessse criminelle jusque dans le plus doux penchant, dans la plus tendre faiblesse. » Stendhal précise : « C'est à la religion chrétienne que j'attri-

1. Signalons ici le riche livre de Micheline Sauvage *Le cas Don Juan* (Éditions du Seuil). S'il ne nous propose pas une interprétation nouvelle de ce mythe, du moins en recense-t-il les incarnations successives. On s'étonne seulement — surtout dans l'optique adoptée par son auteur — que pas une fois n'y soient mentionnés les commentaires de Kierkegaard.

›ue la possibilité du rôle satanique de Don Juan... » Et Vilar met justement l'accent sur ce « satanisme » de Don uan — non parce qu'il en ferait un personnage luciférien ı la mode romantique, au contraire : son Don Juan n'a rien le noir ; il est tout attention et tout nerfs, tendu et crispé, ıe se refusant rien, tour à tour ironique et attendri, sensuel t froid. Comme l'écrit Micheline Sauvage : « Don Juan . donc choisi d'être, contre l'ange d'une récompense trans-endante, le démon de l'immanence pure : il a choisi une xaltation du scandale temporel où le défaut, l'insuffisance le ce monde sont, non pas excusés et justifiés par un au-lelà, mais glorifiés jusque dans la caricature. Dans ce nonde où le temps existe, il a choisi de se faire plus tem-orel que lui, d'être le temps pur. C'est un ultra. » Ainsi, l n'est pas tant un personnage qu'une succession de person-.ages : une multiplicité d'expériences et de négations, de .éfis dont l'échec le touche certes, lui Don Juan, mais sur-out son serviteur Sganarelle. Un double mouvement d'at-aque et de fuite : voilà le *Don Juan*, jusqu'à cet effondre-nent définitif que précédait le dernier et le pire des blas-hèmes. Don Juan est vaincu par Dieu alors qu'il voulait orcer Dieu, « être impunément ».

Et ce n'est pas le moindre mérite de cette représentation ue de nous avoir fait apparaître en clair ce mouvement rrésistible, de nous l'avoir montré sans cesse accéléré, à nesure plus cruel, plus forcené. Aussi, de nous avoir dévoilé a vraie nature du rapport qui unit Don Juan à Sganarelle : .on un simple rapport de maître à serviteur (ou pour arler « théâtre », de héros à comique), mais une compli-ité, une haïssable intimité. Ici, Jean Vilar et Daniel Sorano ouent ensemble. A chaque moment et quoiqu'il arrive, euls l'un en face de l'autre, Don Juan est le démon de ganarelle et Sganarelle, le juge, l'unique témoin de Don uan. Car Sganarelle est littéralement son « âme damnée », a première victime. Lâche, menteur, couard, sans doute, nais c'est Don Juan qui l'y oblige. Perdu par Don Juan, t n'ayant même pas pour soi cet héroïsme qui sauve Don uan à nos yeux, qui fait sa grandeur. Tous deux ensemble, ouant et s'interrogeant, à la façon de Dorian Gray et de on portrait. Et c'est sur le visage de Sganarelle, dans ses

paroles que Don Juan peut lire la certitude de son échec — dans ceux de Don Juan que Sganarelle peut dénoncer la pire de ses tyrannies...

Ainsi, le texte de Molière acquerrait-il comme une cohérence nouvelle. Campagne, palais, tombeau... le décor s'inscrivait idéalement sur le plateau de cette Cour d'Honneur. Scène après scène, le spectacle s'enchaînait (comme on dit en termes de cinéma) sur ce couple tragique. Vilar avait trouvé le rythme ; c'est dire qu'il avait compris et ressaisi le mythe jusque dans ses profondeurs originelles. L'espace demeurait ouvert et c'était bien le ciel que Don Juan menaçait — cet arrière-plan infini qui donne à tout le théâtre européen, depuis la tragédie grecque, son sens et sa liberté.

Bernard DORT.

Le cours des choses

LES GRÈVES DU MOIS D'AOUT

Entre les grèves de juin 1936 et celles d'août 1953, il y a assurément ien des différences. Mais il y a au moins un trait commun : en 1953 omme en 1936 le mouvement a pris naissance avec une impétuosité et ne spontanéité qui ont bouleversé tous les pronostics.

Dans le premier moment, le gouvernement a été complètement surpris. l a ensuite cru avoir affaire à une poussée de fièvre passagère. Au douzième our de la grève, M. Laniel, doutant encore de la combativité des postiers t des cheminots, faisait savoir qu'il ne négocierait plus avec les orga-isations qui ne donneraient pas immédiatement l'ordre de reprise du avail. Ses menaces n'ayant produit aucun effet, il dut les retirer quelques ours plus tard.

Mais, de leur côté, les syndicats ne s'attendaient pas à une bataille 'une aussi grande ampleur. La « journée de protestation » contre les écrets-lois organisée le 4 août par la C.G.T. et la C.F.T.C. (F.O. avait nalement refusé d'y participer) ne devait comporter que des débrayages 'une heure et de courtes manifestations. Personne ne songeait à la *grève limitée* qui allait cependant être proclamée dans la nuit du 4 au 5 par s postiers « Force ouvrière » de Bordeaux. Deux jours plus tard, le août, les dirigeants des Fédérations de cheminots hésitèrent jusqu'au ernier moment avant de lancer le mot d'ordre de grève de 24 heures qui evait pourtant être suivi à partir de minuit par la quasi-totalité des uvriers et employés de la S.N.C.F. Dans la matinée du 7 août, les syndi-ats des Transports parisiens redoutaient de s'engager trop avant : là ncore la décision syndicale fut intégralement exécutée en quelques eures.

Le 8, les fédérations F.O. et C.F.T.C. des cheminots ayant donné rdre de cesser la grève, la fédération C.G.T. se contenta de préconiser *des arrêts de travail fixés par les travailleurs eux-mêmes* ». Ces arrêts de avail furent très limités. Mais lorsque le 11 août la même fédération nça l'ordre formel de grève générale — sans préciser la durée du mouve-ent — cet ordre fut aussitôt suivi. C'est que les travailleurs du secteur iblic ne voulaient plus se contenter d'une série de « démonstrations », *voulaient livrer un combat décisif et ils attendaient de leurs syndicats 'ils prennent ouvertement la responsabilité de ce combat.*

*
* *

Avec quelques jours — ou quelques semaines — de recul, il est facile d'écrire que les décrets-lois de M. Edgar Faure devaient nécessairement faire déborder « la coupe trop pleine ». Mais cette image ne rend pas compte de la réalité. Car la situation matérielle des travailleurs de l'État n'était pas seule en cause. Des facteurs politiques ont également joué : et ce sont précisément ces facteurs qu'ont ignorés MM. Laniel et Faure.

Les salariés se sont vu imposer au cours de ces dernières années bien des sacrifices. Pourquoi nos ministres auraient-ils pensé que quelques textes portant atteinte à certains droits acquis par une partie de ces salariés (et enviés par la plupart des autres) allaient mettre le feu aux poudre? Et ceci en pleine période de vacances?

En vérité, le gouvernement aurait fort bien pu ne se heurter qu'à une résistance limitée et sporadique... si des changements importants ne s'étaient produits le printemps précédent sur la scène nationale et internationale.

Aucun régime ne saurait demander des sacrifices aux masses sans tenter de les justifier par quelque raison politique impérieuse. Or, MM. Laniel et Faure n'invoquaient que des raisons techniques. C'est qu'ils n'osaient plus parler de la nécessité de faire face à une agression soviétique (« nécessité » qui fut cependant si souvent invoquée de 1947 à 1952!) ni de la volonté de faire triompher les intérêts français au Viet-nam.

M. Faure — qui est un très brillant avocat mais qui n'est que cela — croyait pourvoir se passer d'épouvantails et résoudre tous les problèmes par ces tours de passe-passe qui comblent toujours d'aise les congressistes du parti radical. Les masses cependant ne se sont point laissées égarer. Sans attacher plus d'importance qu'il ne le mérite à un commis voyageur capable de vendre toutes les marchandises du monde, elles ont tout de suite vu quelle sorte de marchandise réactionnaire on tentait effectivement de leur imposer. Et elles les ont refusées avec d'autant plus de vigueur *qu'elles avaient, au mois de juin, entrevu de toutes autres possibilités.*

*
* *

Ces possibilités d'un changement de politique sont apparues, on s'en souvient, au moment de la tentative Mendès-France. Nombreux furent les travailleurs qui crurent alors apercevoir le « bout du tunnel ».

Sans doute peut-on dire aujourd'hui qu'ils se faisaient un certain nombre d'illusions sur les *intentions* réelles de M. Mendès-France (pour ne point parler de celles de son ex-lieutenant... Edgar Faure!). Mais il ne semble pas qu'ils se soient trompés sur la *signification* de l'événement. L'apparition de M. Mendès-France au banc du gouvernement ne faisait pas, en effet, que souligner le sérieux de la crise traversée par l'économie française : elle traduisait également un incontestable déplacement du rapport des forces dans le pays en faveur de la gauche. Aussi une grande partie de la classe ouvrière accueillit-elle avec faveur les déclarations de M. Mendès-France sur l'expansion économique et le plein emploi comme ses allusions à la

possibilité d'une négociation indochinoise et à la nécessité de se passer un jour de « l'aide » américaine.

La politique Faure-Laniel devait donc être nécessairement jugée non seulement en fonction de son caractère réactionnaire, *mais aussi en fonction des espoirs auxquels elle mettait fin.* Le contraste était trop vif pour ne point provoquer l'explosion. Et c'est ce qui explique que le mouvement de protestation *contre* les décrets-lois (et notamment contre la prolongation de l'âge de la retraite) se soit rapidement transformé en un mouvement *pour* une augmentation générale des salaires. C'est ce qui permet également de comprendre que la grève s'est étendue du secteur public (postes, chemins de fer, mines, gaz et électricité) au secteur privé (bâtiment, métallurgie, etc...).

*
* *

On ne soulignera jamais assez le fait que la grève a été du début à la fin placée sous le signe de *l'unité d'action.*

Dans tous les secteurs intéressés, les travailleurs ont agi en commun, et ont formé des comités groupant des représentants des différntes centrales. A l'échelle de la localité et de l'entreprise, parfois de la région et de la fédération, cette unité d'action s'est imposée sans grande discussion. Les consignes données par la direction de « Force ouvrière » et certaines fédérations socialistes pour éviter le contact avec les militants cégétistes n'ont été presque jamais respectées.

Cela ne veut pas dire que toutes les réticences ont été levées (on s'en est tenu, dans la grande majorité des cas, à des comités de liaison ou comités de « cartels ») mais cela signifie qu'un pas décisif a été accompli dans la voie du « front unique ».

Ce front unique, de l'avis des travailleurs, aurait dû être établi « de la base au sommet ». Si le gouvernement avait eu en face de lui le bloc des trois centrales, nul doute que la victoire ouvrière eût été considérable. L'augmentation de salaires qui vient d'être accordée (par crainte d'un nouveau mouvement) aux petits fonctionnaires aurait été obtenue dès le mois d'août et elle aurait eu probablement des répercussions immédiates sur la hiérarchie.

La *majorité* des dirigeants de « Force Ouvrière » et de la C.F.T.C. ont cependant préféré renoncer à cette victoire pour ne pas avoir à subir les conséquences de l'unité d'action. Ils ont négocié avec le gouvernement une « paix séparée » qui ne pouvait satisfaire et qui n'a en fait satisfait personne.

Je sais bien que ces dirigeants déclarent à qui veut les entendre que la C.G.T. était prête de son côté à signer n'importe quel compromis à la seule condition d'être « réintroduite dans le circuit ». Mais si cela était vrai, pourquoi ces mêmes dirigeants n'ont-ils pas mis la C.G.T. au pied du mur? Pourquoi n'ont-ils pas cherché à faire partager les responsabilités? Pourquoi ont-ils permis à la C.G.T. de dénoncer leurs abandons et se sont-ils ainsi placés eux-mêmes dans une situation particulièrement désavantageuse?



La vérité est que F.O. et la C.F.T.C. (et pas seulement leurs directions n'avaient aucune perspective *politique* dans un moment où le développement du mouvement posait inévitablement des problèmes politiques.

Sans doute le parti communiste lui-même s'abstint de tracer des perspectives trop précises. Mais cette attitude ne le desservait pas dans l'immédiat alors qu'elle gênait considérablement F.O. et la C.F.T.C. Aussi ne faut-il point s'étonner de voir aujourd'hui de nombreux militants appartenant à ces deux centrales poser ouvertement la question d'un programme politique. Et c'est à travers les discussions qu'ils soulèvent — bien davantage qu'à travers les discours sur le « Front démocratique et social » — que l'on voit se dessiner actuellement les premiers éléments d'un futur rassemblement populaire.

Il n'entre pas dans mon propos d'évoquer ici ces discussions (comme d'ailleurs la position du parti communiste). Un fait me paraît cependant devoir être mis en lumière. Jusqu'au mois d'août, l'espoir d'un renversement de la situation politique française demeurait lié à des hypothèses assez fragiles. On se réjouissait de certaines « prises de conscience » et du progrès accompli par certaines idées, mais on n'osait croire qu'une majorité puisse s'affirmer autour de ces idées. L'échec de la tentative Mendès-France (en dépit de toutes les concessions faites au centre-droit, c'est-à-dire à la réaction « modérée ») avait été, à cet égard, très significative.

Après les grèves d'août, tout a changé. Certes le renversement politique n'est pas encore pour demain. Mais chacun sait désormais que ce renversement doit être attendu moins de l'habileté de tel ou tel parlementaire « lucide » que de l'action d'une puissante armée populaire qui se renforce chaque jour et qui a déjà essuyé victorieusement le feu d'une première bataille.

Gilles MARTINET.



LE RÈGNE DE JUIN

La déposition de Sidi Mohamed ben Youssef ne résout pas le problème marocain : tout au contraire elle en souligne l'acuité, l'urgence. Personne n'a été dupe : le changement de souverain est l'aboutissement d'une longue manœuvre *française* et le signe incontestable d'une exacerbation colonialiste.

Il est aujourd'hui facile de dauber sur l'ancien Sultan : il a deux femmes, une vingtaine de concubines, il était corruptible, sinon corrompu. Certes.

Mais il ne fait aucun doute que sa polygamie ou sa vénalité eussent été encouragées par le gouvernement français, si le monarque s'était avéré « ami de la France ». Comme le Glaoui, non moins « immoral », non moins vénal. Mais les tares du Glaoui sont des instruments de la domination française, alors que celles de Sidi Mohamed ben Youssef s'alliaient à une authentique revendication d'indépendance.

Depuis qu'au mépris du Traité de Protectorat (art. IV : « *Le gouvernement de la République prend l'engagement de porter un constant appui à Sa Majesté chérifienne contre tout danger qui menacerait sa personne ou son trône ou qui compromettrait la tranquillité de ses États. Le même appui sera prêté à l'héritier du trône et à ses successeurs* »), le gouvernement a « laissé » déposer le Sultan, il n'est plus question, dans la bonne presse, que de la réalisation des « réformes » au Maroc, « réformes » jusqu'alors freinées par la mauvaise volonté du Sultan. Ces réformes ne correspondent à rien moins qu'au ferme propos de placer le Maroc sous l'absolue domination de la minorité française qui y est installée : les municipalités des sept principales villes, l'assemblée consultative, le conseil de gouvernement seront paritaires (50 % de Marocains, 50 % de Français). Quand on sait que les colons français entretiennent incessamment la division entre les Berbères et les Arabes, quand on sait comment les Français d'Afrique du Nord conçoivent les élections [1], il ne fait plus de doute qu'il se soit agi, pour les instigateurs français du coup de force, d'une première tentative d'algérisation.

Mais, plus que l'absolutisme des colons, la genèse et la réalisation de ce coup de force mettent en lumière la carence de la métropole. Il semble en effet hautement vraisemblable que le gouvernement français n'avait pas prévu le coup d'État, et hésita avant d'y prêter la main : mais la conjonction, au Maroc même, de quelques féodaux berbères et de fonctionnaires, plus représentatifs de la colonie française que serviteurs de la République. Le fait s'accomplissant, Paris restait passif. MM. Laniel et Georges Bidault, s'étant inclinés, revendiquent l'aveu de leur carence. Le Président du Conseil rassura François Mauriac : « *On ne lui fera pas de mal, à votre Sultan* » et le ministre des Affaires étrangères eut un de ces mots historiques dont il a le secret : « *Je ne laisserai pas le croissant l'emporter sur la croix.* » Et le maréchal Juin, qui depuis 1951, à l'instigation des grands capitalistes français du Maroc, préparait la déposition du Sultan, Juin dont toutes les créatures étaient en place, Juin qui avait salué à l'Académie la vertu du Glaoui, se voyait octroyer, le jour même de l'arrestation de Sidi Mohamed ben Youssef, des pouvoirs exorbitants : les nominations ou promotions d'officiers généraux de l'armée française sont désormais soumises à son agrément. Et, contre le gré de quatre ministres, au mépris de la démission de l'un d'eux, il obtint que soit nommé Résident général en Tunisie une de ses créatures, un autre Guillaume : M. Voizard.

L'exemple de l'Afrique du Sud et de M. Malan fascine les occupants français de l'Afrique du Nord. L'exemple de Franco surgissant du Maroc

1. Dans certaines villes d'Algérie, lors des élections à l'Assemblée algérienne, on découvrit, à l'intérieur des urnes, les paquets de bulletins encore ficelés. Ces élections furent naturellement validées.

espagnol hante les officiers réactionnaires de France. Toujours bon enfant, le gouvernement de notre République laisse le choix de l'une ou l'autre équipée à l'aventurier étoilé.

R. Stéphane.



EXERCICES DE STYLE

L'affaire marocaine et les grèves nous ont valu quelques brillants exercices de style, et pas seulement sous la plume des Robinet et des Bony du *Figaro* et de *l'Aurore*. Les « envoyés spéciaux » n'ont pas démérité.

De M. Jean Éparvier :

« ... Les Marocains, comme les autres humains, vont vers les plus forts. Au moment où j'écris ces lignes, on se bouscule littéralement dans les antichambres, même les plus lointaines, du nouveau pouvoir. »

. . . .

« Enfin, sur le plan local, de terribles règlements de comptes vont avoir lieu entre Marocains. Tous ceux qui au nom du sultan avaient opprimé, bafoué et pressuré les opposants vont passer un mauvais quart d'heure. »

. . . .

« ... Tout ce qui se passera dans cet ordre d'idées sera certainement atroce, mais restera mystérieux. »

. . . .

« Dans cette ville (Rabat), l'animation était presque celle d'un jour de fête, et les Européens, à la terrasse des cafés ou jouant aux boules devant les bistros de banlieue, ou bien encore revenant des plages où ils s'étaient baignés, avaient l'air parfaitement décontractés. »

(*France-Soir*, 22 août 1953.)

Dans *France-Soir* du 25 août, un autre reporter, sous les initiales C.V.L., insiste beaucoup sur la jeunesse des caïds qui ont intronisé Sidi Mohammed ben Arafa :

« Le gouvernement semble décidé à ne pas décevoir l'attente des jeunes caïds qui ont mené le mouvement au Maroc... »

Ceux que nous vîmes aux actualités avaient pourtant bien l'air de branler du chef, si l'on peut dire!

Enfin, une dépêche *France-Soir* annonçait le 24 août :

« ... Mais les milieux marocains ont été très impressionnés par les :endances modernes du sultan qui permit, pour la première fois dans 'histoire, à ceux ayant une place d'honneur près du trône, de s'y tenir :n portant les babouches. Enfin, alors que jusqu'ici le sultan seul était ıssis, cette fois des sièges furent apportés aux dignitaires qui restèrent ıssis pendant toute la cérémonie de l'intronisation... »

Les dignitaires se sont assis, et le peuple marocain refuserait de croire ղu'il s'agit bien d'une révolution? Pourvu que Sidi Mohammed ben Arafa ı'aille pas trop loin!

De M. Jean Éparvier, déjà cité :

« L'Istiqlal, progressivement décapité et jugulé depuis les événements e décembre, va avoir du mal sinon à revivre, du moins à vivre. Sous le ègne de Sidi Mohammed ben Youssef, il pouvait exercer facilement ses rackets », taxer et pressurer bourgeois et commerçants, comme le fait Vietminh à l'intérieur même de Saigon ou de Hanoï. Mais maintenant :s pelés et les tondus n'ont plus peur et refuseront leur obole aux quêtes ɔrcées. »

(*France-Soir* du 24 août 1953.)

Puisqu'on évoque le Vietminh, citons en passant la suave déclaration u général Navarre, reproduite par *le Monde* du 27 août :

« 1°. Nous avons prouvé que nous pouvions surprendre le Vietminh. a surprise est la première condition du succès. Elle s'obtient avant tout ar la conservation du secret.

2°. Nous avons agi sur renseignements, grâce aux fissures existant dans rideau de mystère dont s'entoure le Vietminh. »

Mais la palme, bien sûr, revient à M. Bidault pour sa phrase désormais storique : « Je ne laisserai jamais le Croissant l'emporter sur la Croix. » ette croix-là, il suffirait de la tordre un peu pour en faire une croix gammée épingler sur une poitrine de maréchal!

Dans *le Figaro* du 22-23 août, M. Pierre Gaxotte, de l'Académie rançaise, après avoir déploré la grève au nom des touristes étrangers, est attendri sur le compte de M. Laniel, cet incompris :

« Il suffit d'entendre M. Laniel à la radio pour être persuadé que c'est ı brave homme et un homme bon. S'il refuse de donner, c'est vraiment

qu'il ne peut pas. Il parle des caisses vides, de l'économie défaillante, de la fausse monnaie, des générosités américaines sans lesquelles il faudrait soumettre le pays à des restrictions draconiennes. Il parle des brimades infligées au public, il évoque l'intérêt national, il fait appel au civisme... Et c'est presque comme s'il n'avait rien dit. »

Presque, oui! Mais son mot malheureux sur la fausse monnaie a valu en tout cas au bon M. Laniel, de la part des postiers, une réponse qui était un petit chef-d'œuvre d'humour et d'ironie méprisante, et qui nous eût, à elle seule, consolés de tant d'académiques turpitudes.

P. A.



« LA GRANDE ET LA PETITE MANŒUVRE »

Les « grandes manœuvres » viennent de se dérouler dans l'Ouest. Elles ont fait, bien entendu, quelques victimes... Nous publions ci-dessous un extrait de la lettre d'un soldat qui a participé à ces manœuvres :

« ... Les manœuvres sont enfin terminées. J'aurais le plus grand mal à en parler. Elles m'ont définitivement dégoûté de l'armée. Le résultat mérite d'être connu de tous : en tout et pour tout, sur dix-neuf mille soldats il y a eu quatorze morts et quarante blessés. Sur le chiffre total, c'est évidemment presque normal. Ce qui l'est moins malgré tout, c'est le cas de quatre réservistes dormant sous la tente de campagne en plein champ, et un char passant sur la tente, sans que les quatre soldats aient pu faire quelque chose pour s'en tirer. Le char, d'ailleurs, ne s'est pas arrêté là. En pleine nuit, fonçant pour rattraper les autres, il a renversé un poteau télégraphique et défoncé une baraque de bois où dormait un troupeau de brebis... »



ERRATUM

Les difficultés de transmission dues aux grèves d'août ont, dans notre dernier numéro, empêché certaines corrections. Page 400, ligne 20, notamment, au lieu de : « *Ou, comme dit Raymond Aron :* « *Nous partirons lorsque les Vietnamiens pourront se donner librement un gouvernement non communiste* », il faut lire : « *Ou, comme dit Raymond Aron : Nous partirons lorsque nous pourrons* « *donner honorablement l'indépendance à un régime non inféodé au communisme russe ou chinois* » (Figaro, *13 juin*). »

Le Gérant : Francis JEANSON.

Imprimerie CHANTENAY, Paris. — Octobre 1953
Dépôt légal : 4e trimestre 1953